





BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

LVI
C

7-9
NAPOLI



100. 1. a 3.





LVI.

C.

Le G.

M

HISTOIRE

DE

HENRY

SECOND.

Par Monsieur V A R I L L A S.

TOME I.

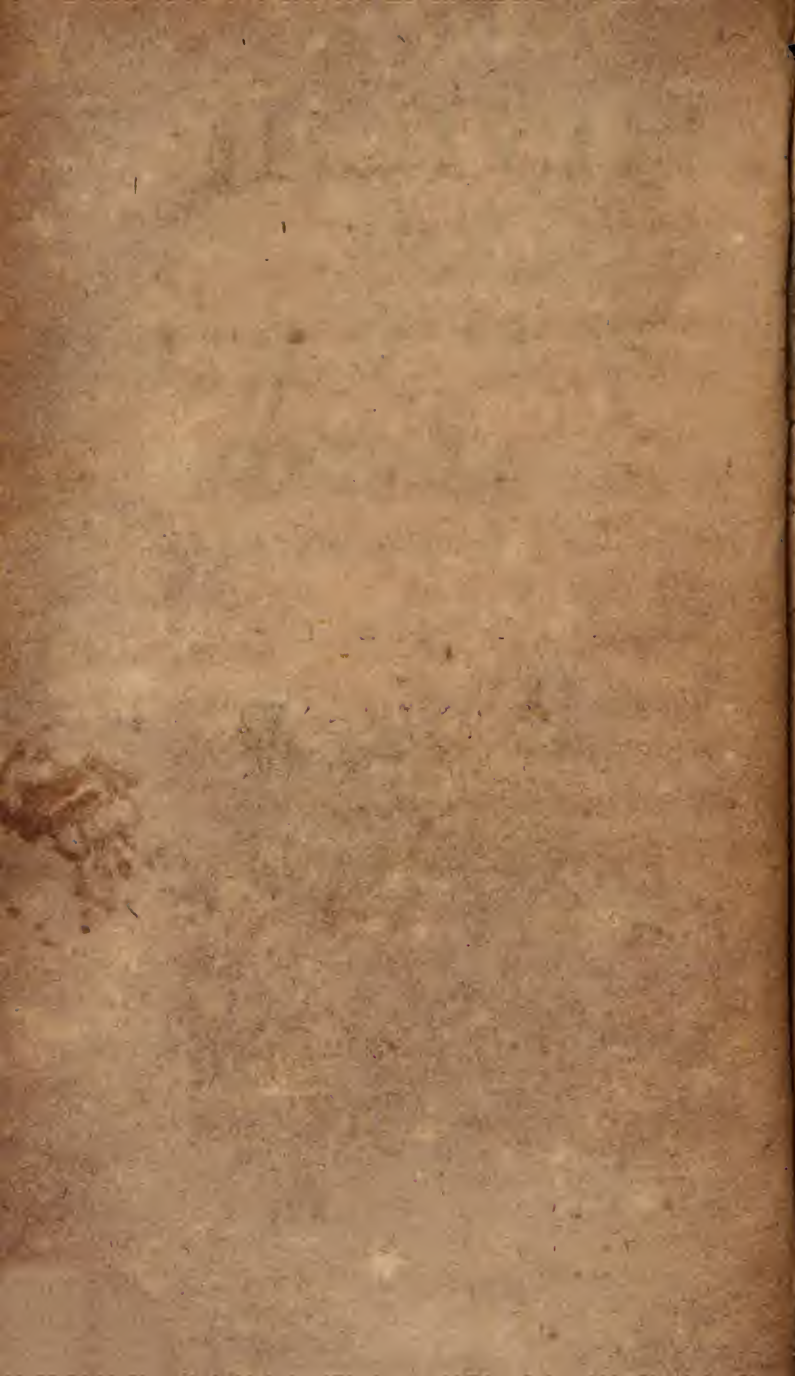


A P A R I S,

Chez CLAUDE BARBIN, sur le second
Perron de la sainte Chapelle.

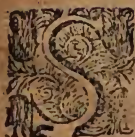
M. DC. XCII.

Avec Privilege du Roy.





AU ROY.



SIRE,

*L'Histoire de Henry II. que
je presente à VOSTRE MA-
JESTÉ' contient le Regne de
celuy de vos Prédecesseurs qui fut
le plus heureux au commencement,
& le plus malheureux à la fin.*

à ij

EPISTRE.

La premiere action de Henry Second après son avenement à la Couronne fut de défendre les Farneses , petit - fils du Pape Paul Trois , que le Pape Jules Trois & l'Empereur Charles-Quint attaquoient à communes armes : & la premiere action de V. M. dans l'Italie a esté de proteger les Barberins , neveux du Souverain Pontife Urbin Huit , contre la persecution du Pape innocent X. Henry Second eut à la verité toutes les forces de la Maison d'Autriche tournées contre luy ; mais en récompense il fut assisté par les Protestans d'Allemagne ; & V. M. a vû former contre elle la fameuse Ligue d'Ausbourg , où

ÉPISTRE.

les plus considerables Puissances de
l'Europe , Catholiques & Prote-
stantes , sont également entrées.
Henry II. obligea ses ennemis à
luy demander la Paix ; & V. M.
la leur a plus d'une fois donnée.
Henry II. pour r'avoir la person-
ne du Connestable de Montmo-
rency , qui s'estoit par sa faute lais-
sé prendre prisonnier , rendit d'un
seul trait de plume cent quatre-
vingt-dix huit Places , & pres-
que autant d'étendue de Pays ,
que la France en contenoit alors :
& V. M. a ajouté à sa Couron-
ne l'Alsace : la Lorraine : le Bar-
rois : le Luxembourg : le Comté
de Bourgogne : l'Artois : le Cam-
brésis : le Henault : la Savoye ;

EPISTRE.

& la meilleure partie de la Flandre.

Henry II. n'eut à combattre que toutes les forces de la Maison d'Autriche réunies en la personne de Charles Quint : & V. M. résiste maintenant à presque toute l'Europe conjurée contre la France. Henry II. n'eut qu'à défendre les Provinces de Picardie, de Champagne, & du Piémont : Et toutes les Frontières de vostre Royaume, SIRE, ont tellement esté environnées de gens de Guerre, que le Prince d'Orange s'est plus d'une fois vanté, que jusqu'à luy, les ennemis de la France s'estoient contentez d'en assieger quelques Places ; mais que

EPISTRE.

pour luy il avoit trouvé le secret
d'assiéger la mesme France dans
toute son étendue, c'est à dire tant
par mer que par terre. Charles-
Quint, quoy que plus heureux
& plus puissant qu'aucun Empe-
reur ne l'avoit esté depuis Charles-
Magne, se réduisit pourtant à
n'attaquer Henry II. que par le
dehors: Et la Ligue d'Ausbourg
dans le mesme temps qu'elle a levé
d'effroyables Armées contre V. M.
SIRE, s'est prévaluë du credit
des Ministres François Calvinis-
tes sur les nouveaux Convertis
de leur Secte, pour former au
milieu de vos Etats des Conjura-
tions plus à craindre que vos En-
emis déclarez. Henry Second

EPISTRE.

ne fut redevable qu'à la fortune
des heureux succez de ses Troupes
dans les Pays-bas : dans l'Isle de
Corfes : dans l'Italie ; *Et* dans
l'Allemagne : Et V. M. ne doit
attribuër les siens après Dieu qu'à
sa prudence , à sa vigilance , à ses
soins continuëls , à ses infatigables
travaux , aux précautions qu'elle
a toujours prises , *Et* que l'on ne
sçauroit assez admirer , *Et* à une
prévoyance supérieure à celle de
tous ses ennemis ensemble. C'est
par là , SIRE , que V. M. a
coupé la racine des Guerres civiles ,
que les Héretiques devoient faire
éclater au milieu de la France :
Qu'elle a mis le calme dans ses
Estats , pendant qu'elle portoit ses

ÉPISTRE.

armes victorieuses dans ceux des
Confederez : Qu'elle a gagnè sur
eux des Batailles par Mer & par
Terre, & qu'elle a pris leurs plus
fortes Places, dans le moment
qu'ils se tenoient plus asseurez de
la Conqueste des Siennes.

Henry II. ne daigna point al-
ler en personne au siege de Calais,
quoy qu'il eust absolument besoin
de cette Conqueste pour rétablir la
réputation qu'il avoit perduë à la
Bataille de Saint Quentin. Il de-
meura dans Paris, nonobstant une
si favorable conjoncture ; & les
Relations du temps attribuent cet-
te faute à la négligence qui estoit
naturelle à ce Prince, ou à la
prodigalité avec laquelle il avoit

EPISTRE.

dissipé le Trésor Royal , dans la
 seule veüe de rendre plus magni-
 fiques les Nôces de Diane legiti-
 mée de France , sa fille naturelle
 avec le Mareschal de Montmo-
 rency , fils aîné du Connétable de
 mesme nom. Il arriva de là ,
 que non seulement Henry II. ne
 satisfit point à l'attente que l'Eu-
 rope avoit de sa valeur ; mais que
 de plus le Duc de Guise , qu'il
 avoit choisi pour commander l'Ar-
 mée destinée à recouvrer Calais ,
 y acquit tant de gloire , & gagna
 les cœurs des François en un point ,
 qu'il s'en fallut peu que son Fils
 n'usurpast la Couronne de France
 sur le Roy Henry Trois , fils
 de Henry Second.

EPISTRE.

Mais VOSTRE MAJESTÉ, SIRE, n'avoit résolu le Siege de Mons, que pour y aller en Personne, quoy que ce fust avant la saison, où l'on avoit accoustumé de commencer la Campagne; & malgré les neiges, les pluies froides, & les autres incommoditez d'un Hyver, qui s'estoit trouvé jusques-là extraordinaire-ment rude. La Terre n'avoit encore rien produit pour les vivres, ny pour le fourage; & les soins de V. M. avoient néanmoins par un merveilleux effet introduit dans ses Magasins de quoy faire abondamment subsister soixante mil Fantassins, & trente mil Chevaux. Vostre Artillerie & vos

EPISTRE.

Mortiers, SIRE, se sont trouvez en si grand nombre, qu'il n'y avoit point encore eu d'exemple que l'on en eust tant mené devant les Places assiegées. Enfin il falloit un Général qui répondist à ce grand appareil: Et V. M. s'est choisie et le-mesme pour donner ce nouveau témoignage, que le grand nombre de ses Ennemis estoit incapable de la retenir à Versailles, & qu'elle ne sçavoit point ménager sa propre vie, lors qu'il s'agissoit de sa gloire & de la prospérité de son Etat. Elle s'est exposée aux plus grands dangers, tant que le Siege de Mons a duré: Elle s'est acquittée des diverses fonctions de Roy & de Général: Elle a mé-

EPISTRE.

nagé de sorte le sang de ses Soldats, qu'il n'en est pas peri la dixième partie de ceux qui avoient esté perdus dans les précédens Sieges; & sa liberalité s'est étendue jusqu'à combler de ses bienfaits ceux des Assiegeans, qui s'estoient distingués par leur valeur ou par leur adresse, sans qu'il y en ait eu aucun d'oublié.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant est que dans le même temps que toutes les forces de la France sembloient estre tournées contre Mons, V. M. SIRE, avoit ordonné à Monsieur de Catinat d'assieger Nice, Ville-franche, & les autres trois Places que les Ducs de Savoye avoient détachées

EPISTRE.

de la Provence, en mil trois cent quatre-vingt huit : comme si V. M. eust voulu montrer que bien loin d'attendre qu'on l'attaquast dans le centre de son Estat, ainsi que ses Ennemis s'en estoient vanrez, elle estoit assez puissante pour leur oster les meilleures Places qu'ils eussent dans les Pays-bas & dans l'Italie, pendant que tous les Princes Alliez estoient à la Haye, & partageoient entre eux en idée les Provinces de vostre Monarchie. Vostre bonheur, SIRE, est si grand, qu'il semble que vous n'ayeZ perdu les plus experimentez Ministres de vos Conseils, que pour convaincre les moins credules, que c'est

EPISTRE.

vostre seul genie qui gouverne, & qui suffit pour porter seul tout le poids des affaires.

VOSTRE MAJESTE' estoit obligée d'entretenir plus de trois cent mil Soldats, & d'équiper une Flotte de quatre-vingt gros Vaisseaux, & il a fallu chercher les fonds nécessaires à cette effroyable dépense. L'habile Ministre qui en a proposé les moyens, les avoit choisis si proportionnez aux besoins de l'Etat, qu'ils ont forcé vos Ennemis de croire que la France estoit invincible sous un si sage & si prudent Souverain qu'est LOUIS QUATORZE.

Mais s'il m'estoit permis de parler icy de moy, je dirois que rien

EPISTRE.

ne marque mieux, SIRE,
 vostre attention inconcevable à la-
 quelle les plus petites choses ne
 sçauroient échaper, que la bonté
 toute extraordinaire, que V. M.
 vient de me témoigner, en voulant
 bien restablir ma Pension de douze
 cent livres, qui m'avoit esté don-
 née pour récompense de mes longs
 services rendus dans vostre Biblio-
 theque, & que le crédit de mes En-
 nemis fit retrancher il y a vingt-
 deux ans; & cette grace m'a d'au-
 tant plus charmé, qu'elle m'est ar-
 rivée dans la conjoncture que je
 l'attendois le moins, puis que le
 nombre inconcevable des affaires
 de V. M. ne l'a pas empeschée
 de penser efficacement à la mienne.
 Voila

ÉPISTRE.

Voilà , SIRE , les principales disproportions que j'ay trouvées entre vostre conduite & celle de Henry Second : elles sont tellement évidentes en elles-mesmes , & la Posterité les verra marquées avec tant d'exactitude dans les Histoires des siècles à venir , qu'il seroit maintenant superflus d'y rien ajoûter.

SIRE ,

A vostre tres-humble , tres-obeïssant , & tres-fidele Sujet & Serviteur ,
VARILLAS.



AVERTISSEMENT.

 'Ay esté contraint de faire imprimer ensemble les Histoires de Henry Second, & de François Second : Car outre que la dernière des deux n'étoit pas capable de remplir un juste Volume , le Public souhaitoit de moy que je joignisse le Règne de François Premier à celui de Charles Neuf ; & je ne le pouvois qu'en écrivant les deux Règnes qui sont entre ceux-là. Comme cet Ouvrage est plus recherché que les autres, j'avoüe qu'il m'a donné beaucoup plus de peine ; & voici les principales sources d'où je l'ay tiré. On ne sçauroit assez louer la diligente curiosité de feu Mr le Marquis de Be-

AVERTISSEMENT.

thune, qui amassa jusqu'à dix-huit cent Volumes de Manuscrits, dont il a depuis fait présent au Roy ; & j'eus la commodité de m'en servir pendant que j'avois l'honneur d'être Historiographe de son Altesse Royale feu Monseigneur le Duc d'Orléans. J'ay demeuré assez long-temps à la Bibliotheque du Roy, pour faire les Extraits des Livres, dont je prévoyois que j'aurois besoin dans la suite du temps ; & le hazard a de plus voulu que je gardasse durant dix-huit mois la Clef du grand Cabinet, où les sept cent soizante & quatorze Volumes manuscrits de Messieurs du Puis estoient enfermez. Monsieur Lizot, Curé, & Monsieur Alterac, Sacristain de Saint Severin rendront témoignage que dans le tems que le premier des deux estoit Vicaire, & le second Sacristain de S. Cosme, Monsieur Colbert m'en-

AVERTISSEMENT.

voya, depuis l'année 1662. jusqu'en 1670. dans la Communauté du même Saint Cosme, où je demeurois alors, un grand nombre des plus considérables Titres de la Chambre des Comptes, & du Trésor des Chartes, que des Crocheteurs affidez m'apportoient, & venoient reprendre quand je les avois lûs, & que j'en avois copié ce qu'ils contenoient de plus rare. Ainsi l'on n'a pas lieu de m'accuser, lors que je ne cite pas les layettes d'où ils ont esté tirez, & celles où ils se trouvent presentement, puisque la vérité est que je ne suis jamais allé ny dans le Trésor de la Chambre des Comptes, ny dans celuy des Chartes. Enfin Monsieur de la Moignon, Premier Président, à qui j'ay d'extrêmes obligations, après que la calomnie m'eust ravi l'amitié de Monsieur Colbert, & qu'il se fut en vain mis en peine.

AVERTISSEMENT.

de me rétablir dans les bonnes grâces de ce Contrôleur Général, fit aussi porter dans ma Chambre de S. Cosme, ses quatre-vingt Volumes de Manuscrits qui traitent presque tous des Régnes de François Premier, & de Henry Second. Les curieux trouveront apparemment bon que je les avertisse que ces quatre-vingt Volumes sont presque tous Originaux ; & que j'en ay tiré les six Traitez de nos Rois avec Soliman, que j'avois inutilement cherchez en d'autres lieux. J'en ay encore extrait les Négociations de Rincon, du Baron de-la-Garde, de la Forest, d'Arramon & de Cordington ; & j'ay pris plaisir à n'en omettre aucune particularité d'importance. J'ay esté extraordinairement surpris en y lisant les longues dépêches du grand Maréchal de Brissac, parce que j'ay reconnu qu'il s'expliquoit en de meilleurs

AVERTISSEMENT.

termes ; & même avec plus d'éloquence que Villars Boivin son Secrétaire ne le fait parler. J'en ay cherché la raison ; & je n'en ay point trouvé de plus vray-semblable que celle-cy , que Brissac écrivoit luy-même ses Lettres au Roy & aux Ministres d'Estat toutes les fois qu'il en avoit le loisir , & qu'il ne luy survenoit point d'affaires qui regardassent la Guerre ; mais que dans les deux conjonctures que je viens de marquer , il se contentoit d'exprimer de vive voix ses intentions à Boivin , qui les mettoit ensuite sur le papier en la manière qu'il l'entendoit ; c'est à dire en un stile trop négligé.

Pour ce qui regarde le particulier de mon Ouvrage , je commence l'Histoire de Henry Second par dix ou douze Eloges sur lesquels il est bon de remarquer que je ne suis pas assez présomp-

AVERTISSEMENT.

Je ne veux pour blâmer tous les Historiens Grecs , Romains , François , Italiens , Espagnols , Alemands & Anglois qui m'ont précédé , en ce qu'ils ont attendu que les Hommes illustres , dont ils vouloient parler fussent morts pour en représenter les portraits. Je dois présupposer qu'ils ont eû raison , & me contenter de la liberté que j'ose prendre de ne pas suivre leur exemple. Je suis persuadé qu'il est avantageux à ma maniere d'écrire que je forme le caractere des personnes de l'un & de l'autre sexe , dont il faut que je particularise les actions dès le moment qu'elles sont entrées dans le Monde civil , afin que les Lecteurs ne soient pas surpris , lors qu'ils apprendront l'uniformité ou la bizarrerie de leur conduite , & qu'ils n'ayent qu'à suivre les idées que je leur trace pour en porter un solide

AVERTISSEMENT.

jugement. Ainsi je dépeins d'abord le Roy Henry Second, & je luy attribué un très-grand nombre de belles qualitez. Le plus considerable deffaut que je luy reproche, est de s'estre laissé gouverner durant toute sa vie ; & je n'estime pas qu'il y ait lieu d'y trouver à redire, puisque je démontre dans la suite de mon Histoire que tous les malheurs de ce Prince vinrent de cette unique cause. Je ne représente pas la Reine Catherine de Medicis sa femme ny si vertueuse que prétend son Historien Davila, ny si vicieuse qu'elle paroît dans la Légende, ou pour mieux dire dans la Satyre qui porte son nom. J'ay autrefois appris à la Biblioteque du Roy, dans les Conferences de Messieurs du Puis, que la même Catherine eut la curiosité de se faire lire les matins, pendant qu'on la

la.

AVERTISSEMENT.

la coëffoit cette Satyre, & qu'elle en critiqua tous les articles l'un après l'autre : Qu'elle avoüa de bonne foy une partie des fautes qu'on luy reprochoit ; & qu'elle accusa les autres de fausseté : Qu'elle ajoüta quelquefois par une naïveté, dont les Dames Italiennes sont peu capables , que si ses ennemis eussent esté mieux informez de la verité , ils auroient rendu leur Satyre plus curieuse sans comparaison , en exposant dans toute leur étendue les deffauts qu'ils ne luy reprochoient qu'à demy ; & que pour comble de sincerité , elle exposa nettement les choses qu'ils avoient dû dire contr'elle pour la dépeindre aussi méchante qu'ils vouloient qu'elle fust. Messieurs du Puis ajouterent que les femmes de Catherine, qui avoient beaucoup d'esprit pour ne pas ou-

AVERTISSEMENT.

blier ce qu'elle leur avoit dit, l'écrivirent immédiatement après qu'elles furent hors de sa présence ; & qu'il en restoit encore des mémoires dans les cabinets des curieux. Si j'avois trouvé ces mémoires , j'eusse fait le portrait de Catherine plus ressemblant ; mais je puis assurer que Messieurs du Puis n'en avoient pû recouvrer une copie , ou que du moins je n'en ay point vû entre leurs Manuscrits.

Je ne parle pas non plus de l'Amiral de Châtillon , avec les éloges que luy ont donné l'ancien & le nouvel Auteur de son Histoire. L'un estoit , & l'autre est outré Calviniste ; & il semble qu'ils n'ayent mis la main à la plume que pour prouver que leur Heros n'avoit aucune imperfection ; pour moy quoy que je l'estime

AVERTISSEMENT.

beaucoup , bien loin de croire qu'il ait esté tout à fait accompli , je suis convaincu qu'il estoit tel que Tite-Live dépeint Annibal ; c'est à dire que s'il avoit de belles qualitez , il en avoit aussi de beaucoup plus mauvaises. J'ay emprunté les crimes que je luy reproche des Lettres qu'il écrivoit à ses meilleurs amis , & qui se trouvent encore dans le recueil de Monsieur de Bethune. On ne sçauroit s'inscrire en faux contre-elles , puisqu'elles sont de sa propre main ; & ceux de nos Peres qui l'ont connu , l'estimoient bien plus propre à s'acquérir du crédit qu'à s'attirer du mépris ; cependant il est certain que si l'on s'en rapporte à la Lettre qu'il écrivit environ six semaines avant sa mort , il ne tint pas à luy que la Monarchie Françoisé ne changeast de

*Aequa-
bant ma-
jora viria
tantas
virtutes,*

AVERTISSEMENT.

face. Je ne sçaurois rien ajoûter aux
Eloges du Cardinal de Châtillon,
& de son frere d'Andelot; outre
ce que j'en ay dit dans mes Hif-
toires de Charles Neuf, & des
Révolutions arrivées dans l'Eu-
rope en matiere de Religion; si-
non qu'il est furprenant que feu
Monsieur du Bouschet, qui s'é-
toit donné la peine de ramasser
tous les Titres de la Maison de
Châtillon, pour en composer une
Hiftoire, & pour mériter par ses
travaux la reconnoissance & l'a-
mitié des Seigneurs qui restoient
de cette Maison, n'ait point a-
perçu qu'il leur faisoit un tort ir-
réparable, en donnant au public
le Contrat de Mariage du Cardi-
nal Odet de Châtillon, Evêque de
Beauvais, & pourvû de douze
riches Abbayes, avec la Demoi-
selle de Haute-fort. Car il paroît

AVERTISSEMENT.

par ce Contrat, où toutes les formes furent exactement gardées, que la Maison de Châtillon n'avoit point de bien, puisqu'il fallut que l'Amiral de Châtillon dota son frere aîné; & que cet Amiral n'en avoit pas beaucoup, puisqu'il ne le dota que de la somme de vingt mille livres une fois payé, sur laquelle il fallut encore asscoir le Douaire de la Demoiselle de Haute-fort. Il y a de l'apparence que ce Contrat, & le Mariage qui le suivit, furent long-temps cachez; & voici sur quoy je fonde ma conjecture. Le Ministre des Méranges, dans le temps de la premiere Guerre Civile, ayant trouvé le Cardinal de Châtillon couché avec la Demoiselle de Haute-fort, ne se contenta pas d'accuser de fornication l'un & l'autre; mais de plus

AVERTISSEMENT.

rien ne fut capable d'empêcher qu'il ne leur fît une très-sévère correction à la tête de l'Armée, tant les premiers Calvinistes observoient avec exactitude les loix de l'extérieure probité, ou du moins tant ils estoient convaincus, que pour attirer les Catholiques à leur Secte, il falloit qu'ils ne permissent point aux Grands de commettre impunément de prétendus défauts. Cependant on voit assez que le Ministre des Mèranges se seroit bien gardé de faire un si sanglant affront au frere de son Général d'Armée, s'il eust sçu qu'il avoit épousé la Demoiselle de Haute-fort dans les formes que Calvin avoit prescrites.

Coligny-d'Andelot fut le premier qui osa exercer en public le Calvinisme ; & les Historiens de son parti ne l'en excusent point.

AVERTISSEMENT.

d'une autre maniere , qu'en disant qu'il croyoit que toutes les raisons d'Estat devoient ceder non seulement à la necessité , mais encore à la bien-seance de la Religion. Ce fut luy qui porta le Calvinisme dans la Bretagne , & qu'il l'y auroit autant augmenté , que l'Amiral son frere l'avoit multiplié dans la Normandie , si les occupations continuelles que le Prince de Condé luy donna , eussent permis qu'il fist un long sejour dans les Terres de l'Heritiere de Laval sa femme. Il n'en fut pas seulement puni dès ce monde par les continuelles maladies dont il fut affligé , de même que son Heros Calvin ; mais encore en ce que des quatre fils de grande esperance qu'il avoit , & qui luy survécurent , aucun n'atteignit l'âge de pouvoir estre marié.

AVERTISSEMENT.

Je n'ay pû me dispenser d'exprimer le caractere de la Duchesse d'Estampes , parce que les deux Seigneurs du Bellay dans l'excellente Histoire de François Premier qu'ils écrivirent , affecterent de ne pas dire un mot de cette Dame , qui devoit neanmoins y avoir une très-bonne part. J'ay montré qu'elle avoit esté plus heureuse qu'elle ne méritoit de l'estre , & ç'a principalement esté pour l'opposer à la malheureuse Comtesse de Châteaubrian. Je n'en ay pourtant écrit que par occasion , & à cause qu'il ne m'estoit pas possible de separer ces aventures de celles de la Duchesse de Valentinois. Je m'attend bien que l'on m'accusera d'avoir passé sous silence l'inceste prétendu de la même Duchesse de Valentinois avec le pere & le fils , c'est à dire , avec le Roy.

AVERTISSEMENT.

François Premier, & avec le Roy Henry Second. Mais je répons à cela deux choses, la premiere que de tous les Auteurs du temps que j'ay vûs à la Biblioteque du Roy, dans un recüeil distribué en trente-sept Volumes, je n'ay trouvé aucun Catholique qui ait parlé de cet inceste, & que ceux de l'ancienne Religion s'en sont abstenus avec autant d'exactitude, que les Calvinistes ont témoigné d'emportement à le particulariser. Outre que les mêmes Calvinistes ne s'accordent pas dans leurs satyres, puisque les uns prétendent que cette Duchesse n'estant encore connue dans le monde, que sous le nom de Diane de Poitiers, s'abandonna au Roy François Premier, dans la seule vûë de sauver par sa virginité la vie au Seigneur de Saint Vallier son pere, qui sans

AVERTISSEMENT.

cela la devoit perdre dans quelques jours sur un échafaud, pour avoir esté complice de la revolte du Conneſtable de Bourbon : & les autres ſouſtiennent que ce fut au Conneſtable de Montmorency, premier Miniſtre & Favory de François Premier qu'elle ſe proſtitua. La ſeconde choſe que je répons, eſt que toutes les plus fortes conjectures conſpirent à perſuader que la véritable cauſe de l'effroyable averſion des Calviniſtes pour la Duchefſe de Valentinoiſ, fut le Teſtament qu'elle fit, par lequel elle vouloit qu'en cas que le Duc de Bouillon qui avoit épouſé ſa ſeconde fille, & qui eſtoit le plus conſidéré dans ſon parti après le Prince de Condé, & après l'Amiral de Châtillon, achevaſt de ſe déclarer tout-à-fait Calviniſte, elle le fruſtroit de ſa ſucceſſion.

AVERTISSEMENT.

& vouloit qu'elle passast toute entiere au Duc d'Aumale , mary de sa fille aînée. Il est vray que cette disposition testamentaire n'eut point de lieu , parce que le Duc & la Duchesse d'Aumale furent assez généreux pour partager de bonne foy la succession dont il s'agissoit avec le Duc & la Duchesse de Bouillon , nonobstant que l'un & l'autre eussent fait une profession publique du Calvinisme dans leur Principauté de Sedan : mais cela ne diminua en rien l'antipathie des Ecrivains de la nouvelle Secte pour la Duchesse de Valentinois , parce qu'ils supposèrent qu'il n'avoit pas tenu à elle que le Duc de Bouillon ne fust exclu de la moitié de sa riche succession.

J'avoüe ingenuement que j'avois cru sur la foy d'une Généalogie que je vis il y a trente ans dans la

AVERTISSEMENT.

maison de Carman , que Pierre de Brezé , Grand Sénéchal de Normandie , estoit forti de la Maison de Maillé ; mais j'ay depuis reconnu que ce Brezé , marry de Diane de Poitiers , qui fut depuis Duchesse de Valentinois , estoit de l'ancienne Maison de Brezé en Normandie , & que ce ne fut qu'au deffaut de ses descendants mâles , que l'Heritiere de cette Maison de Brezé en porta le nom dans la seconde Maison de Brezé , Cadete de celle de Maillé , qui ne subsiste plus que dans la personne de Madame la Princesse Douïairiere de Condé.

Encore que les Alemands se picquent de sincerité & de toutes les autres vertus qui regardent la Franchise , ils ne sçauroient pourrant desavoüer que le Duc Maurice de Saxe , que je représente

AVERTISSEMENT.

dans mon second Livre , n'ait esté tout-à-fait contraire au genie de leur Nation , puisqu'il fut en effet le Prince le plus fourbe du siècle passé. Il avoit une extrême obligation à l'Electeur de Saxe , Jean Frederic son cousin germain , & aîné de sa Maison ; & il avoit tiré de luy les moyens de subsister en Cadet de Maison Souveraine. Cependant l'Empereur Charles-Quint ne luy eut pas plustost offert de l'investir des Etats du même Jean Frederic , pourvû qu'il luy voulust aider à le dépouiller , que le Duc Maurice pour son coup d'essay se noircit d'une effroyable ingratitude : Il ne se contenta pas de diviser les Protestans d'Alemagne , & d'enmener les meilleures Troupes dans le Camp des Catholiques , mais de plus il employa tout le credit qu'il avoit

AVERTISSEMENT.

dans la Secte des Lutheriens pour en détacher la moitié des intérêts de Jean Frederic, sous prétexte que la Guerre qu'on luy faisoit estoit purement d'Estat, & non pas de Religion. Ce furent les Troupes de Maurice qui mirent en desordre celles du même Jean Frederic, & qui par consequent furent la principale cause que son Armée fut défaite, & qu'il demeura prisonnier. Charles-Quint qui jusques-là n'avoit point esté fort exact à s'acquiter de ses promesses, changea de conduite à l'égard de Maurice. Mais il eut depuis occasion de s'en repentir, puisqu'à peine eut-il investi ce Prince de l'Electorat de Saxe, que Maurice ne fut pas moins ingrat à l'égard de ce second bienfaicteur, qu'il l'avoit esté, à l'égard du premier. Il affecta de

AVERTISSEMENT.

tirer en longueur le siege de Magdebourg , que Charles- Quint vouloit presser avec d'autant plus de raison , qu'il ne restoit plus que cette Ville qui persistast dans la revolte contre luy ; & quand Maurice se vit au bout de ses finesses , il résolut de pousser Charles- Quint hors de l'Empire.

Il avoit à la vérité cinquante mil Soldats, mais il n'avoit pas de quoy les payer , & faute d'argent leur débandement estoit inévitable. Il le prévint en s'adressant au Roy Henry Second , & en s'engageant par Traité à ruiner de concert avec luy la Maison d'Autriche , à condition que Sa Majesté luy prêta les sommes dont il avoit besoin pour entretenir ses Troupes durant six mois.

Le Roy trop credule exécuta

AVERTISSEMENT.

de bonne foy tous les articles du Traité , mais Maurice n'en accomplit pas un. Il se prévalut bien de l'argent de France pour chasser Charles-Quint hors de l'Alemagne , pour le surprendre dans la Ville d'Inspruc au temps qu'il commençoit à souper : pour l'obliger à monter avec précipitation sur le plus vîte de ses chevaux , & pour le contraindre de se refugier durant la nuit sur les Terres de la République de Venise. Maurice pouvoit alors rétablir les François dans la possession du Duché de Milan ; & cette conquête ne luy auroit donné que la peine de se présenter avec son Armée victorieuse devant les Villes pour les soumettre par sa seule présence. Mais Charles-Quint luy eut à peine envoyé son Frere pour luy offrir la carte-blanche ,

AVERTISSEMENT.

che, tant pour ses intereſts particuliers, que pour ceux de tous les Proteſtans d'Alemagne en général, qu'il oubliâ les promeſſes & les ſermens qu'il avoit faits à Duſſauze Evêque de Bayonne & Ambaſſadeur de France. Il négocia & conclut en peu de jours avec Charles-Quint la Paix de Paſſau, & comme s'il euſt eu deſſein de ne rien omettre de ce qui pouvoit ſervir à ſignaler davantage ſa troiſième ingratitude; il ne tint pas à luy que Charles-Quint n'opprimâſt le Roy de France avec autant de facilité que Maurice en avoit eue à mettre cet Empereur en fuite; puisſque des Relations authentiques du meſme tems, portent que ſi Charles-Quint euſt eu aſſez d'argent pour donner une montre à l'Armée de Maurice, elle eſtoit réſolue de le ſuivre juſ-

AVERTISSEMENT.

ques dans la Champagne , & même jusques devant Paris ; mais ce ne fut pas là la première fois que cet Empereur perdit l'occasion de conquérir toute l'Europe faute d'argent ; & Dieu ne permit pas que Maurice continuast davantage ses infidélitez , puisqu'il fut tué bien-tost après à l'âge de trente ans par le Marquis Albert de Brandebourg qui avoit esté jusques-là le plus intime de ses amis.

Je parle dans mon troisième Livre de l'Officier General étranger , le plus extraordinaire qui ait servi la France , & c'est à mon avis Sampietro de Bastelica : il estoit né dans l'Isle de Corse , & la nature ne luy avoit rien refusé de tout ce qui contribuë à rendre les hommes parfaits en l'art de la Guerre. Son corps estoit si vi-

AVERTISSEMENT.

goureux & si agile qu'il ne sentit aucun affoiblissement par soixante Campagnes durant lesquelles il porta les armes pour divers Princes. Son esprit estoit des plus subtiles & des plus solides , & il s'acquittoit également des Commis- sions qu'on luy donnoit pour combattre en rase campagne , pour se prévaloir de l'inégalité des dé- filez , pour former les Sieges , pour insulter les Places & pour les des- fendre. Il sortit de son Pays à l'âge de quinze ans , & il se donna d'abord au Cardinal Hyppo- lite de Médicis , après la mort du- quel il s'enrôla successivement sous les Enseignes du Pape , de la Ré- publique de Venise , & du Duc d'Urbain. Enfin , le célèbre Jean de Thurin , qui estoit alors son frere d'Armes & son meilleur ami , & qui devint ensuite son capital

AVERTISSEMENT.

ennemi , l'engagea dans le parti de la France , où la premiere occasion qu'eut Sampietro de se signaler fut au Siege de Fossan. On luy avoit donné à garder un Bastion si foible qu'il n'avoit que six à sept pieds de hauteur , & qui manquoit d'ailleurs des autres ouvrages necessaires pour le garantir de surprise. Ces deffauts qu'Antoine de Leve General de l'Armée Impériale avoit reconnus de ses propres yeux , luy inspirerent le desir de l'attaquer , quoyque la goutte l'eust alors surpris avec tant de violence que tout ce qu'il pouvoit faire , se réduisoit à souffrir qu'on le portast dans une chaise. Sampietro se deffendit avec tant de précaution & de bonheur , que non seulement il repoussa les Assiégeans , mais de plus il sortit sur eux & se mit à leurs trousses.

A V E R T I S S E M E N T.

Son action toute téméraire qu'elle estoit , auroit infailliblement fait lever le Siège de Fossan , & mesme terminer la Guerre , si les fuyards Impériaux qui portoient Antoine de Leve , ne se fussent avisez de le cacher au milieu d'un champ où le Bled estoit si haut qu'il déroboit entierement à Sampietro la veüe de leur General.

Antoine de Leve passa là toute la nuit , & ce ne fut que le lendemain à dix heures du matin que ses Soldats informez du lieu où il se trouvoit , allerent pour l'en tirer en si grand nombre que les assiegez ne purent les en empêcher. Sampietro conduisit son Régiment au Siège de Perpignan ; & répara par sa fierté la faute que les François qui assiegeoient cette Place avoient commise , en laissant encloüer cinq de leurs Ca-

AVERTISSEMENT.

nous dans une sortie que les Assiegez avoient faite sur un de leurs Quartiers.

Ce succez les avoit jettez dans une telle présomption , qu'ils se promettoient d'un autre semblable : qu'elle les délivreroit du Siege , sans qu'il fust necessaire à Charles - Quint de venir à leurs secours. Ils sortirent en effet ; mais Sampietro qui les aperçut de loin , & qui avoit alors l'honneur d'entretenir le Dauphin de France , General des Assiegeans , & qui fut depuis Roy sous le nom de Henry Second , demanda à ce jeune Prince , & obtint la permission de repousser les Ennemis. Il ne prit avec luy qu'autant de Soldats qu'ils en avoient , cependant il ne laissa pas d'en tuer les deux tiers , & de repousser les autres à coups de picques jusqu'à leur contrescarpe.

AVERTISSEMENT.

Il ne fut pas si heureux dans l'entreprise de Brignoles qu'il avoit ordre d'appuyer : mais avant que d'estre contraint de se rendre prisonnier , il facilita la retraite de Brissac , qui sans luy auroit couru la même fortune avec les trois cens Chevaux-Legers qu'il commandoit. La réputation de Sampietro s'estendit de sorte par toute l'Europe , & sur tout dans l'Isle de Corse , que la Signora Vamina, heritiere de l'Illustre & ancienne Maison d'Ornano voulut bien se donner à luy , quoyqu'il ne fust pas de sa condition , & que d'ailleurs, la haute naissance , les grands biens , & l'incomparable beauté de cette fille eussent engagé les plus grands Seigneurs de Gennes & d'Italie à la rechercher en Mariage.

Il en eut deux fils dont l'aîné

AVERTISSEMENT.

fut le fameux Colonel Alphonse qui se rendit si celebre sous les Regnes suivans , & l'on tua le second à Rome dans une querelle qui luy survint avec des Gentils-Hommes François. L'Alliance de Sampietro toute disproportionnée qu'elle estoit , ne laissa pas de réussir durant quelques années ; mais après qu'il eut engagé le Roy de France Henry Second à la conquête de l'Isle de Corse sur la République de Genes ; & que les François eurent restitué cette Isle à la même République , en conséquence du Traité du Câteau-Cambresis , les Gennois ne perdirent pas l'occasion de se vanger , en confisquant tous les biens de l'héritiere d'Ornano , & en la contraignant de se réfugier avec son mary dans la Ville de Marseille en Provence. Cette
disgrace

AVERTISSEMENT.

disgrace effaroucha de sorte l'esprit de Sampietro qu'il commit trois crimes qui le rendirent l'objet de l'abomination publique , quoyque ses grands services eussent engagé la Cour de France à luy faire expédier des Lettres de Grace. Il eut un différent qui n'est point assez expliqué par les Auteurs du temps , avec Telane de Bastelica fils de son frere , qui avoit bien voulu l'accompagner dans son exil. L'un & l'autre se battirent en duël , & Sampietro passa son épée au travers du corps de Telane.

Les inclinations de l'heritiere d'Ornano n'étoient point Françoises , & cette Dame qui n'avoit pas jugé à propos de suivre son mary dans le voyage qu'il estoit allé faire à Alger & à Constantinople pour susciter de nouveaux

AVERTISSEMENT.

Ennemis aux Gennois succomba
sous la tentation de ceux-cy ,
qui apostèrent Augustin Bazzica
Lupo Marchand de Marseille ,
& un Prêtre nommé Michel An-
ge Ombroné , tous deux Corfès
de naissance , pour luy repre-
senter que si elle vouloit changer
de séjour & se retirer à Gennes ,
elle deviendrait en peu de tems
aussi heureuse qu'elle estoit pre-
sentement malheureuse : Que les
Gennois ne demandoient pas mieux
que de luy restituer les belles Ter-
res qu'ils avoient confisquées sur
elle , pourvû qu'ils fussent assurez
que son mary n'en tireroit pas le
revenu , & ne l'emploieroit point
à leur continuer la Guerre : Que
si ce mary consideroit assez ses
veritables interets pour se re-
concilier sincerement avec les
Gennois , ils étendroient jusqu'à

AVERTISSEMENT.

luy la grace qu'ils auroient faite à son Espouse ; & s'il s'obstinoit à mourir dans sa rebellion , ses Enfans qui auroient suivi leur Mere ne porteroient pas la peine de son crime , & rentreroient par elle dans les grands biens qui leur devoient appartenir.

L'Héritiere d'Ornano se laissa d'abord persuader , & ne fit aucune réflexion ny sur l'humeur sanguinaire de son mary , ny sur l'inconstance naturelle aux Gennois. Elle embarqua ses meubles sur une Galere qu'on luy avoit envoyée , & elle se mit elle-même avec le Prestre Michel Ange Ombroné , & le plus jeune de ses fils , sur une Fregate bien armée ; mais son Mary la faisoit observer de trop près pour luy laisser toute la liberté dont elle auroit eu besoin.

AVERTISSEMENT.

Il avoit appris au Port d'Alger par un Navire Provençal qui venoit d'y aborder , que sa femme qu'il avoit laissée à Marseille , estoit sur le point d'en partir pour résider à Gennev. Et n'en pouvant deviner la cause , il dépêcha vers elle Antoine de Saint Floran, qui estoit le meilleur de ses amis pour la détourner de l'irréparable faute qu'elle alloit commettre à l'égard de son mary.

Antoine de Saint Floran s'acquitta de ce dangereux Employ avec toute l'adresse & la fidélité imaginables : Mais il trouva que l'Héritiere d'Ornano avoit donné sa parole aux Gennois, & il n'eut point assez d'éloquence ny de crédit sur elle pour la disposer à se retracter.

Il fut donc réduit à se contenter d'observer l'heritiere d'Or-

AVERTISSEMENT.

nano , & il prit si bien ses mesures qu'il la fit arrester à la hauteur d'Antibe ; il la ramena dans la Ville d'Aix , où l'on s'assura de sa personne , jusqu'au retour de son Mary. Antoine de Saint Floran l'informa de la conduite de cette Dame , & luy donna l'occasion de se plaindre de son malheur aux Corfes qui l'accompagnoit ; l'un d'eux appellé Calvese luy répartit imprudemment , qu'il avoit sçû une partie de cette intrigue avant qu'elle arrivast : & Sampietre luy demanda pourquoy il ne l'en avoit pas averty. Calvese repliqua , qu'il avoit eu peur de perir aussi malheureusement que Florio de Corzé , que l'heritiere d'Ornano avoit fait tuer depuis quelques années , par un de ses Esclaves.

Cette raison qui n'estoit pas
ũ iij

AVERTISSEMENT.

fans fondement , satisfit si peu Sampietre , qu'il faut au cou de Calvese & le poignarda. Il revint avec une extrême précipitation en Provence : il trouva sa Femme dans la Ville d'Aix : il luy témoigna une partie de son ressentiment , & il dissimula si bien le reste qu'il la trompa , quoy qu'elle deust le connoistre assez , pour présupposer qu'il ne luy pardonneroit jamais l'offence qu'il prétendoit avoir reçue d'elle. Il luy fit accroire que le séjour d'Aix, n'estoit commode n'y à l'un n'y à l'autre ; parce que cette Ville ne se trouvoit point d'un aussi grand abord que celle de Marseille , où il leur seroit facile de recevoir tous les jours des avis de ce qui se passeroit dans l'Isle de Corse , & du succez des intrigues qu'il avoit for-

AVERTISSEMENT.

mées pour la faire révolter, encore une fois, contre la République de Gennes.

Mais la véritable intention de Sampietre, estoit de se défaire de sa Femme, ce qu'il n'auroit pû dans Aix; parce que le Parlement de cette Ville, après avoir travaillé à son Procès l'auroit fait mourir, avant que la Cour de France en eust esté informée: Au lieu qu'à Marseille, il luy seroit aisé de tenir prest un Vaisseau, & de s'y jeter immédiatement après avoir fait son coup. Il conduisit donc sa Femme à Marseille: il l'y poignarda; il se sauva dans l'Isle de Pourquerole, & il y demeura caché durant trois semaines, au bout desquelles il se déguisa, pour aller solliciter son abolition à la Cour de France. Il l'obtint à la vérité, mais il luy

AVERTISSEMENT.

fut depuis impossible de se reconcilier avec les Dames, qui devenoient autant de furies à son égard, toutes les fois qu'il osoit se presenter devant elles.

Cette consideration l'obligea, peut-estre, en partie à retourner dans l'Isle de Corse, pour y porter luy même la Guerre, après que les François luy eurent déclaré qu'ils ne vouloient pas rompre la Paix du Câteau Cambresis, qu'ils avoient si cherement achetée. Il s'embarqua à Toulon, sans estre suivy que de vingt-cinq Soldats de cette Nation, & de dix Corfes : Il penetra dans son pais : Il en fit révolter une partie, & il auroit remis en liberté le reste, s'il eust esté mieux assisté : Mais la necessité de se servir de Gens dont il n'estoit point assez assuré, le contraignit

AVERTISSEMENT.

de recevoir dans ses Troupes des traitres , qui le tuèrent par derriere au retour de la Rocca , Place qui s'estoit revoltée contre luy , & qu'il venoit de recouvrer.

Le Duc Maurice de Saxe, ne fut pas le seul qui retarda les trop grandes prosperitez de l'Empereur Charles-Quint. Et Cosme de Medicis Duc de Florence , dont je represente les intrigues dans mon quatriéme Livre, y eut encore plus de part. Il se trouva même plus heureux que Maurice , en ce que ce Prince d'Allemagne ne réussit que par ses infidelitez ; au lieu que Cosme de Medicis ne mit en usage , que ce que la politique avoit de plus singulier. Il devoit à la verité la meilleure partie de sa fortune aux Espagnols. Mais

AVERTISSEMENT.

il n'ignoroit pas que ce n'avoit pas tant esté pour luy faire plaisir qu'ils l'avoient avancé , que parce qu'ils avoient eu un indispensable besoin de se servir de luy, pour chasser de la Toscane les François. Il agit donc à l'égard des Espagnols, sur le même pied qu'ils avoient agy à son égard ; & il les contraignit enfin de l'investir malgré qu'ils en eussent, de la Principauté de Piombino & de l'Estat de Sienne. Il ne faut donc pas s'estonner, si je l'ay appelé dans mes Anecdotes le Prince le plus délié du siècle passé.

Je ne traite pas plus mal les Caraffes dans mon cinquième Livre, que ceux des Auteurs Italiens, qui en ont écrit indifféremment, les ont traitez ; & toute la conclusion que j'en tire,

AVERTISSEMENT.

se reduit à justifier ; que le Cardinal de Lorraine tout grand genie qu'il estoit d'ailleurs , & le Duc de Guise son frere , tomberent à leur égard dans un déplorable aveuglement.

Je me fonde sur ce que , si la Maison de Lorraine avoit des prétentions sur le Royaume de Naples. Celle des Caraffes en avoit aussi , & il falloit necessairement estre trop credule , pour s'imaginer que le Cardinal Caraffe fust assez des - interessé , pour élever sur le Trône le Duc de Guise , au préjudice de ses deux freres , qu'il n'en estimoit pas moins dignes que luy.

Je suis pas à pas dans le fixiéme Livre les fautes du Connestable de Montmorency ; & l'on ne m'en doit pas sçavoir mauvais gré , puisqu'outre que je m'ac-

AVERTISSEMENT.

quite en cela du devoir d'Historien , l'inclination que j'ay pour ma patrie me presse de luy rendre justice , en convainquant les plus obstinez que ce ne fut pas par sa faute qu'elle perdit la bataille de Saint. Quentin ; mais uniquement par les trois égaremens de celuy qui la gouvernoit d'une maniere tout à fait absolüe , sous le nom de Henry Second.

J'examine avec la même exactitude dans mon septième Livre les deux Négociations qui précéderent la honteuse paix du Câteau-Cambresis ; & je fais voir que la France fut si malheureuse dans cette fatale occasion , qu'il ne se trouva personne qui s'abstint de la sacrifier aux interests des Espagnols.

Je dois pourtant rendre ce té-

AVERTISSEMENT.

moignage au Cardinal de Tournon, que s'il s'y fust trouvé, comme le Roy son Maistre l'y avoit invité, les choses ne se feroient pas passées avec tant d'infamie du costé des François. Mais il prévint sagement que s'il alloit au Câteau Cambresis, il y feroit seul de son avis; & ne pouvant ainsi sauver sa Patrie de l'injure qu'elle alloit recevoir, il crut qu'il valloit mieux qu'elle la reçust, sans qu'il y eust rien contribué.

J'ay traité dans mon Histoire des Révolutions arrivées dans l'Europe en matiere de Religion, les mêmes matieres que je décris dans les deux Livres de l'Histoire de François Second: mais pour peu que l'on y prenne garde, on verra que j'ay travaillé sur des Mémoires tout à fait dif-

AVERTISSEMENT.

ferens : Que ceux de mon Histoire estoient empruntez de l'Abbé d'Elbene , du Duc de Sancta-Fioré & des autres Favoris de Catherine de Medicis ; au lieu que j'ay tiré ceux-cy de la Bibliothèque du Roy , de la Chambre des Comptes , & du Trésor des Chartes.

J'ay oublié , je ne sçay comment , de mettre à la fin du procez du Conseiller du Bourg que le dernier Rapporteur de son affaire fut le Conseiller Hotman , pere du célèbre Jurisconsulte François Hotman : Que ce Conseiller dans le temps qu'il examinoit les pièces du procez , laissa par mégarde la clef de son cabinet à la porte : Que son fils y entra : Que la seule curiosité le porta d'abord à lire l'interrogatoire , & les réponses de du Bourg ;

AVERTISSEMENT.

& qu'il les trouva si pertinentes ; qu'il devint Calviniste : Qu'il ne fit point scrupule de découvrir ses veritables sentimens là-dessus ; & que son pere après avoir inutilement employé les Docteurs de Mouchi & de Xintes pour le ramener à la Religion Catholique , ne trouva pas de meilleur expedient que de luy permettre de voyager en Allemagne , où bien loin de se retracter comme avoit fait quelques années auparavant le docte Nicolas du Tillet , frere du Greffier en chef de la Cour du Parlement : il se confirma de sorte dans l'heresie de Calvin , que non seulement il y mourut , mais de plus il pervertit un grand nombre de Catholiques.

Je n'ay point trop élevé la conduite du Duc de Guise pour

AVERTISSEMENT.

ce qui regardoit la Conspiration d'Amboise, quand j'ay remarqué que la principale cause qui la déconcerta, vint des huit cent Gentils-hommes que ce Duc avoit obligez de sorte, qu'aucun d'eux ne luy manqua au besoin. J'en ay tiré les plus belles circonstances d'un Manuscrit In-folio intitulé, *Histoire de la Maison de Guise*: feuë Mademoiselle de Guise me le prêta ; & j'avoüe y avoir trouvé des incidens, quand il traite du second & du troisiéme Duc de Guise qui avoient échapé à la connoissance des autres Auteurs du siecle passé. Mais je ne m'aperçois pas que cette Préface est détrop longue.

ARGUMENT



ARGUMENT

DU

LIVRE PREMIER.

ON le commence par le caractère de Henry Second : par la maniere dont il regloit son temps ; & par les exercices de monter à Cheval , de joüer à la Paume , au Billard & au Mail , où il s'occupoit. La maniere dont il passoit les saisons , & sur tout celles qu'il avoit destinées à la Guerre. Il a des égards tout à fait extraordinaires pour sa Noblesse ; & les précautions qu'il

Tome I.

11

ARGUMENT.

prend pour éviter de la choquer, sont singulieres. Mais il a deux défauts : l'un la foiblesse de son genie, & l'autre la difficulté de se bien exprimer. Catherine de Medicis sa femme s'exempte par ses artifices d'estre répudiée, & gagne en partie l'amitié de son beau-pere, en l'accompagnant à la Chasse, & celle de son mary, en ne témoignant aucune jalousie pour la Sénéchale de Normandie. On ajoute aux portraits du Roy & de la Reine ceux du Connestable de Montmorency, de la Sénéchale de Normandie, de la Duchesse d'Estampes, du Duc de Guise, du Cardinal de Lorraine, du Duc d'Aumale, du Cardinal de Châtillon, de l'Amiral, & du Colonel de l'Infanterie Françoisse ses freres. Le Duc de Guise vit durant sept ans en parfaite intelligence avec l'Amiral : Mais il luy deman-

A R G U M E N T.

de conseil s'il épousera la fille aînée de la Sénéchale ; & l'Amiral luy répond selon ses interests particuliers , & selon ceux du Connestable son oncle , ce qui fait dégénérer leur amitié en une haine qui fut depuis suivie de l'assassinat du Duc de Guise. La Sénéchale cherche de l'appuy en mariant ses deux filles avec les Ducs d'Aumale & de Bouillon ; & le Connestable pour la contrecarrer élève aux premières dignitez ses trois neveux de Châtillon , dont on représente icy les rares qualitez & les differens genies. Dampierre se fait disgracier en écrivant de sa propre main une lettre contre le Roy , & contre la Sénéchale qui fut interceptée. Le Mareschal de Saint André est exactement comparé à Lucule. Il obtint le don des biens mortuaires du Bourbonnois , & des Terres vaines & vagues. Et Martin du Bel-

A R G U M E N T.

*lay se fait donner une partie des
 amortissemens. Le Pape envoie en
 France le Cardinal de Saint George,
 pour exciter le Roy Henry Second à
 rompre avec l'Espagne : Sur ce que
 Ferrand Gonzague avoit fait assassi-
 ner Pierre Louïs Farnese son fils ou
 du moins en avoit facilité le meur-
 tre , & le nouveau Roy par une
 faute irréparable néglige cette occa-
 sion , qui auroit esté suivie de celle
 de recouvrer les anciennes conquestes
 des François , parce que le Royaume
 de Naples se revolte dans le mesme
 temps contre les Espagnols qui pre-
 tendoient y introduire l'Inquisition.
 Gonzague pour vanger sa querelle
 particuliere appuye la conjuration
 tramée contre le Duc de Parme ; &
 les complices qui n'avoient pu em-
 pescher qu'elle ne fust découverte ne
 laissent pas de l'executer après estre
 convenu avec l'Empereur qu'il en*

A R G U M E N T.

recueillera tout le fruit. Annibal Caro passe toute la nuit dans l'eau du fossé, & le lendemain les Espagnols luy sauvent la vie. L'autre Secrétaire du Duc ne sauve sa vie, qu'en demeurant muet à la torture. Le Pape pour se vanger sollicite Henry Second qui luy demande pour seureté la Ville de Parme, ce qui fâche Sa Sainteté au point qu'elle aime mieux se reconcilier avec Charles-Quint. Elle luy envoie Ursin que la Cour Imperiale amuse durant quelque temps ; mais enfin elle ajoute la mocquerie à l'injure à l'égard de Sa Sainteté, ce qui la réduit à recourir une seconde fois à Henry Second. Et Sa Majesté luy envoie l'Evêque de Riez. Le Milord Briand échoüe dans sa Négociation avec la France, & la prospérité de l'Empereur contre les Protestans étonne le Roy.

ARGUMENT.

qui jette assez de Troupes dans Magdebourg pour sauver cette importante Place. Jarnac se vante devant le Dauphin d'avoir couché avec sa belle-mere ; & le Dauphin le redit. Le Roy le trouve mauvais , & la Chataigneraye pour excuser le Dauphin avoüe de l'avoir publié. Jarnac appelle en diuel la Chataigneraye ; & le fait tomber par terre en luy coupant le jaret gauche. Il luy donne la vie malgré luy ; mais la Chataigneraye ne veut pas souffrir qu'on le pense , & meurt. L'Ecosse se voyant sur le point de succomber sous les Anglois , consent que sa Reine qui n'avoit que six ans soit menée en France pour y épouser le Dauphin quand elle sera en age ; & le Chevalier de Ville-Gaignon envoyé avec une Flote pour la recevoir , use de tant d'adresse ,

A R G U M E N T

qu'il évite la Flote Angloise , sans comparaison plus forte que la sienne , & débarque heureusement la Princesse en Bretagne. D'Esé passe en Ecosse avec peu de Troupes à la verité , mais si agueries , qu'il deffait l'Armée Angloise , & recouvre tout ce qu'elle avoit usurpé sur les Ecossois. Les Espagnols aspirent à se rendre Maistres de Gènes , & gagnent Centurion : Mais ils ne peuvent flechir Dorie , quoyqu'ils l'eussent comblé de bien-faits. Dom-Pedro de Toleda veut introduire l'Inquisition dans le Royaume de Naples ; & les Peuples s'y revoltent : Ils députent vers Henry Second pour se rendre à luy : mais Sa Majesté effrayée par les prosperitez surprenantes de Charles-Quint , refuse cette Couronne. Les Prosperitez de Charles-Quint dégènerent neanmoins bien-

ARGUMENT.

*cost en une honteuse fuite ; &
Henry Second. se repend trop tard
de n'avoir pas suivi la fortune
qui l'invitoit.*



HISTOIRE



HISTOIRE

DE

HENRY II.

LIVRE PREMIER.

Où l'on voit les choses les plus importantes arrivées sous son Regne , durant les neuf derniers mois de l'année 1547. & toute l'année 1548.

LL n'étoit pas mal-aisé de 1547.
prévoir que la paix de Crespy que le Roy François Premier avoit si légèrement con-
cluë , ne seroit pas de longue durée;
Tome I. A

1547. & que l'Empereur Charles-Quint qui en avoit tiré de si grands avantages, lors qu'il s'y attendoit le moins, essayeroit d'en obtenir d'autres, par la voye qui luy estoit la plus ordinaire; c'est à dire, de ne pas tenir parole, pour peu qu'il trouvast son compte à la violer. On a remarqué dans l'Histoire du Regne précédent qu'il avoit pour le moins autant de vices que de vertus; & l'on doit ajoûter icy, que si l'exercice de ses vertus estoit beaucoup diminué à cause de la goutte, de la gravelle, de la sciatique, & de plusieurs autres maladies dont il avoit esté extraordinairement tourmenté dès l'âge de trente & un ans: ses vices, au contraire, estoient augmentez à mesure des prosperitez qui luy estoient survenus, & qu'il avoit quelquefois estre trop grandes pour un Prince Chrestien. Sa finesse n'avoit que trop paru dans le prétexte qu'il avoit pris de feindre qu'il vouloit restituer le Duché de Milan à François Premier, quand il avoit cru ne pouvoir par aucun autre moyen disposer ce Prince à luy permettre de traverser la France,

pour aller plustost & plus commodement appaiser la révolte de ceux de Gand. Sa dissimulation n'avoit jamais esté plus grande, qu'en apprenant que l'on avoit résolu de l'arrester dans Paris ; & que pour détourner ce malheur qui luy estoit irréparable, il s'étoit avisé de gagner indirectement la Duchesse d'Estampes, Maîtresse de François Premier, en laissant tomber, lors qu'on luy donnoit à laver, le plus beau de ses diamans, & en refusant de le recevoir de la main de cette Duchesse qui le luy présentoit, après l'avoir ramassé, par la raison que jamais Empereur n'avoit repris aucun des bijoux qui luy estoient échapez par hazard. Il estoit si ménager de son temps qu'il en avoit fait une devise ;

* & comme aucun de ses Prédeces-

seurs n'avoit tant eu besoin d'argent
que luy, aucun ne l'avoit dépensé
avec plus d'œconomie. Sa patience
avoit esté admirée à la Guerre de
Saxe dans la Bataille de Mulberg,
où il n'avoit pas laissé de combattre,
quoy qu'il fust alors extraordinairement tourmenté de la goutte, & il

*To y est
tenpo de
dos al
ros.*

1547. avoit lassé la patience du Connestable de Montmorency en le promenant par tous les détours de la Politique, dans la seule veüe de s'exempter de rendre à François Premier la succession de sa bifayeule.

Le Roy Henry Second au contraire avoit esté trop long-temps Dauphin, pour ne pas donner lieu à Charles-Quint de luy déclarer bien-tost la guerre, sur la présupposition qu'il luy seroit sans comparaison plus aisé de le vaincre, qu'il ne l'avoit esté de triompher du Roy François Premier. Ce n'est pas qu'on n'eust eu soin de donner au Dauphin une éducation digne de sa Naissance, & qu'on n'eust trouvé dans sa personne la plupart des qualitez nécessaires à former un grand Prince; mais c'est que ces qualitez se trouvoient extraordinairement affoiblies par une inclination dominante pour le plaisir, & par une extrême aversion pour les grandes affaires. Ainsi les plus judicieux des François jugeoient qu'il ne regneroit jamais par luy même; & Charles qui l'avoit fait observer de près, se promettoit de

trouver en France d'autant moins d'op- 1547.
position que ce ne seroit plus à un
Roy qu'il auroit affaire , mais seule-
ment à un Ministre , ou à un Favo-
ry. Il n'étoit pas mal-aisé de devi-
ner quels seroient ce Ministre & ce
Favory , puisque tous les Courtisans
croyoient que ces deux sublimes em-
plois regardoient uniquement la per-
sonne du Connestable de Montmoren-
cy. Ce Seigneur qui se vançoit d'estre
le premier Gentilhomme du Royau-
me , ayant esté nourry auprès de Fran-
çois Premier ; & s'estoit si bien infi-
nué dans les bonnes graces de ce Prin-
ce , qu'il les avoit conservées durant
trente-neuf ans , quoy qu'on l'esti-
mast trop malheureux pour jouir long-
temps de la suprême faveur. Mais au
bout de ce terme , François Premier
s'estoit dégoûté de luy ; & la raison
qu'il en avoit eüe , ne pouvoit estre
plus plausible. Il avoit donné au Con-
nestable un pouvoir sans limites pour
traiter avec Charles-Quint ; & le
Connestable s'estoit d'abord acquitté
de sa commission en galant-homme.
Mais Charles qui connoissoit son foi-

1547.

ble, & qui prétendoit le gagner par là, luy rendit des honneurs si extraordinaires, & luy fit tant de caresses dans la Négociation qu'ils eurent ensemble, qu'il démontra, pour ainsi dire, l'esprit du Connestable en un point qui ne seroit pas vray-semblable, si les meilleures Relations n'en convenoient. Lors qu'il fut question de résoudre le principal Article qui regardoit la restitution du Duché de Milan, Charles pria le Connestable de se contenter de la parole qu'il luy donnoit de vouloir tout ce que le Roy son frere vouloit, & le Connestable eut assez de complaisance pour ne pas insister davantage là-dessus. Tous les autres Articles furent résolus avec plus d'exactitude que celuy-là; & le Connestable demeura si persuadé de la prétendue sincerité de Charles, qu'il en répondit sur sa teste au Roy François Premier son Maistre.

Charles traversa la France, & recut par tout, & principalement à la Cour & dans Paris, les honneurs convenables à sa dignité. Mais après qu'il fut arrivé sur la Frontière des Pais-

bas ; le Connestable qui l'avoit tou- 1547.
 jours accompagné , le pressa de resti-
 tuer le Duché de Milan. Charles qui
 n'avoit plus rien à craindre , puis qu'il
 se trouvoit dans ses Etats , nia de l'a-
 voir promis. Le Connestable s'ingera
 de rappeler dans sa mémoire ce qu'il
 luy avoit dit , *qu'il vouloit tout ce que*
le Roy son frere vouloit ; & Charles se
tira pour lors d'affaire , par une équi-
voque également honteuse à la dignité
Imperiale de celuy qui parloit , & à
la qualité de celuy qui l'écoutoit. Car
les propres termes de Charles furent ,
j'ay dit que je voulois tout ce que le Roy
François Premier vouloit ; or est-il qu'il
vouloit le Duché de Milan ; donc je me
suis assez fait entendre que je le voulois
aussi. François Premier n'eut pas plu-
 tost appris les particularitez que l'on
 vient de rapporter , qu'il changea en
 un extrême aversion l'amitié qu'il a-
 voit eue pour le Connestable ; & la
 marque qu'il en donna , fut l'affront
 qu'il luy fit recevoir , avant que de le
 disgracier. Le Duc de Cleves devoit
 épouser Jeanne d'Albret , fille de Mar-
 guerite , Reine de Navarre , sœur de

1547. François Premier. Il falloit mener cette Princeſſe de ſon appartement à l'Eglise ; & il pleuvoit alors avec tant de force , qu'il luy auroit eſté bien difficile d'y aller ſans gêter ſes Ornaments. Elle ne le pouvoit non plus en caroſſe à cauſe qu'il n'y avoit que la cour à traverser ; & François Premier en prit occaſion de commander au Conneſtable de la porter. Le Conneſtable obeït avec toute la répugnance imaginable ; & nonobſtant l'extrême violence qu'il venoit de ſe faire , il ne fut pas plûtôt retourné dans ſon appartement , qu'il y trouva un ordre qui le releguoit dans ſa maiſon de Chantilly. La précaution de François Premier s'étendit juſqu'à défendre très-expreſſément au Dauphin ſon fils aîné , qui fut depuis Henry Second , d'avoir aucune communication avec le Conneſtable. Mais les peres pouſſent ordinairement trop loin l'autorité qu'ils ont ſur leurs enfans , quand ils leur ordonnent de haïr les mêmes perſonnes qu'il leur ont autrefois commandé d'aimer. Ce cas eſtoit arrivé à l'égard du Dauphin ; puis que François Premier ne s'étoit pas con-

tenté de confier au Connestable l'éducation de ce jeune Prince : mais de plus 1547. il luy avoit ordonné en diverses occasions , & sur tout dans sa premiere Campagne au Camp d'Avignon , d'obéir au Connestable avec autant de soumission , qu'à Sa Majesté mesme. Le Connestable , de son costé s'estoit rendu si complaisant à l'égard du Dauphin , que quand François Premier voulut rompre la liaison qu'il avoit formée entre-eux , son autorité ne s'étendit plus jusques-là ; & tout ce qu'il obtint sur son fils , fut de dissimuler durant sept ans entiers l'amitié qu'il avoit pour le Connestable. Il ne la dissimula pas mesme avec tant d'adresse , que toute la Cour ne sceust qu'il ne se passoit aucun jour sans qu'ils receussent des Lettres l'un de l'autre. Mais François Premier ne se mit point en peine d'interrompre ce commerce , soit que le Dauphin & le Connestable eussent également réüssi à le luy cacher ; ou que n'ayant plus d'autre fils que le Dauphin , il apprehendast de le choquer. Ainsi Charles - Quint qui n'ignoroit aucune des intrigues de la Cour

1547

de France, ne douta pas que le Connestable de Montmorency ne devint premier Ministre & Favory de Henry Second; & comme il ne pouvoit plus avoir que du mépris pour ce premier Officier de la Couronne, après la facilité qu'il avoit eüe de le tromper dans une conjoncture d'extrême importance, il eut assez bonne opinion de soy-mesme, pour croire que la Conqueste de la France ne luy coûteroit que le travail d'une seule Campagne. Ce qui le confirma dans cet avis, fut que le Ministre qu'il avoit choisi estoit tres-capable de le seconder dans ses bonnes, & sur tout dans ses mauvaises qualitez. Il se nommoit Nicolas Perenot de Granvelle, qui par son adresse estoit parvenu premierement à l'Evesché d'Arras, & depuis à la dignité de Cardinal. Il avoit servi Charles à son gré dans deux occasions d'extrême importance, dont l'une avoit esté généralement approuvée, & l'autre universellement blasmée. Les Flamans avoient toujours esté jaloux de conserver leurs Privilèges, & sur tout depuis que leur Souverain

estoit parvenu à la Monarchie d'Espa- 1547.
gne & à l'Empire, parce qu'ils avoient
apprehendé que leur liberté ne suc-
combast sous une si grande Puissance.
Cependant le Calvinisme s'estoit insi-
nué dans leurs Provinces; & il estoit
à craindre qu'il n'augmentast, si l'on
n'y remedioit assez-tost par la sévérité
des peines. Il falloit pour establir ces
peines convoquer les Etats; & leur
Assemblée auroit esté sujette à deux
terribles inconveniens; l'un que l'on
y auroit perdu beaucoup de temps; &
l'autre que l'on n'estoit point assuré
d'y remporter à la pluralité des suffra-
ges ce que l'on prétendoit. Le Cardinal
de Granvelle les évita tous deux, en
gagnant les principaux Magistrats de
chaque Province, en un point qu'ils
consentirent que Charles-Quint fit un
Edit qui soumettoit les Hérétiques aux
plus cruels supplices, & qu'ils le re-
ceurent sans se plaindre, qu'il violoit
le plus considerable de leurs Privi-
leges.

De plus, il ne restoit à Charles
pour achever de ruiner la Ligue de
Smalchalde, qui luy avoit voulu don-

1547. ner un Coadjuteur à l'Empire, que de s'asseurer de la personne de Philippe Langrave de Hesse. Il n'estoit pas possible d'en venir à bout par la force, & il falloit que la finesse y suppléast. Le Cardinal de Granvelle luy fit promettre qu'il viendrait visiter l'Empereur, à condition qu'on luy donneroit un passe-port dans la meilleure forme. Le passe-port fut en effet expédié; mais le Cardinal de Granvelle, au lieu d'y mettre que le Langrave pourroit s'en retourner sans aucune prison, mit le mot Allemand *d'Evige*, qui signifie éternelle, au lieu de celui *d'Enige*, qui signifioit aucune. L'artifice de ce changement consistoit en ce qu'il n'avoit fallu que renverser un *n* pour en faire un *v*; & de fait, le Langrave y prit si peu garde en lisant le passe-port, qu'il ne découvrit point la supercherie qu'on luy faisoit. Il s'alla mettre entre les mains de Charles, qui le retint prisonnier, après luy avoir fait soutenir par le Cardinal de Granvelle; que pourvu qu'on le délivrast une minute avant sa mort, on ne feroit point infidele à son égard.

Enfin, Charles-Quint avoit eu une Maîtresse, dont la Duchesse de Parme sa fille estoit née, & il en avoit actuellement une autre, qui le rendit quelques mois après pere du fameux Jean d'Autriche. Mais bien loin qu'il eust donné à la premiere, & qu'il donnast à la seconde aucune part dans les affaires de ses Etats; il les tenoit si cachées, que l'on n'a jamais bien sçeu qui elles estoient. Henry Second au contraire entretenoit si publiquement la grande Sénéchale de Normandie, que l'on imputa la mort impréveuë & violente de ce Prince au scandaleux commerce qu'il eut presque toute sa vie avec elle. Il la laissa tellement agir à sa mode incontinent après qu'il fut devenu Roy, que ce fut uniquement à elle que l'on attribua tous les changemens qui survinrent à la Cour au commencement du Regne de Henry Second. Le Seigneur de Tais estoit parvenu à la Charge de Maître de l'Artillerie par son extraordinaire valeur, & par les longs services qu'il avoit rendus dans les Guerres d'Italie, où il avoit presque toujours commandé l'Infanterie Fran-

1547. coise. Mais il estoit trop libre en paroles ; & il y échapoit souvent de découvrir ce que la raison d'Etat l'obligeoit à tenir secret. Il se trouva dans une Compagnie où l'on parloit de Brisfac qui commandoit alors la Cavalerie legere ; & il soutint que le mesme Brisfac partageoit avec le Dauphin le cœur de la Sénéchale. L'imprudence de Tais fut négligée pendant la vie de François Premier ; mais après la mort de ce Prince , la Sénéchale sollicita qu'on la vengeast de l'injure que Tais luy avoit faite. Il estoit assez difficile de la satisfaire , parce que d'un costé il n'y avoit rien à redire dans la personne de Tais, si l'on en exceptoit les paroles que l'on vient de rapporter ; & d'un autre costé les Gens de Guerre n'auroient pas volontiers enduré que l'on traitast trop mal le plus ancien & le plus expérimenté de leurs Officiers. Ainsi la Sénéchale fut réduite à se contenter qu'on luy ôrast sa Charge de Maître de l'Artillerie , & qu'on l'envoyast finir ses jours dans la maison de Campagne où il estoit né : ce qui , de l'humeur qu'il estoit , ne luy seroit guères plus suppor-

table, que si on luy faisoit perdre la vie sur un échafaut. Pour comble de chagrin, on donna sa Charge au même Brissac qui avoit servi d'occasion pour la luy oster. Brissac estoit le plus beau & le mieux fait Gentil-Homme du Royaume; & il sembloit que la nature ne l'eust formé, que pour rendre ridicule le sentiment de ceux qui prétendent qu'elle n'est jamais tout à fait liberale; & que quand elle donne les qualitez de l'esprit, elle refuse toujours celles du corps; comme quand elle donne celles du corps, c'est toujours aux dépens de celles de l'esprit. Sa mere avoit esté Gouvernante des Fils de France, dans le temps qu'ils furent envoyez en Espagne pour y servir d'ôtages, & c'estoit elle qui avoit obtenu pour Brissac, l'aîné de ses fils, qu'il fust Page du Dauphin, & pour le puîné que l'on appelloit alors Gonnort, qu'il fust auprès du Duc d'Orleans en la mesme qualité. Mais elle mourut trop tost pour eux; & si l'un & l'autre furent élevez à la seconde dignité de l'épée qui estoit celle de Maréchal de France, ils n'en furent rede-

1547. vables qu'à leur propre merite. Brissac ne fut pourtant pas heureux immédiatement après la mort de sa mere ; car outre qu'il se bannit luy-mesme pour un temps de la société civile, par le chagrin qu'il eut de perdre le Dauphin que Montecuculli empoisonna, il luy survint depuis qu'il s'en fut consolé un accident capable de le rebuter de faire ce que l'on appelle fortune. Il avoit dans son voisinage la veuve du Maréchal de Montejan qui estoit fort belle, & qui d'ailleurs avoit de grands biens, parce qu'elle estoit la dernière de la Maison de Montespédon ; & que par conséquent elle en avoit hérité. Brissac la recherchoit en mariage ; & comme sa conversation n'estoit pas moins charmante que sa personne : elle l'auroit infailliblement préféré à tous ses Rivaux, sans mesme en excepter le Prince de la Roche-sur-Yon, si Brissac ne se fust décredité luy-mesme dans son esprit par une action dans laquelle il est tres-difficile de décider s'il fit bien ou mal. C'estoit au milieu de la Caniculle, & il faisoit une extrême chaleur.

leur. Le Prince de la Roche-sur-Yon 1547.
 qui se trouvoit dans la chambre de la
 veuve de Montejan, sans qu'il y eust
 aucune autre personne que Brissac, se
 tourna vers luy, & luy dit, *cher amy,*
je te prie d'aller à l'office, & de m'en ap-
porter un verre d'eau. On ne sçait si
 Brissac agit par un motif de pure com-
 plaisance, ou s'il n'osa se dispenser de
 satisfaire un Prince du Sang qui luy de-
 mandoit si peu de chose; mais il est
 constant qu'il alla à l'office, qu'il en
 apporta le verre d'eau, & qu'il le
 presenta au Prince de la Roche-sur-
 Yon, qui le luy rendit, après avoir
 bu l'eau. La veuve de Montejan prit
 cela par un endroit, dont il y a peu
 de Dames qui se fussent avisées. Elle
 aimoit Brissac, & elle avoit résolu de
 l'épouser préférentement au Prince de
 la Roche-sur-Yon; mais elle ne s'é-
 toit point encore déclarée, & il luy
 estoit libre de rejeter Brissac, sans
 qu'il eust sujet de s'en plaindre. Elle
 considéra qu'il falloit bien qu'il y eust
 une extrême disproportion entre l'un
 & l'autre, puisque Brissac n'avoit osé
 se dispenser de rendre un si bas servi-

1547. ce au Prince de la Roche-sur-Yon.
Elle estoit veuve d'un Maréchal de France, & elle ne prévoyoit pas que Brissac le deviendrait : elle avoit encore de l'ambition ; & elle estoit touchée de la honte qu'il y auroit pour elle à déchoir dans une conjoncture où elle pouvoit estre Princesse du Sang. Ainsi la violence qu'elle se fit, fut telle, que si elle ne put tout à fait éteindre dans son cœur l'amour que Brissac y avoit allumé, elle témoigna du moins assez d'indifference à son égard pour ne le plus voir, & pour épouser peu de jours après le Prince de la Roche-sur-Yon.

Il y avoit à la Cour treize Cardinaux ; & l'on ne se souvenoit point qu'il y en eust eu un si grand nombre sous les Regnes précédens. Si quelques-uns d'entre-eux s'étoient élevez à la pourpre par la faveur, il y en avoit d'autres qui ne la devoient qu'à leur vertu ; & c'estoit ceux-là que la Sénéchale apprehendoit principalement, parce qu'elle craignoit qu'ils n'eussent assez de courage & de zele pour luy reprocher la vie licentieuse qu'elle

menoit. Le plus honnesté moyen de s'en délivrer estoit de les envoyer à trois cens lieues d'elle ; & l'on obligea sept Cardinaux d'aller à Rome, sous prétexte d'appuyer & d'augmenter la Faction Françoisé dans le prochain Conclave. On n'en demeura pas là ; & la Sénéchale obtint encore, après que le Pape Paul IV. eust esté élu, que l'on députast deux autres Cardinaux François pour suivre les autres sept à Rome, sous couleur d'estre Ambassadeurs d'obédience pour le Roy Henry Second.

Les fautes de Henry Second, que l'on vient de remarquer, ne furent pas néanmoins comparables à celle qu'il commit en changeant les deux Ministres que son pere avoit choisis, & dont il s'estoit tout à fait bien trouvé durant les sept dernières années de son Règne. C'estoient le Cardinal de Tournon, qui avoit eu le soin des affaires Ecclesiastiques, & l'Amiral d'Annebaut, que Sa Majesté avoit chargé de la direction des affaires temporelles. Car après que François Premier eut relegué le Connestable de Montmorency

1547. dans la maison de Chantilly, Sa Majesté imputa à ce premier Officier de la Couronne tous les malheurs qui étoient arrivez à la France sous son ministere; & résolut par conséquent de ne le jamais rappeler, quelque occasion qui s'en offrist; & mesme quelque besoin que l'on eust, Sa Majesté s'apperçeut encore qu'elle avoit eu tort de confier à un seul homme l'administration de routes les affaires de l'Etat. Elle les partagea en deux; & elle fut si heureuse, que le Cardinal de Tournon & l'Amiral d'Annebault répondirent parfaitement à l'estime que le Roy en avoit conceüe, & à l'attente de ses Sujets. L'un & l'autre de ces Ministres ne s'étoient proposez que le bien du Royaume; & tournoient si généralement à ce point routes leurs intentions, qu'ils n'estoient capables de s'en éloigner que par erreur. Ils avoient une experience consommée. Leur prudence s'estoit signalée dans les Negociations dont on leur avoit commandé de se mesler. Le peu de biens qu'ils acquirent durant leur faveur, fut une preuve évidente de leur desinteressement; & l'on avoit

remarqué qu'ils estoient si peu ambitieux, qu'ils n'avoient ny demandé ny fait demander aucunes graces pour eux ny pour leurs amis. 1547.

Le Roy leur Maistre estoit si content d'eux, qu'en mourant il avoit instamment recommandé à Henry II. son Fils qu'il les considerast comme les deux personnes dont il auroit le plus de besoin, & qu'il continuast de se servir de l'un & de l'autre. De plus, Sa Majesté par une secrète prévoyance de l'avenir, avoit sur tout conjuré le mesme Dauphin de ne pas rappeler le Connestable de Montmorency, s'il aimoit le bien de son Etat, & encore, dit-on, de ne pas trop élever la Maison de Guise. Mais le Dauphin qui avoit esté si obéissant à son pere durant sa vie, n'exécuta rien de ce qu'il luy avoit ordonné en mourant. Le Cardinal de Tournon fut envoyé à Rome, sous prétexte qu'il y seroit plus utile qu'en France; & l'on relegua Annebaut dans le Château de la Hunaudaye en Bretagne, dont son fils avoit épousé l'Héritiere, après qu'on luy eut ôté le Bâton de

1547. Maréchal de France pour le donner à S. André.

Les Relations du temps cherchent en vain les motifs les plus secrets des deux disgraces que l'on vient de marquer ; & il est aisé de deviner que le Connestable ne jugea pas à propos de souffrir plus long-temps dans le Conseil du Roy le Cardinal de Tournon & l'Amiral d'Annebault , à cause que s'ils y estoient demeurez dans la seule fonction des Ministres d'Etat , & subordonnez en toutes choses à l'autorité du Connestable , on n'auroit pas laissé de leur attribuer tout ce que l'on y auroit résolu de bon ; & d'imputer au Connestable toutes les mesures irrégulieres qui y auroient esté prises. Puyguillon Evêque de Mets ajoute que le Connestable qui aimoit beaucoup le bien , quoy qu'il eust horreur d'en acquérir par les voyes odieuses , vouloit absolument se faire payer des appointemens qui luy estoient dûs depuis sept ans , tant en qualité de premier Ministre , que comme Connestable , & comme Grand-Maistre de la Maison du Roy : ce qui montoit à des sommes tres-con-

1547.
siderables ; parce que François Premier qui disoit luy avoir fait assez de gratifications durant les vingt-cinq premières années de son Regne , avoit tres-expressement deffendu aux Trésoriers de l'Epargne de le payer durant les sept dernières. Il falloit donc que le Connestable se remboursast sur les quatre millions que François Premier avoit laissés dans le Trésor Royal, nonobstant les prodigieuses dépenses qu'il venoit de faire dans l'équipement de la Flotte de cent cinquante Vaisseaux contre l'Angleterre , & dans la dernière Guerre contre Charles-Quint. Ces quatre millions estoient , à proprement parler , le ménage du Cardinal de Tournon & de l'Amiral d'Annebaut ; & comme on ne sçauroit voir sans chagrin dissiper ce que l'on n'a amassé qu'avec beaucoup d'adresse & de peine ; il n'étoit pas mal-aisé de prévoir , que si ce Cardinal & cet Amiral se fussent trouvez dans le Conseil du nouveau Roy , lorsqu'on y auroit parlé de détourner les quatre millions à un usage particulier , ils n'eussent pû s'empêcher de remontrer au Roy que l'épargne de son pere

1547. auroit esté plus utilement employée au recouvrement de la ville & du territoire de Bologne, que les Anglois tenoient encore à la honte de la France.

Quoy qu'il en soit, la Sénéchale se contenta, pour son coup d'essay, de ruiner la fortune des deux principaux Ministres; & elle conserva le troisième, soit qu'il fust plus heureux, ou qu'il y eust moins d'occasions de le craindre. C'estoit le Chancelier Olivier, qui s'étoit élevé par sa profonde érudition & par sa vie irréprochable. On avoit remarqué, qu'encore qu'il eust au Cardinal de Tournon & à l'Amiral Annebaut la principale obligation de son avancement, il n'avoit point d'autre complaisance à leur égard que celle qui regardoit uniquement le bien de l'Etat. S'ils luy proposoient des projets qui s'y accommodassent, il les secondoit de toute sa force; & au contraire, pour peu qu'il les jugeast incompatibles, il le leur representoit avec une franchise digne des anciens Gaulois; & s'il ne les ramenoit à son sentiment, il demandoit qu'on luy ôtast les Sceaux pour les
donner

donner à quelqu'autre. Il y a de l'apparence que la Sénéchale se fit un mérite de maintenir ce grand Magistrat ; & qu'elle s'imagina que pourvû qu'elle le laissât dans la situation où elle le trouvoit , on luy pardonneroit toutes les disgraces que l'on vient d'abréger. La conduite d'Olivier justifia la prévoyance de cette Dame ; & s'il avoit jusques-là surpassé les Chanceliers qui l'avoient précédé , il se surpassa depuis luy-mesme : tant il est vray que les malheurs qui menacent les gens de bien ne servent qu'à les affermir dans la vertu. Il avoit lû dans le Code manuscrit de S. Loüis l'Ordonnance de ce Roy , qui condamnoit les Blasphémateurs à avoir la langue percée avec un fer chaud , & il sçavoit que cette Ordonnance n'avoit esté observée que durant le Regne de ce Prince par deux raisons : L'une estoit la multitude des coupables ; & l'autre que les principaux Feudataires de la Couronne s'estoient insensiblement relâchez de prester main forte aux Magistrats Royaux. Il falloit remédier à ce desordre ; & Olivier après avoir tiré parole de Henry Second

1547. qu'il l'appuyeroit, dressa une nouvelle Ordonnance entierement conforme à celle de Saint Loüis.

On avoit blâmé le mesme S. Loüis aussi bien que le Pape Innocent Trois d'avoir usé de trop de rigueur à l'égard des Heretiques en les soumettant à la peine du feu; & Olivier crut ne pouvoir mieux empêcher le progrès du Calvinisme dans la France, qu'en commandant à estre brûlé, non seulement ceux qui en recevroient la doctrine, ou qui la favoriseroient; mais encore leurs livres imprimez & manuscrits.

Le nombre des Officiers du Parlement avoit esté limité à cent sous le regne de Loüis Hutin; & les Rois suivans ne s'estoient point avisez de l'augmenter jusqu'à François Premier qui l'avoit multiplié pour tirer l'argent des Charges surnumeraires à mesure qu'il les créoit. Les gens de bien estoient alors presque universellement persuadez que quiconque achetoit le droit de rendre la justice, estoit dans une disposition éloignée ou prochaine de la vendre; & ce fut autant pour les satisfaire que pour reformer l'abus dont ils se plai-

1547
gnoient , que le Chancelier Olivier porta le Roy à reduire le Parlement à l'ancien nombre. Mais parce que si on l'eust incontinent executé, il auroit fallu rembourser les Conseillers de l'argent que leurs Charges leur avoit coûté : que le Connestable avoit beaucoup diminué le Tresor Royal en y prenant tout ce qu'il pretendoit luy estre deu, & que le reste suffiroit à peine pour achever la guerre de Bologne que la France alloit entreprendre ; Olivier jugea plus à propos d'attendre la mort des Conseillers qui avoient acheté leurs Charges , & de declarer qu'au moment qu'ils cesseroient de vivre , elles seroient eteintes. Il restablit aussi l'ancien ordre pour ce qui regardoit l'âge & la reception des Officiers de la mesme Compagnie ; & il voulut qu'ils ne fussent point receus sans montrer leur extrait baptismal , qui témoigneroit qu'ils avoient au moins trente ans accomplis ; & qu'après qu'ils auroient mis cet extrait entre les mains du Premier President , il assembleroit les Chambres pour examiner si le Recipiendaire estoit assez sçavant , & s'il avoit d'assez bonnes

1547. mœurs pour entrer dans cette auguste Compagnie.

Il limita le nombre des Notaires Apostoliques, qui s'estoit multiplié à l'infiny depuis le Concordat entre le Pape Leon Dix & le Roy François Premier; Et parce que les longues guerres entre le mesme Roy & l'Empereur Charles-Quint avoient cessé par la paix de Crespy, lorsqu'on s'y attendoit le moins, & que les François sont incapables d'apprendre aucun mestier après qu'ils ont porté les armes; il y avoit un si grand nombre de voleurs qu'il n'estoit plus possible d'aller à la Campagne en seureté. Si l'on eust laissé aux Tribunaux ordinaires la connoissance de cette sorte de crimes, la punition des coupables seroit devenue presque inutile, à cause qu'elle auroit tiré en trop de longueur; & ce fut pour l'abreger que le Chancelier Olivier attribua aux Prevosts des Mareschaux la connoissance des voleurs de grand chemin, & qu'il leur permit de les condamner par des jugemens si definitifs, qu'il n'y eust aucun lieu d'appel.

Les mesmes guerres de François Premier & de Charles-Quint avoient rendu tellement incommode le séjour dans les Provinces du Royaume de France, que les personnes les plus accommodées en sortoient pour aller demeurer à Paris, où elles estoient assurées de vivre avec plus de repos qu'ailleurs. Il s'ensuiroit de-là qu'outre que les Provinces estoient frustrées de leurs principaux ornemens, les Habitans qui y restoit se trouvoient extraordinairement foulez, puisque non seulement ils estoient obligez à porter la part des Charges de l'Estat qu'ils avoient accoustumé; mais encore à payer pour leurs Compatriotes qui estoient devenus Bourgeois de Paris. Cet inconvenient parut si considerable au Chancelier Olivier qu'il deffendit d'augmenter le nombre des maisons de la Ville Capitale, sous pretexte qu'elle ne se détruisist elle-mesme par sa propre grandeur; mais en effet dans la seule veüe de rendre les Charges de l'Estat plus aisées à supporter quand elles se trouveroient plus generales.

Il remonstra encore au Roy que les

1547. gens de guerre estoient reduits à ne pas payer la dépense qu'ils faisoient dans leur marche, parce que leur solde ne suffisoit pas pour les entretenir : & on l'augmenta par la mesme Ordonnance qui les condamnoit irremissiblement à estre passéz par les armes si leurs Hostes prouvoient qu'ils leur eussent enlevé par force quelque argent, quelque animal, ou quelque meuble tant soit peu considerable.

Enfin, à l'occasion de François Premier & de la Duchesse d'Estampes qui aimoient la magnificence dans leurs habbits ; le luxe estoit augmenté à la Cour & dans les principales Villes du Royaume, en un point que l'on ne distinguoit plus les personnes de qualité d'avec celles qui ne l'estoient pas ; & que par conséquent il estoit aisé de se dispenser de leur rendre les honneurs qui leurs estoient dûs. Outre que la pauvreté s'introduisoit insensiblement dans les familles mediocres, où l'on avoit honte de ne se pas vestir à la mode, de crainte d'estre méprisé. Les Rois Charles Cinq & Charles Sept avoient inutilement entrepris de s'op-

poser à cet excez , parce que les guerres qu'ils avoient eûs contre les Anglois ne leur en avoient pas donné le loisir. Le Chancelier Olivier se fonda sur cette raison pour persuader à Henry Second de luy permettre qu'il ramassast dans l'ancienne & dans la nouvelle Jurisprudence ce qu'il y avoit de plus conforme à l'usage des François , pour ce qui regardoit les loix somptuaires ; & il en dressa une Ordonnance qui condamnoit à la verité le luxe , mais qui laissoit néanmoins assez de liberté aux Dames qui avoient de la beauté pour la reliausser par des ornemens qui ne fussent au dessus ny de leur condition ny de leur modestie.

Mais encore que le regne de François Premier eust esté dans une conjoncture qui sembloit le devoir faire regretter , puis que ce Prince commençoit à se corriger des fautes qu'il avoit commises. Il y eut néanmoins peu de personnes affligées de sa mort ; & l'on se consola facilement de sa perte par la haute opinion qu'on avoit conçüe de son Successeur qui vint à la Couronne , sous le nom de Henry

1547. Second. C'estoit un Prince de vingt-huit ans, dont les qualitez avoient assez d'éclat pour attirer, & pour conserver les diverses inclinations des Peuples. Il estoit beau, quoy que d'un tein brun; & sa mine pour estre majestueuse, n'en estoit pas moins agreable. Il avoit la taille riche, & sa hauteur ne l'empêchoit pas d'estre aussi souple que les plus petits. Il estoit fort sobre; mais l'on imputoit son abstinence au desir d'éviter la grosseur extraordinaire dont il estoit menacé. Il étoit le plus affable des hommes; & sa Cour fut encore plus galante que n'avoit esté celle de son pere. Ses actions pour estre réglées n'étoient point incommodes. Il se levoit matin & donnoit les trois premieres heures de la journée aux affaires de son Estat: ensuite il alloit à la Messe & l'entendoit avec un profond respect. Le temps qui s'écouloit de là jusqu'au dîner estoit employé à donner audience à tout le monde, & à écouter favorablement ceux que la severité du Connestable de Monmorency premier Ministre & Favory tout ensemble avoit rebutez. L'après-dinée il passoit deux heu-

res dans la Chambre de la Reyne Catherine de Medicis sa femme , où tout ce qu'il y avoit de Courtisans & de Dames se rencontroient. La multitude des personnes empêchoit la conversation d'estre generale ; & celles qui vouloient donner ou recevoir de l'amour trouvoient mieux leur compte dans la particuliere. Les deux heures finies , le Roy sortoit pour les exercices du corps , & ne les quittoit que pour souper. En sortant de table , il entroit dans son cabinet , où il s'occupoit aussi long-temps que le matin aux affaires d'Estat , s'il n'y avoit bal chez la Reyne ou quelqu'autre Princesse ; car en ce cas , il s'y trouvoit jusqu'au temps du coucher. Les exercices où le Roy s'occupoit estoient à peu près les mesmes où la Noblesse de France s'adonnoit alors. Comme il estoit mieux à cheval qu'aucun autre de son Royaume , il y montoit d'ordinaire , & personne ne portoit mieux ses armes que luy. Ses Ecuyers ne pouvoient découvrir ny montrer aussi bien que luy la vertu , ou cacher le vice d'un cheval , lors qu'ils estoient

Langoy
dans son
Traité de
l'Art mi-
litaire.

1547. dessus. Il les tiroit d'ordinaire des trois Haras qu'il entretenoit à Munes , à Saint Leger & à Oiron , chez Boissy Grand Escuyer de France , & il les faisoit dresser en sa presence. Son Escurie estoit si belle , que le Grand Escuyer de l'Empereur , à qui il se donna la peine de la montrer , avoia que son Maistre n'avoit rien de semblable. Il y faisoit élever six ou sept vingt Pages des meilleures Maisons de son Royaume ; & il en tiroit tous les ans cinquante pour les employer aux armes, où ils devenoient en peu de temps Soldats & Capitaines. Il prenoit interest à leurs actions d'éclat , & il ne pouvoit souffrir qu'ils démentissent par aucun trait de lâcheté , la nourriture qu'ils avoient receüe près de luy. Carnalet & Sipierre avoient soin de ces jeunes Gentils-hommes : & les Charges militaires leur estoient distribuées sur le témoignage de ces deux Seigneurs. Henry II. n'aimoit néanmoins pas tant les Chevaux pour l'ostentation que pour la guerre ; & il trouvoit que la vie de Soldat estoit la plus agreable de toutes. Il assistoit des premiers

aux rendez-vous de ses Armées de Champagne & de Picardie ; & comme il commençoit ses Campagnes avec le Printemps , il les achevoit à la fin du mois d'Octobre. Il passoit l'Hyver à la chasse des chiens courans ; & son Lieutenant de la Vennerie Marconnay le divertissoit alors d'autant plus qu'il avoit une adresse toute particuliere à reduire les cerfs aux abois. Quand le Roy estoit las de broffer au travers des forests , il alloit aux Toiles & à la Volerie ; & s'il ne montoit à cheval il jouoit à la paume. Pour y faire mieux observer son adresse il ne vouloit jamais tenir le jeu , mais seconder ou tiercer , qui sont les deux places les plus dangereuses & les plus difficiles. Il excelloit en toutes deux , mais principalement en la dernière : s'il gaignoit il laissoit le gain à ceux de sa partie ; & lors qu'il perdoit , il payoit pour tous : il est vray que la perte n'alloit jamais au dela de cinq cens écus. Il invitoit les Dames à le voir jouir , & il leur avoit fait preparer un lieu où elles estoient en seureté des bales. Il aimoit encore les jeux de

1547. Billart & du Mail, parce qu'il y faisoit également remarquer sa force & son adresse : mais il estoit plus propre au dernier, & personne ne pouvoit un coup si loin ni de meilleure grace que luy. Lors que la glace estoit assez forte pour le soutenir, il glissoit sur l'Etang de Fontainebleau; & quand il y avoit beaucoup de neige, l'on en faisoit des Bastions & des pelottes qui servoient à former des combats réguliers, & de feints assauts. Ces ébats où il appelloit indifféremment tous les Gentils-hommes qui se presentoient, les luy avoit fait presque tous connoître. Il leur demandoit leurs noms, sa memoire estoit assez heureuse pour les retenir; & comme il n'épargnoit pas les loüanges lors qu'ils faisoient bien à son gré, ils se rendoient parfaits en peu de temps à cette sorte d'exercice. Au retour du Printemps il les menoit à la guerre, ou il les y envoyoit sous ses Lieutenans, qui étoient chargez de luy mander les beaux exploits qu'ils feroient; & aussi-tôt qu'il avoit appris une de leurs actions militaires au delà du commun, il la

publioit hautement à sa table devant ceux qui luy venoient faire leur Cour. 1547.

Mais ce qui luy avoit acquis plus absolument le cœur de sa Noblesse , étoit qu'il évitoit avec beaucoup de precautions de railler ni de médire du moindre Gentil-homme ; & qu'il prenoit peine à déguiser ce qui luy estoit arrivé de honteux faute de courage. Les après-dinées des Fêtes estoient d'ordinaire employées à courir la bague ; & le Roy se faisoit honneur d'aller recevoir comme les autres le prix de la main des Dames , lors qu'il l'avoit remporté. Quand il pleuvoit, on passoit le temps à jouer ou à tirer des armes , & ce fut en cette derniere occasion qu'il pleura , pour avoir , sans y penser , crevé un œil à Monsieur de Bouccard , son Escuyer , qui luy avoit montré l'escrime ; qu'il luy demanda pardon , & qu'il se soumit à toute la satisfaction qu'il desireroit. A tant de qualitez avantageuses pour la guerre, il avoit joint beaucoup d'experience ; & l'on sçavoit qu'il s'estoit heureusement acquitté des quatre Lieutenances Generales que son pere luy avoit

1547. confiées. La premiere en Provence ; d'où il avoit obligé l'Empereur Charles-Quint de sortir à sa confusion : la seconde en Piémont , où il avoit levé le blocus des Places que les François tenoient : la troisiéme au Camp de Jallou où le mesme Empereur s'estoit vû contraint de ménager la paix de Crépy, au lieu d'aller assieger Paris comme il s'en estoit vanté : & la derniere à Bologne , où le Fort d'Outreau avoit esté achevé & conservé malgré les Anglois.

Pour comble de bon-heur , le mesme Henry Second venoit à la succession d'une Couronne paisible , puisqu'elle avoit la paix avec l'Empereur , & que l'affaire de Bologne estoit accommodée, de sorte que les François devoient recouvrer cette place pour de l'argent. Le Royaume n'avoit jamais eu tant de Soldats ni de Capitaines , & le Tresor Royal estoit rempli de quatre millions. Le Roy François Premier n'avoit point laissé de dettes ; & n'avoit rien touché du revenu de l'année courante. Enfin, le peuple , quoyque plus chargé qu'à l'ordinaire , ne laissoit pas d'estre fort à son aise , parce que le commerce

estoit florissant ; & toutes ces dispositions ensemble faisoient esperer un royaume plus heureux que n'avoient esté ceux dont la memoire estoit adorée. Mais d'un autre costé Henry Second n'avoit ni la vivacité d'esprit , ni la facilité de s'exprimer du Roy François Premier son pere , & la douceur de son naturel le rendoit d'autant plus facile à estre surpris , qu'il ne voyoit & ne jugeoit que par les yeux de ceux qui le possédoient. Ainsi , ceux qui pretendoient parvenir , ou entretenir leur credit par la voye des armes , ne luy parloient que de guerre ; & les autres qui travailloient d'une maniere plus cachée à s'agrandir en couvrant leur ambition & leur avarice du pretexte de Religion , ne cessoient de l'exciter à rallumer les feux pour consumer les Heretiques que la mort de François Premier sembloit avoir éteints. De-là vint qu'il employa toute sa vie à poursuivre deux querelles : l'une contre la Maison d'Autriche , en laquelle il fut heureux au commencement , & malheureux à la fin : l'autre contre les Calvinistes qui se multiplierent de for-

1547. te, nonobstant la persecution qu'on leur faisoit, qu'ils furent assez forts pour entreprendre au commencement du regne suivant de renverser la Monarchie Françoise.

Le Roy avoit épousé quatorze ans avant que de venir à la Couronne, Catherine de Medicis, qui avoit plus d'intelligence qu'il n'en falloit pour gouverner un Estat tranquille; & qui nonobstant n'avoit aucun credit. Lors qu'on l'avoit donnée en mariage au Duc d'Orleans, on ne s'estoit pas imaginé qu'elle deust estre Reyne; & ce Prince n'estoit pas plustost devenu Dauphin par la mort de son frere aîné, qu'on avoit pensé à la repudier, sur le pretexte de sa pretendue sterilité. On n'a pas sceu si François Premier en avoit esté détourné par l'injustice toute visible de cette action, ou par les sermens qu'il avoit faits au Pape Clement Sept, de ne renvoyer jamais cette Princesse qui estoit sa niece; ou par la pitié que faisoit Catherine, dont la fortune estoit alors si déplorable, qu'elle n'avoit aucun lieu de retraite, le nouveau Duc de Florence estant trop politique

politique pour la recevoir dans son Estat, où elle avoit plus de droit que luy; ou enfin, si ç'avoit esté par l'adresse de la mesme Catherine qui n'avoit rien épargné pour se conserver la qualité que son oncle luy avoit acquise; son corps & son esprit en estoient également dignes. On n'avoit point vû en France une beauté plus majestueuse que la sienne depuis la Reyne Anne de Bretagne; & lors que François Premier parloit des affaires d'Estat, comme il luy arrivoit quelquefois devant les Dames, elle raisonneit si juste qu'elle sembloit n'estre née que pour la negociation. Son premier soin fut de gagner absolument le cœur de son mary; & si elle n'y réussit pas entierement, parce qu'elle l'avoit trouvé prevenu d'amour pour Diane de Poitiers, Sénéchale de Normandie: Elle usa de tant de carrefes pour recouvrer une partie de ce qui luy estoit dû; que le Dauphin de temps en temps estoit comme obligé de retourner à son lit, & d'avouer qu'il ne se trouvoit jamais si bien dans un autre. Après qu'elle eut évité de cette sorte le mépris & les indifferences de

1547. son mary, & prevenu les inconveniens qui pouvoient arriver de l'un ou de l'autre de ces deux passions, elle rechercha l'amitié de François Premier son beau-pere, & fit toutes les avances nécessaires pour la meriter. Elle estudia ses inclinations, & lors qu'elle eut reconnu que la chasse estoit la dominante, elle s'y rendit si experimentée, qu'il n'y avoit point de partie célèbre dont elle ne fust. L'agilité de son corps, & la grace singuliere qu'elle avoit à cheval, luy servirent infiniment dans cette conjoncture; & le Roy son beau-pere ne pouvoit assez admirer qu'elle fust autant infatigable que luy dans ce penible exercice; & qu'elle brostast avec autant de vigueur au travers des forests. Outre cette complaisance elle en eut une autre qui n'estoit gueres moindre. Elle consistoit à se mettre à la teste des Dames qui composoient la petite bande, lorsqu'elles accompagnoient le Roy à la promenade, parées à l'avantage, & montées sur des Haquenées; & nonobstant que la Cour fust partagée entre les Factions de la Duchesse d'Estampes & de la Sénéchale

de Normandie , Catherine non seulement ne prit point de party : mais elle se conserva mesme l'amitié de ces deux Dames , quoy qu'elles fussent irreconciliables ennemies l'une de l'autre. Cette précaution ne luy fut pas inutile lors que son mary vint à la Couronne : car la Sénéchale informée par le Roy-mesme que Catherine ne s'étoit jamais ingerée de luy rendre aucun mauvais office auprès de Sa Majesté , l'aima mieux dans la place qu'elle occupoit qu'une autre qui ne seroit peut-estre pas si patiente ; & par consequent elle ne se mit point en peine de la traverser. Catherine de son costé contente d'estre Reyne ; & de la fecondité que le premier Medecin Fernel , après Dieu , luy avoit procurée , se retrancha dans le soin d'élever ses enfans ; & abandonnant tout le reste elle laissa la possession presque entiere du nouveau Roy à la Sénéchale. Elle feignit de se réjouir que le Connestable eust la disposition absoluë des affaires d'Estat : & elle attendit avec une impatience qu'elle dissimuloit admirablement , la conjoncture qui luy don-

§ 47. n'eroit lieu d'exercer les vertus souveraines qu'elle tenoit cachées.

Le Connestable Anne de Monmorency ne fut point surpris quand le nouveau Roy luy manda de revenir à la Cour, aussi-tost que François Premier eut les yeux fermez : parce que c'étoit une espece de fatalité, pour ainsi dire, qui le rétablissoit dans le Ministère. Henry II. n'avoit pas toutes les qualitez nécessaires à gouverner luy-même ; & quand il les auroit eues, il n'étoit pas d'humeur à s'en donner toute la peine : il aimoit trop le divertissement ; & dans la pensée de se décharger sur un autre de la meilleure partie d'un poids qui l'eust accablé, il ne pouvoit apparemment mieux faire que de choisir le Connestable qu'il appelloit son bon compere, quand ce n'eust esté que pour éviter au commencement de son regne de passer pour un inconstant. Car il l'aimoit avec une tendresse si peu commune, qu'il oublioit pour luy l'inégalité des conditions, jusqu'à le traiter de pair & coucher avec luy, lors qu'ils estoient en particulier. Il avoit encouru pour

luy la colere du Roy son pere; & quel- 1547.
que deffenſe que Sa Majeſté luy euſt
faite de n'entretenir aucun commerce
avec luy pendant ſa diſgrace, il n'a-
voit pû ſ'empêcher de luy écrire preſ-
que tous les jours, ni de le traiter de
meſme que ſ'il euſt encore eſté premier
Favory, & premier Miniſtre. François
Premier n'avoit pas tout à fait ignoré
la continuation de cette amitié, &
il s'étoit mis pluſieurs fois en peine de
l'interrompre. On ajoute même que
la dernière choſe qu'en mourant il a-
voit ordonné à ſon fils, avoit eſté de
laiſſer le Conneſtable dans la ſolitu-
de de Chantilly, & de ne luy donner
aucune part dans les affaires: mais les
Succelleurs à la Couronne de France
eſtoient en poſſeſſion de négliger les
derniers avis de leurs prédéceſſeurs.
Et François Premier n'avoit pas plus
de droit de prétendre que ſon fils luy
obéiſt, que luy-même en avoit eu de
violier les ordres de Loüis Douze ſon
beau-pere. Ceux qu'il donnoit de vi-
ve voix à ſon fils à l'égard du Con-
neſtable pouvoient eſtre ſoupçonnez de
vengeance, & ſ'ils n'avoient point

1547.

esté concertez par ce motif, il y avoit du moins lieu de les attribuer au desir que l'Amiral d'Annebaut, & le Cardinal de Tournon fussent continuez dans le ministere : ce qui n'arriveroit point, si le Connestable leur ennemi déclaré estoit rappelé. De plus, le même Connestable estoit consommé dans les affaires où il s'agissoit de le rétablir ; & s'il n'avoit pas toute la capacité nécessaire pour terminer les plus difficiles à l'avantage de son maistre, il avoit du moins celle qui servoit à couvrir ce deffaut, en jetant de la poussiere aux yeux des moins habiles. Il déguisoit admirablement le malheur qui l'accompagnoit dans toutes ses entreprises, en faisant élever par ses Emissaires au de-là de la vray-semblance, les petites actions dans lesquelles il croyoit avoir réussi ; & la France, à leur compte, n'étoit pas capable de récompenser le campement d'Avignon, ni le passage des Alpes: quoy que dans la premiere de ces deux expeditions le Connestable fust demeuré les bras croisez lorsqu'il y avoit occasion de prendre l'Em-

pereur Charles - Quint , en défaisant son Armée sans rien hazarder ; & que dans la seconde le passage des Alpes n'eust esté disputé par aucunes troupes réglées. Il estoit severe , & il vouloit que le chastiment suivist incontinent la faute : ce qui luy faisoit souvent interrompre les prieres qu'il avoit accoustumé de reciter tous les jours , pour commander qu'on attachast un Soldat au premier arbre , ou qu'on en passast un autre par les armes. Il étoit fort laborieux ; & de quelque nature que fussent les affaires , il en prenoit connoissance , mesme de celles des Finances. Il assistoit à tous les Conseils , s'il n'estoit pas malade ; & quoy que son principal divertissement fust à la chasse des oiseaux , il s'en privoit toujours au moindre accident extraordinaire qui survenoit. Il estoit né dans un temps où la Noblesse faisoit profession ouverte d'ignorance ; & il se voyoit par conséquent frustré du secours qu'il eust pû tirer des lettres : mais il y avoit suppléé en quelque maniere , en choisissant un Secretaire Basque appelé d'Ardois qui ne pouvoit

1547. estre plus habile ni plus fidele. S'il cherchoit à s'enrichir, ce n'étoit point aux dépens du Roy son Maistre ; & l'on avoit remarqué qu'il ne s'étoit jamais rien fait donner par pure gratification. Les biens qu'il laissa venoient de son épargne, ou des donations que l'on luy avoit faites, & nonobstant qu'il eust dix enfans, il n'en voulut engager aucun dans les Benefices, ny dans les ordres Religieux. Son foible estoit d'aimer trop à estre honoré ; & l'Empereur qui le connoissoit ne gardoit presque point de mesures dans les déférences qu'il avoit pour luy. Car, sans parler de ce qui se passa dans le voyage de ce Prince à Gand, il le traittoit de pere, il luy écrivoit de sa main, & il n'envoya jamais d'Ambassadeur en France qui n'eust ordre de luy rendre en son nom une particuliere visite. Il y a même apparence que les Turcs avoient pénétré ce secret, puisque Soliman agissoit avec le Connestable aussi civilement que l'Empereur Charles-Quint ; & luy envoyoit des presens, comme des chevaux, des chiens Turcs, des Faucons de Tunis, des

DE HENRY II. LIV. I. 49
des gerfaux & des sacres. Barberouffe 1547
& Dragut Amiraux de Turquie sui-
voient l'exemple de Soliman leur
Maistre ; & l'on ne voyoit point de
maison dans toute l'Europe mieux
garnie des raretez du Levant , que
celle de Chantilly.

Comme l'amitié avoit precedé l'a-
mour dans le cœur de Henry , aussi
Diane de Poitiers Sénéchale de Nor-
mandie ne tenoit que le Second rang
dans la faveur du Roy. La Duchesse
d'Estampes son ennemie qui avoit esté
Maitresse de François Premier estoit
exposée à sa discretion , puisqu'il ne
luy restoit ni ressource , ni protection,
ni retraite ; & elle s'attendoit d'estre
accablée sous le faix des maux dont
elle l'avoit autrefois menacée. L'ap-
parence y estoit entiere , & l'on n'a-
voit aucune experience de Dame qui
eust pardonné dans une semblable
conjoncture. Le Duc d'Estampes ne
vouloit plus recevoir sa femme chez
luy ; & le fils de l'Amiral de Chabot
qui avoit épousé sa niece , n'étoit pas
capable de la garantir du danger. La
Duchesse d'Estampes même étoit tel-

1547.

lement persuadée qu'elle alloit perir, & que toutes les précautions dont elle pourroit user pour éviter sa perte étoient inutiles ; qu'elle ne s'étoit point avisée d'implorer la clemence de la Sénéchale. Mais la vertu ou peut-estre un ressentiment d'ambition produisit l'effet que la pitié ne s'étoit point mise en devoir d'attirer. La Sénéchale trouva dans elle-mesme des motifs suffisans pour pardonner à la Duchesse, soit qu'elle agist par une inspiration purement Chrétienne, soit que sa haine eust dégénéré en mépris, aussi-tost qu'elle avoit vû la Duchesse hors d'estat de luy nuire ; & que ce mépris eust passé jusqu'à la juger indigne de sa colere ; ou qu'enfin la crainte de tomber à son tour dans le mesme abandonnement, où l'esperance d'estre alors traitée de la mesme maniere qu'elle auroit traité la Duchesse, luy fit sacrifier son inclination à un interest prétendu, qui tout éloigné qu'il paroissoit, ne laissoit pas d'estre possible. On peut ajouter si l'on veut, que le pouvoir de maltraiter impunément, & à son

aise la Duchesse d'Estampes, en osta l'envie à la Sénéchale, & que celle-cy dédaigna de profiter d'un avantage où elle n'avoit rien contribué. Quoy qu'il en soit, la Sénéchale se contenta de témoigner de l'indifférence pour tout ce qui regardoit la Duchesse, & la laissa jouir en paix de tout ce dont elle avoit profité sous le regne précédent, quoy qu'il y eust eu dans sa conduite assez de choses qui dans la rigueur des Loix pouvoient estre recherchées. Il estoit aisé de voir que la Duchesse d'Estampes avoit esté plus heureuse en ce point, que tout le monde, & qu'elle même n'avoit cru; puisqu'il n'y avoit aucun Courtisan qui n'eust parié sa perte. Elle se retira dans une des Maisons de Campagne qu'elle avoit achetée; & elle y supporta avec d'autant plus de facilité l'absence & la haine du Duc d'Estampes son mary, qu'elle n'avoit jamais eu beaucoup d'estime pour luy. Les Relations particulières n'en découvrent pas la cause; mais s'il est permis de la deviner par le proces verbal de ce Duc contre

elle, qui se trouve entre les manuscrits de Lomenie ; on jugera qu'il falloit bien qu'il eust peu d'esprit, ou qu'il fust beaucoup insensible, puisqu'il contribua à sa propre infamie, en décrivant sa femme avec autant de soin que les personnes de sa qualité, lorsqu'elles sont prudentes, en prennent pour établir ou pour augmenter leur reputation. Mais les jugemens de Dieu sont terribles sur les pechez d'habitude, & principalement sur ceux qui sont contraires à la pureté. Il y avoit vingt & un ans que la Duchesse d'Estampes vivoit dans un desordre public ; & le Calvinisme luy parut la plus propre de toutes les Sectes pour étouffer les remords de sa conscience, parce que d'un costé elle ostoit la nécessité de la Confession ; & d'un autre côté elle déclaroit que tous les hommes estoient également ennemis de Dieu ; & qu'ils n'estoient distinguez les uns des autres que par une justice imputative. Il n'y avoit rien de plus commode que ces deux maximes pour entretenir la Duchesse d'Estam-

pes dans son crime ; & elle se les 1547.
 persuada si fortément , que non seu-
 lement elle devint Calviniste ; mais
 de plus , elle protegea autant qu'elle
 put , sans trop se découvrir , ceux
 que l'on avoit arrestez pour la nou-
 velle heresie , & que l'on condam-
 noit irremissiblement au feu. Elle eut
 besoin en cela de tous ses charmes
 & de toutes ses ruses ; car encore
 que l'amour que François Premier
 avoit eu pour elle la premiere fois
 qu'il la vit au Mont-de-Marsan , où
 elle avoit accompagné la Duchesse
 d'Angoulesme sa mere , en qualité
 de fille d'Honneur , n'eust point di-
 minué : il y a neanmoins de l'appa-
 rence que s'il eust appris qu'elle fust
 devenuë Calviniste , il l'auroit aussi
 peu épargnée , qu'il maltraita son
 Valet de Chambre Mitron pour le
 mesme sujet , en le blâmant , de for-
 te qu'il en perdit l'esprit , & qu'au
 sortir du Louvre il se précipita dans
 le premier puits qu'il rencontra.
 Mais après la mort de François Pre-
 mier , la Duchesse d'Estampes ne crut
 plus estre obligée à la profonde dis-

547. simulation qu'elle avoit jusques-là observée. Elle vécut à la Calviniste dans sa maison de Campagne ; & toute la précaution qu'elle prit fut de ne point entretenir de Ministre. Elle n'alla plus à la Messe que dans les jours solennels ; & elle ne se contenta pas de pervertir ceux de ses domestiques qui eurent la foiblesse de changer de Religion pour luy plaire , & de chasser les autres ; mais de plus elle ne dépensoit du revenu des grands biens qu'elle avoit acquis durant sa faveur, que ce qui luy étoit absolument nécessaire pour la subsistance de sa famille ; & elle mettoit le reste dans l'endroit que l'on appelloit alors la boîte à perrete ; c'est à dire entre les mains de ceux qui le distribuient aux pauvres Calvinistes, ou qui l'employoient à corrompre les pauvres gens de métier, ou de la campagne qui ne faisoient point de scrupule de renoncer à l'ancienne Religion ; parce qu'en leur donnant de l'argent, on les asseuroit que rien ne leur manqueroit à l'avenir, pourvû qu'ils embrassassent la nouvelle Religion, &

qu'ils y perseverassent. Il seroit difficile de décider si la Sénéchale fut informée de la conduite de la Duchesse d'Estampes après la mort de François Premier, ou si le sçachant elle ne l'en laissa pas moins vivre à sa mode. Mais il est constant qu'elle agit d'une maniere toute différente; & que dans le testament qu'elle fit au temps qu'elle estoit le plus en faveur, & qu'elle ne révoqua point en mourant dix ou douze ans après, elle declara dans le principal article, qu'elle étoit si fortement attachée à la foy Catholique, que s'il arrivoit par malheur que les Duchesses d'Aumale & de Bouillon ses filles, pour quelque cause ou pretexte que ce fust, l'abandonnoient pour suivre quelque une des nouvelles Sectes, elle les frustreroit de sa succession, & donnoit tous ses biens aux Hôpitaux des lieux où ils se trouveroient scituez. S'il n'y avoit qu'une de ses deux filles qui renonçast à la Foy Catholique; elle luy donnoit l'autre moitié de sa succession qui luy auroit appartenu sans ce changement; & supposé que ses

1547. proches n'eussent pas le soin de faire executer sa dernière volonté avec assez d'exactitude, elle s'adressoit au Parlement de Paris, & le conjuroit par les offices qu'elle luy avoit autrefois rendus auprès du Roy Henry Second de suppléer au défaut de ses parens. On ne scauroit trouver rien de plus précis dans les testaments d'importance qui sont conservez à la Bibliothèque du Roy: cependant celuy de la Sénéchale ne fut point executé; & l'on s'est mis inutilement en devoir d'en chercher la véritable cause dans les manuscrits les plus curieux. La Duchesse de Bouillon fit une profession publique du Calvinisme dans la Ville de Sedan, & la Duchesse d'Aumale sa sœur en fut incontinent avertie. Son mary qui n'étoit que l'un des cinq Cadets de la Maison de Guise, n'avoit pas beaucoup de bien, & de plus il estoit chargé d'enfans. La moitié de la succession de la Sénéchale l'auroit fort accommodé, fur tout dans l'occasion où il fut pris prisonnier par le Marquis Albert de Brandebourg, & contraint de payer qua-

tre vingt mille écus pour sa rançon. 1547.
 Cependant le Duc & la Duchesse
 d'Aumale partagerent avec le Duc &
 la Duchesse de Bouillon les biens de
 la Sénéchale avec autant d'égalité,
 que si le testament de la mesme Sé-
 néchale ne les leur eust point attri-
 buez tous entiers; & pour comble
 d'étonnement il ne paroist par aucun
 acte public que les enfans du Duc &
 de la Duchesse d'Aumale se soient
 faits relever de ce que leur pere &
 mere avoient cédé à leur préjudice:
 tant il est vray que la Maison de Gui-
 se a quelquefois pratiqué des actions
 de desintéressement & de générosité,
 que l'on ne trouve point dans les Prin-
 ces des autres Maisons.

Mais sans anticiper les matieres, il
 suffit icy de dire que la Sénéchale ar-
 resta toute ses pensées à se maintenir
 dans le cœur du Roy Henry II. son A-
 mant; & comme elle estoit desormais
 trop âgée pour se fier entierement au
 pouvoir de ses charmes, & que le
 Connestable luy estoit à craindre s'il
 devenoit son ennemy, ou s'il entre-
 prenoit de la supplanter: elle chercha

1547. l'appuy des deux fils aînez du Duc de Guise, & les insinua dans les bonnes graces du Roy, par des voyes qu'elle connoissoit mieux qu'aucune autre. La raison qui luy fit préférer ces Princes à d'autres qu'elle pouvoit choisir, consistoit en ce qu'ils estoient opposez au Connestable par de pressantes considerations, & moins capables d'estre gagez par ce Ministre; que toutes les autres personnes de leur condition, dont il eut essayé d'acheter l'amitié. Car ils le soupçonnoient d'avoir nourry dans l'esprit de François Premier le ressentiment de l'action que leur pere avoit commise, en employant à préserver la Lorraine de la fureur des Payfans Allemans, les forces qui ne devoient servir durant la prison de Sa Majesté, qu'à défendre les Provinces de Champagne & de Bourgogne dont il estoit Gouverneur. Ils se plaignoient encore en particulier de ce qu'ils avoient voulu prendre les Armes & le Nom de la Maison d'Anjou, dont ils prétendoient estre les legitimes heritiers, comme descendus en droite ligne

d'Yoland d'Anjou, dernière Princess- 1547.
de cette Maison leur bisayeule. Que
le même Connestable ou ses Emissai-
res avoient persuadé François Premier
de les en empêcher, sous pretexte que
leur intention avoit esté de conserver
un titre plausible pour usurper la Pro-
vence, lors que l'occasion s'en pré-
senteroit. De plus il estoit facile à
la Sénéchale d'introduire dans les
bonnes graces du Roy, deux jeunes
Princes les plus accomplis, chacun
en sa profession, qu'on eust vûs de-
puis plusieurs siècles.

L'aîné qu'on nommoit le Prince
de Joinville possédoit tout ce qu'il fal-
loit pour devenir le plus Grand Capi-
tainé de l'Europe; & ne manquoit
que de deux choses, dont l'une dé-
pendoit du temps, & l'autre de la fa-
veur: L'une estoit l'exercice & l'autre
les emplois convenables pour exercer
sa vertu. Son port estoit si majestueux,
qu'il inspiroit du respect à ceux mê-
mes qui ne le connoissoient pas: sa
mine estoit si charmante, qu'il fal-
loit user de précaution pour s'empê-
cher de l'aimer quand on le regardoit;

1547. & sa civilité, toute aisée & sans affectation qu'elle estoit, ne pouvoit estre imitée, non pas mêmes par les plus adroits Courtisans: & cette civilité servoit plus qu'aucune autre chose à luy conserver les cœurs que sa physionomie heureuse luy avoit attiré. La force & la souplesse de son corps luy rendoient également faciles les fonctions de la guerre les plus pénibles; & il n'y avoit aucune maniere de combattre, pour le divertissement & pour la guerre, en laquelle on püst trouver un homme aussi rude que luy. La lance, l'arbalestre, la pique, l'arquebuzé, l'épée & le poignard, estoient entre ses mains des armes dont on ne pouvoit éviter les coups: & comme personne ne s'en servoit avec autant de grace que luy, personne aussi ne s'en servoit avec autant de vigueur. S'il estoit propre à donner toute sorte d'ordres militaires, il ne l'étoit pas moins à les executer: & la nature luy avoit donné l'intrepidité, que les autres n'acquierent d'ordinaire que par un raffinement de raison, & par une longue experience.

On avoit éprouvé en luy cette admirable qualité, lorsqu'il avoit reçu devant Bologne le coup de lance qui luy perçoit la teste; & l'on sçavoit que dans une telle extrémité dont personne avant luy n'estoit échappé, il n'avoit ni perdu le jugement ni esté capable de crainte. Il estoit revenu seul dans sa tente. Il avoit enduré sans remuer & sans se plaindre que le fameux Chirurgien Lavernan & les autres qui le pensoient, luy missent le pied contre la teste pour en arracher le tronçon qui y estoit enfoncé plus d'un demy pied. Et sa patience avoit contribué plus que toute autre chose, non seulement à luy conserver la vie, mais encore l'œil gauche qui touchoit presque à la playe. La rareté de cette cure avoit persuadé les moins credules, que la Providence divine réservoir le Prince de Joinville pour des actions extraordinaires, & les gens de guerre fondoient sur ce préjugé l'opinion du bonheur qui l'accompagneroit désormais en toutes ses entreprises. On n'eust sçu dire s'il

1547.

Dans la
Relation
imprimée de
cette cure.

1547. estoit meilleur homme de cheval ou de pied : il valloit autant en pleine campagne & pour les batailles, qu'aux sieges & pour les assauts : & toute la difference qu'on y remarquoit, consistoit en ce que dans les combats sa hardiesse l'emportoit quelquefois sur sa prudence; au lieu qu'en l'attaque des Places, sa prudence commandoit toujours à sa hardiesse.

Avec toutes les perfections neanmoins que l'on vient de représenter, le Prince de Joinville se trouvoit incapable de s'avancer, & de faire fortune dans la conjoncture où il entroit dans le monde; parce que c'estoit un naturel ouvert & sincere qui se portoit au bien par une pure inclination; & qui suivoit la vertu par le seul plaisir qu'il y trouvoit, sans en esperer de récompense. Son ame élevée négligeoit toute sorte d'intrigues, non par desespoir d'y réussir, s'il les eust entreprises; mais parce qu'il les estimoit au dessous de luy; & qu'il les consideroit comme de vains amusemens de ceux qui n'avoient pas autant de mérite que

d'ambition. Il attendoit uniquement de sa naissance & de sa valeur, les occasions de se signaler, qui ne luy fussent jamais venues si quelqu'autre cause ne s'en fust mêlée : & comme il se contentoit de faire sa cour, sans penser à quoy aboutiroit son assiduité auprès du Roy, il couroit risque de passer sa vie dans le degré de simple Courtisan qui luy estoit le moins propre, si son frere puisné ne l'en eust tiré.

C'estoit Charles Cardinal de Lorraine qui avoit tout ce qui manquoit au Prince de Joinville son frere aîné pour le rendre le plus accompli des hommes, comme le Prince de Joinville avoit tout ce qui manquoit au Cardinal de Lorraine. Plusieurs siècles s'estoient écoulés sans que l'on ait vû en France un Prince de Maison Souveraine si propre à la profession Ecclesiastique qu'il avoit embrassée ; & sa qualité qui donnoit un nouveau lustre à ce qu'il faisoit, luy attiroit aussi bien l'admiration publique dans les moindres fonctions de la Prélature, que dans les prin-

1547. cipales. Il profitoit de l'ignorance & du peu d'application des autres Prélats à leur ministère; & l'on couroit en foule aux Prédications de ce jeune Prince, parce qu'on n'avoit point entendu en France depuis trois cent ans la parole de Dieu annoncée au public par Evêque de quelque qualité qu'il fust. Puyguillon qui fut depuis Evêque de Mets, luy avoit montré les belles lettres & la Philosophie; & quoy qu'il ne les eust pas apprises dans toute la perfection où les Professeurs que François Premier avoit établis les avoient portées, il n'avoit pas laissé de se faire autant estimer sur les bancs de Sorbonne où il s'estoit mis ensuite, que s'il les eust possédées dans toute leur étendue: La raison en estoit attribuée à ce que les Docteurs de cette Maison qui avoient conservé la négligence du vieux stile de l'école, ne se laissoient point d'admirer les expressions de ce Prince qui estoient plus nettes que les leurs, encore qu'elles ne fussent pas dans la dernière délicatesse. Ainsi sa première réputation se

se forma dans la Theologie ; & comme il ne négligeoit rien de ce qui servoit à l'accroître , il passa bientôt pour l'Oracle d'une Faculté où personne ne luy disputoit la préférence. On ajoûte mesmes qu'encore qu'il y eust eu des Cardinaux qui l'eussent surpassé en quelque perfection particuliere , il n'y en avoit point néanmoins eu depuis l'établissement du Sacré College qui eust esté si universel que luy dans toutes les vertus morales , civiles , & politiques , que l'on consideroit principalement alors. Il avoit l'esprit subtil , le jugement solide , & la memoire prodigieuse : il estoit si bien fait , & il avoit la mine si haute , que quand la pourpre ne l'auroit pas distingué des autres , ceux qui s'y connoissoient le moins eussent assez jugé en le voyant qu'il estoit de la premiere qualité. Il parloit également bien de toutes choses , & ses entretiens familiers n'estoient pas moins éloquens que ses discours publics. Il s'acquittoit d'aussi bonne grace des uns que des autres ; & soit qu'il examinast

1547. les affaires à fond, ou qu'il ne les traitast qu'en passant & pour s'égayer, il estoit par tout inimitable. Il avoit une parfaite connoissance des affaires d'Etat; & comme sa principale curiosité consistoit à sçavoir des nouvelles de toutes parts, & sa grande dépense à entretenir dans les Cours Estrangeres des Emissaires qui l'avertissoient exactement de ce qui s'y passoit: il estoit si bien informé, & il jugeoit si sainement de ce qui devoit arriver, que ceux qui ne sçavoient d'où venoient ses lumieres, le soupçonnoient d'avoir un démon familier. Il s'estoit fait instruire dans les Finances, & personne ne les entendoit mieux que luy, quoy que cette profession passast alors pour un grimoire. Il avoit l'esprit fertile en expediens; & il n'abandonnoit jamais une affaire importante pour la seule difficulté qui paroissoit dans l'exécution. Il affectoit de passer pour zelé Catholique; & quelques mesures qu'il eust prises avec le Docteur Despenes pour défendre les libertez de l'Eglise de France contre les

Dans l'apologie
de l'Amiral de
Châtillon.

entreprises publiques & secrettes de 1547.
 la Cour de Rome, il ne parloit que
 de l'égarement des Hérétiques qui,
 sous pretexte de reformer l'Egli-
 se, renouvelloient les anciennes er-
 reurs.

La Sénéchale avoit jetté les yeux
 sur ce Prince, parce qu'elle sçavoit
 qu'en le gagnant, elle attireroit à
 son party le Prince de Joinville son
 frere; & qu'en opposant le contre-
 poids de ces deux personnes à l'auto-
 rité du Connestable, elle obligeroit
 ce premier Ministre à n'entreprendre
 rien contre la sienne. Leur liaison fut
 bien-tost étroite; & le Cardinal se
 rendit d'autant plus complaisant à la
 Sénéchale, qu'il aspirait au ministe-
 re en toute maniere; & qu'il avoit
 l'expérience domestique du Duc de
 Guise son Pere, qui s'en estoit éloi-
 gné par une générosité hors de saison,
 en refusant d'entrer dans les interets
 de la Duchesse d'Estampes, qui avoit
 autrefois offert de l'introduire à la
 place du même Connestable dont elle
 machinoit la disgrâce. A quoy le Duc
 de Guise s'étoit contenté de répondre

1547. qu'il ne vouloit point estre redevable de son agrandissement à la Maîtresse de son Roy.

Le Prince de Joinville accoustumé à recevoir les impressions du Cardinal de Lorraine, entra sans balancer dans un party qui luy devoit ouvrir un champ spacieux pour exercer son courage: & le Cardinal de Lorraine qui ne cherchoit qu'à engager de telle sorte dans les interests de Sa Maison la Sénéchale, que l'inconstance ordinaire à celles de son sexe ne l'en pust détacher, s'avisa de proposer le mariage du Prince de Joinville avec l'aînée des deux filles qu'elle avoit eues de Brezé, Grand Sénéchal de Normandie son mary. Cette alliance n'étoit inégale, que supposé l'usage des Princes de Lorraine de n'épouser que des Princesses: Car la Maison de Maillé, dont celle de Brezé estoit une branche, passoit sans contredit pour l'une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de France; & l'on sçavoit qu'outre le fameux Jacquelin de Maillé si connu dans l'Histoire d'Orient, elle

avoit donné des Gouverneurs aux 1547
 Provinces dès le temps de Saint Loüis.
 Mais le Prince de Joinville avant que
 de se déterminer sur la proposition de
 son frere, en parla à Châtillon son
 frere d'armes & son meilleur amy;
 dans lequel il avoit déjà remarqué
 quelques traits de cette prudence qui
 le rendit depuis si recommandable.

Châtillon qui fut depuis Amiral de
 France avoit bien toutes les lumie-
 res propres; mais non pas tout le des-
 interessément necessaire pour donner
 un conseil solide dans une si délicate
 conjoncture qu'étoit celle-là. Il étoit
 neveu du Connestable; & il n'atten-
 doit sa fortune que de son oncle. Per-
 sonne n'étoit mieux informé que luy
 du pouvoir de la Sénéchale sur l'es-
 prit du Roy; & il prévoyoit que ses
 charmes seroient assez puissants pour
 ruiner le même Connestable, s'ils
 étoient soutenus par la valeur du
 Prince de Joinville, & par l'adresse
 du Cardinal de Lorraine son frere.
 Ces raisons qui luy passèrent par l'i-
 magination, luy firent repartir au
 Prince de Joinville, qu'après Dieu il

1547. ne devoit attendre son avancement que de sa naissance & de son merite; & que puisqu'il possédoit ces deux avantages en un plus haut degré qu'aucun autre Prince du Royaume; il ne devoit pas souffrir que l'Histoire luy reprochast un jour d'avoir le premier souillé par une alliance disproportionnée, le sang de Lorraine qui jusqu'à luy demeuré sans tache. Le Prince de Joinville se laissa persuader d'autant plus volontiers, que ce qu'on luy disoit estoit entièrement conforme à ses inclinations. Il pria son frere en des termes si forts de ne luy plus parler de la fille de la Sénéchale, que le Cardinal de Lorraine apprehendant de le choquer tout-à-fait, en abandonna le projet.

Le Duc de Guise qui ne sçavoit rien des intrigues de ses enfans, avoit cependant négocié le mariage du Prince de Joinville son fils aîné avec Anne d'Esté sœur du Duc de Ferrare; & d'autant plus agreable aux François, qu'elle estoit petite fille de Loüis Douze; & comme il n'y avoit aucune Princesse dans l'Europe qui

l'égalast en beauté, en agrément, 1547.
en charmes dans la conversation, &
en bonne humeur, ce mariage fut
bien-tost accompli. Mais le Prince
de Joinville ne demeura pas long-
temps après sans éprouver les suites
de la faute qu'il avoit commise, par-
ce que la Sénéchale irritée du mé-
pris qu'il sembloit avoir fait de sa
fille, le traittoit avec la froideur
qu'elle avoit pour les personnes qui
luy estoient indifferentes, & ne s'ex-
pliquoit plus avec luy des affaires
qui leur estoient communes que par
le Cardinal de Lorraine son frere.
Un traitement si dissemblable à ce-
luy dont elle usoit auparavant avec
luy, ne fut que trop suffisant pour le
faire rentrer en luy-mesme : il fit re-
flexion sur l'avis que Châtillon luy
avoit donné ; & le regardant, quand
il n'estoit plus temps, du costé par
où la défiance luy avoit suggeré de
le prendre, lors qu'il l'avoit reçu,
il reconnut que son amy s'estoit joué
de sa crédulité, & s'estoit servi con-
tre luy du secret qu'il luy avoit révé-
lé, en appuyant la faveur chance.

1547. lante du Connestable son oncle. Cette irrégularité fut la première source de la discorde entre ces deux grands hommes , qui coûta depuis si cher à la France : Et il est difficile de deviner pourquoy l'Histoire qui avoit tant d'intérêt à la publier , l'a néanmoins passée sous silence.

Le Cardinal de Lorraine qui comprenoit assez la nécessité qu'il y avoit de réparer autant qu'il pourroit le tort que la générosité de son frère avoit fait à sa Maison , employa tout ce qu'il avoit d'adresse pour appaiser la Sénéchale ; & s'il ne remit entièrement le Prince de Joinville dans ses bonnes grâces , il fit du moins qu'elle se désista de la vengeance qu'elle en vouloit tirer. Ensuite il prévint sagement par l'avidité naturelle de la même Sénéchale , & par la multitude d'occasions qu'elle avoit d'amasser du bien , que bien-tôt elle deviendroit très-riche ; & les mesures qu'il prit pour assurer à quelqu'un de ses frères la meilleure partie de cette prétendue succession , sont estimées par ceux qui les savent l'une des plus fortes

fortes preuves de l'industrie du Cardinal de Lorraine. La Sénéchale n'avoit pas moins de fierté que d'ambition : elle estoit de la Maison de Poitiers qui avoit autrefois esté souveraine : elle avoit prétendu pour sa fille à l'aîné de la Maison de Guise ; & rien ne la devoit apparemment choquer davantage , que de luy proposer le troisiéme Prince de cette Maison , au lieu de l'aîné qui l'avoit rebutée. Cependant le Cardinal de Lorraine ne laissa pas de prendre son temps , & de produire le Comte d'Aumale son frere puîné. Il fit observer ses qualitez guerrieres à la Sénéchale. Il luy remontra que ce jeune Prince ne manquoit que d'expérience pour devenir un Grand Capitaine ; & la prenant par son foible , qui estoit de ne vouloir que des gendres entierement soumis à ses desirs , il luy representa que le Prince de Joinville luy auroit plutôt donné la loy , qu'il ne l'eust receüe d'elle ; s'il eust épousé sa fille ; & que le mesme inconvenient seroit inevitable , tant qu'elle jetteroit les yeux

1547.

Dans
l'intri-
gue du
Mariage
d'Auma-
le ; elle
est entre
les Ma-
nuscripts
de Be-
thunne.

sur les aînez des Maisons Souverai-
nes : Mais que si elle se contentoit
d'un puîné, non seulement ce qu'elle
apprehendoit ne luy arriveroit
pas, mais de plus qu'elle ne perdrait
rien au change : puis que d'un côté
elle auroit assez de bien pour enri-
chir celuy qu'elle honorerait de son
alliance ; & d'un autre côté elle le
tiendrait dans une éternelle dépen-
dance, par l'impossibilité où il seroit
de subsister sans son moyen, par
l'esperance des emplois qu'il n'atten-
droit que d'elle, & par la crainte
d'estre frustré de sa succession, s'il
ne se soumettoit aveuglement à ses
volontez.

La Sénéchale n'acquiesça pas d'a-
bord à la proposition du Cardinal de
Lorraine ; soit que son dépit ne fust
pas encore évaporé, ou qu'elle ap-
prehendast qu'on ne dist dans le mon-
de que le Cardinal de Lorraine avoit
trop de puissance sur son esprit, s'il
la faisoit passer si-tost de l'extrémité
de la colere à celle de la confiance
pour la Maison de Guise. Mais à la
longue elle se relâcha insensiblement,

& se laissa flatter par la satisfaction 1547.
 qu'il y auroit pour elle à choisir un
 gendre qui n'eust que la naissance &
 l'épée, & qui n'attendant sa fortune
 que d'elle, fust pour ainsi dire l'ou-
 vrage de ses mains. Ainsi le Maria-
 ge du Comte d'Aumale s'acheva ; &
 le Cardinal de Lorraine qui ne né-
 gligeoit rien, eut soin de faire inse-
 rer dans le Contrat des clauses si
 avantageuses au Comte d'Aumale,
 qu'il recueillit depuis la meilleure
 partie de la succession de sa belle-
 mere.

Il est
 parmi les
 Contrats
 de la
 Maison
 de Lor-
 raine.

La Sénéchale néanmoins ne per-
 sista pas dans la mesme maxime ;
 lors qu'il fust question d'établir sa
 seconde fille : car soit qu'elle voulust
 montrer à la Maison de Lorraine
 qu'elle avoit sacrifié ses interets pour
 luy complaire ; ou qu'après avoir fait
 un si grand effort sur elle-mesme ,
 que de consentir au premier Maria-
 ge , elle voulust suivre son inclina-
 tion dans le second : Elle dédaigna
 les Favoris du Roy dont on repre-
 sentera bien-tost les divers caracte-
 res , pour s'attacher à l'ainé d'une

1547. Maison Souveraine, qui fut le Seigneur de Sedan, fils du Maréchal de Fleuranges, & petit-fils du fameux Robert de la Marc. Elle luy fit rendre en faveur de son alliance une partie des Terres que l'Empereur Charles-Quint & les Liegeois avoient usurpées durant sa minorité; & le Roy pour présent de nôces, érigea de pleine puissance la Terre de Bouillon en Duché & Pairie, quoy qu'elle fust hors de son Royaume, & que l'époux ne la possédast ny toute, ny en partie. Avec ces précautions la Sénéchale crut estre suffisamment à couvert des insultes que luy pourroit faire le Connestable; & comme elle connoissoit assez l'impossibilité qu'elle trouveroit à le ruiner, si elle l'entreprenoit, elle se contenta de partager avec luy la confiance du Roy, sans entreprendre inutilement de l'en chasser.

Le Connestable qui ne la croyoit pas si modérée, la voyant chercher de l'appuy, en prit à son tour; & ses enfans estant trop jeunes pour estre élevez aux principales Charges, il jetta les yeux sur ses trois neveux

de Colligny, plus avancez en âge 1547.
 qu'eux, & capables chacun en sa maniere des emplois les plus importants, quand mesme la plus scrupuleuse vertu les y auroit appellez, & qu'elle n'eust consideré que leur merite, sans avoir égard qu'ils étoient les plus proches parens du premier Ministre.

L'aîné qui s'appelloit Odet estoit à peu près un homme formé sur le portrait que Sénèque fait d'Epicure, ou pour mieux dire sur l'idée de la scavante & raffinée volupté. Il estoit beau; mais idolâtre de soy-mesme: de bonne mine; mais ennemy de se produire: adroit à toutes sortes d'exercices; mais impatient du travail: souhaitté dans toutes les conversations agréables de la Cour; mais amy de la solitude. Il avoit l'esprit grand; mais attaché à ses sentimens: le jugement solide; mais c'estoit seulement en ce qui ne regardoit point les nouvelles opinions: la mémoire heureuse, mais chargée de choses plus agréables qu'utiles: le cœur capable de toute la tendresse de l'amour, pourvû qu'il ne falust point soupirer.

1547. long-temps , après un mesme objet. Comme il préféreroit par choix , autant que par inclination , son plaisir à la grandeur , il affectoit aussi de cacher ses belles qualitez , & de ne produire que ses défauts ; & on l'auroit vû passer sa vie à la campagne , tant il appréhendoit de paroistre sur le théâtre du Monde , si le Connestable , qui luy tenoit lieu de pere , ne l'eust forcé de venir à la Cour , & y représenter en qualité de Courtisan , un personnage qu'il n'aimoit pas , quoy qu'il y fust tout à fait propre. Il s'en deffendit néanmoins autant qu'il put , & il n'abandonna Châtillon , qu'à condition qu'on ne l'engageroit ny dans le tumulte des armes , ny dans les fonctions laborieuses de la Magistrature. On eut beau luy représenter , qu'estant l'aîné de ses freres , il avoit une obligation particulière de conserver l'éclat de sa Maison : Il aimâ mieux renoncer au droit d'ainesse , que d'en supporter les charges ; & faire plaisir à son frere , que de s'incommoder soy-mesme. Il demanda pour grace ce

que les autres eussent pris pour le plus sanglant des affronts : & il se revêtit avec joye des habits Ecclesiastiques , parce qu'il esperoit recouvrer dans cette douce profession une partie du repos qu'on luy avoit ravi. Mais les desseins du Connestable n'estoient point en cela tout à fait conformes aux siens ; & ce premier Ministre n'avoit consenti qu'il prist la sotane , que pour le faire Cardinal à la premiere Promotion : Il le fut en effet ; & pour maintenir cette dignité que les Favoris avoient fort élevée en France , on le chargea de l'Evêché de Beauvais , de l'Abbaye de Saint Benoist sur Loire , & de tant d'autres Benefices , qu'il devint l'un des plus riches Prélats du Royaume. Ensuite on l'engagea dans les Négociations ; & jamais personne ne s'en acquittamieux , pendant qu'il crut estre obligé de se faire violence , pour contenir son bienfaiteur. La réputation qu'il y acquit , servit à faire considerer le Connestable , en justifiant le choix qu'il avoit fait d'un neveu si

1547. intelligent, quoy que ce neveu fust inferieur en toutes choses à son frere puîné.

C'estoit Gaspard de Colligny, Seigneur de Châtillon, qui auroit esté sans controverse le plus grand personnage que la Monarchie Françoisé ait porté, s'il n'eust corrompu les meilleures qualitez que la nature luy avoit données par deux des plus grands vices contre la Majesté divine & humaine, qui sont l'Herésie & la Rebellion. Il n'avoit pas la beauté du visage du Cardinal son frere, mais il avoit meilleure mine que luy; & l'on eust dit à le voir qu'il estoit né pour commander aux autres. Personne ne le surpassoit dans les qualitez du corps, ny dans les vertus exterieures, qui font admirer les hommes pour la vie civile, ou pour la guerre; & il surpassoit infiniment en cela tous ceux qu'on luy pouvoit comparer de son temps, & même de l'antiquité. Son ame estoit si élevée au-dessus du commun, qu'elle ne raisonnoit presque jamais sur les principes ordinaires. Rien d'embarassé, d'obscur ny de dif-

facile n'échapoit à son intelligence. 1547
 L'avenir & le passé luy sembloient
 estre également presens ; & sa mémoire
 estoit preste en tout temps de luy
 rendre un compte exact des moindres
 choses aussi-bien que des plus impor-
 tantes. Mais il se connoissoit assez
 pour juger de ces propres avantages
 par rapport avec ceux d'autry ; & il
 estoit prevenu de cette dangereuse ma-
 xime , que la souveraineté appartient
 légitimement à quiconque en est le
 plus digne ; & que si celuy qui l'exer-
 ce sur ses inferieurs n'a pas plus de me-
 rite luy seul , qu'ils en ont tous ensen-
 ble , il la possède de mauvaise foy , &
 mérite d'estre traité en Usurpateur.
 On n'a pas sçu s'il l'avoit tirée de la
 Politique d'Aristote , qu'il s'estoit fait
 interpreter par le celebre Castellan ,
 ou de la conversation des Anabatistes
 rafinez , qui l'avoient alors rétablie
 pour fondement de leur Religion ;
 mais il est constant par plusieurs Let-
 tres écrites de sa main propre que ses
 actions estoient la pluspart appuyées
 sur cet unique principe , & qu'il se l'es-
 toit déjà proposé pour règle de sa con-

Elles
 sont d'as
 le Re-
 cueil de
 feu mon
 sieur de
 bethune.

1547. duite, quand il vint à la Cour. Il n'en témoigna rien néanmoins sous le Règne de Henry Second, soit qu'il eust eu besoin de tout cet espace de temps, pour acquérir de la réputation, ou qu'il ne trouvast pas encore les affaires disposées à la longue révolution en France, dont il fut depuis le principal instrument; & il executa durant douze ans les ordres d'autrui autant ou plus exactement que ceux qui les estimoient justes, & qui s'y tenoient obligés en conscience. Mais en travaillant pour les interets de son Maître, il n'oublioit pas les siens, & l'on peut dire qu'il profitoit de toutes les occasions qui se présentoient de s'insinuer dans la bien-veillance des Gentils-hommes de son âge, sans y rien mettre du sien, puis qu'il recherchoit leur amitié sans engager la sienne. Cette maniere d'agir si sincere en apparence, & si dissimulée en effet luy réussissoit presque toujours, parce que peu de gens avoient la veüe assez forte pour appercevoir de loin le piège qu'il leur tendoit sous de feintes caresses; & il luy en échappoit

encore moins de ceux qui s'estoient 1547.
unis à luy, lors qu'il employoit ses
caresses pour les retenir. Il n'usoit
pourtant pas de la mesme prévoyan-
ce à l'égard des simples soldats : Il se
mettoit seulement en peine de meri-
ter leur estime, & il faisoit peu de
cas de leur amitié. Ceux qui ne le
connoissoient point assez, soupçon-
noient que c'estoit par mépris de ces
ames venales, qui hazardoient pour
de l'argent ce qu'elles avoient de plus
précieux ; mais les plus intelligens
soutenoient que cette inégalité pro-
cedoit d'une autre cause, & l'attri-
buoient au dessein de pratiquer les
peuples, dont les ambitieux ont tou-
jours fait le capital de leur méthode ;
comme s'il eust cru que l'affection
des gens de Guerre ne subsistoit que
par la licence qu'on leur donnoit :
Et que la permission d'exercer cette
licence estant ce qui choquoit da-
vantage les Peuples, on n'eust pû ga-
gner autrement les François, qu'en
leur sacrifiant les Soldats. Quoy qu'il
en soit la mesme nature qui l'avoit
rendu si parfait au désavantage de

1547. sa Patrie , luy donna le plus propre instrument qu'il eust pû choisir pour l'exécution de ses projets, en la personne de François de Colligny, Seigneur d'Andelot, son frere puîné.

On n'a jamais vû de Soldat plus déterminé qu'étoit Andelot, lors qu'il en faisoit la fonction, ny d'Officier usant de plus de précaution, lors qu'il s'agissoit de suivre les ordres de son Général. On eust dit à le voir affronter sans bruit les plus grands dangers, qu'il ne les connoissoit point. Cependant il n'y avoit point d'artifices dont il ne se servist, lors qu'on luy avoit ordonné de ménager les gens de Guerre dont il avoit la conduite. Il estoit si intrépide, qu'on luy avoit donné le surnom de Cavalier sans peur; & si hazardeux, que les Anglois, après avoir éprouvé ses premières armes devant Bologne, eurent un secret pressentiment que ce seroit luy qui contribueroit le plus à les chasser de France, comme il arriva. Son genie n'étoit que pour les armes; & il s'y estoit formé avec une telle exactitude, qu'il s'acquittoit de tou-

Il contribua le plus à la prise de Calais.

tes les fonctions militaires en particulier de même maniere que s'il ne se fust jamais exercé qu'en celle dont on le voyoit s'acquitter. Il avoit une telle sympathie avec Châtillon son frere, qu'ils estoient inséparables. S'ils n'étoient pas toujours dans une même pensée, ils n'estoient du moins jamais en de contraires resolutions; & Char-
 ry premier Mestre de Camp du Regiment des Gardes n'éprouva que trop qu'il suffisoit d'avoir offensé tant soit peu l'un des freres pour se rendre l'autre irreconciliable. Toute la difference qu'il y avoit entre-eux consistoit en ce que d'Andelot, quoy qu'il fust imperieux en toute autre rencontre, obeissoit aveuglément au moindre signe de Châtillon son frere; & que Châtillon ne prenoit conseil de d'Andelot, que lors qu'il estoit sur le point de combattre. Il sembloit neanmoins que le Connestable eust eu d'abord plus d'inclination pour d'Andelot, que pour ses deux autres neveux, parce qu'il luy fit épouser l'héritiere de Laval préferablement à Châtillon, & à quatre Princes du

Dans la
 Relation
 de l'assassinat
 de Char-
 ry.

1547. Sang qui la recherchoient en mariage.

Outre les cinq personnes dont on vient de parler, que la Sénéchale & le Connestable avoient introduits à la Cour, il y avoit quatre Gentilshommes élevez auprès du Roy, lors qu'il estoit encore Dauphin; & tellement aimez de Sa Majesté, qu'ils passoient pour de seconds favoris. Le premier estoit Dampierre, que la Fortune accabla, pour ainsi dire, en le chargeant de ses bienfaits. Il estoit encore au College, lors qu'on l'entra pour le faire premier Gentilhomme de la Chambre, & Capitaine de cinquante hommes d'armes. Ces Charges qui ne se donnoient que pour récompense des services les plus longs & les plus importants, luy attirerent l'envie de ceux qui les meritoient mieux que luy; & cette considération qui devoit l'obliger à se tenir continuellement sur ses gardes, ne l'empêcha pas de donner à ses ennemis plus de prise sur luy qu'ils n'en fouhaitoient. Il ajouta même l'ingratitude à l'imprudence, en ne se

contentant pas d'entretenir une secrète correspondance avec la Duchesse d'Estampes, mais en luy écrivant de plus une Lettre injurieuse contre le Roy & contre la Sénéchale. On n'a pas scû précisément l'intrigue qui l'avoit mis mal avec Châtillon; & la lumiere qu'on en eust pû tirer des Commentaires du mesme Châtillon fut éteinte, lors que le Maréchal de Rets les jetta dans le feu. Mais il est certain que Châtillon intercepta la Lettre de Dampierre à la Duchesse d'Estampes, & la mit entre les mains de la Sénéchale. La moderation du Roy fut remarquable, en ce qu'il ne poussa pas son ressentiment aussi loin qu'eust fait le moindre Gentilhomme de son Royaume, qui auroit esté offensé dans une partie si sensible & si délicate. Sa Majesté eut la bonté d'attendre que sa colere fust toute évaporée; & lors qu'elle se sentit assez tranquille pour faire la correction à Dampierre, elle l'appella, luy montra la Lettre, le convainquit si clairement d'ingratitude, qu'il luy fut impossible de prononcer une seule pa-

15471

47. role ; & luy ordonna pour toute punition de ne se présenter jamais devant elle. Le second des Favoris fut la Chastaigneraye , qui par sa prudence & par la discretion , s'étoit acquis l'entière confiance de son Maistre ; & se seroit élevé fort haut , s'il n'eust esté tué dans le Duél que l'on rapportera bien-tost. Le troisiéme estoit Jacques d'Albon , Seigneur de Saint André , qui sembloit n'estre né que pour représenter à son tour dans le grand Monde le personnage du fameux Lucule de l'ancienne Rome ; tant il est vray qu'il en possédoit toutes les bonnes & les mauvaises qualitez. Il étoit beau & de bonne mine : il avoit comme luy la parole aisée , l'esprit gentil , l'humeur complaisante & le jugement raffiné. Il sembloit comme luy n'estre né que pour le plaisir , tant il affectoit la mollesse , lors qu'il estoit oisif ; néanmoins personne n'étoit plus laborieux que luy , & ne se contentoit de moins , lors qu'il estoit à la Guerre. Il avoit le premier introduit à la Cour de France le luxe & les superfluités de la table ; n'y ayant eu que l'abondance

ceisans politesse sous le Regne de François Premier. Ses meubles estoient plus somptueux que ceux des Rois: Cependant la diversité & le nombre en estoient si prodigieux, qu'on ne vid de long-temps la fin de ceux de la Maison de Valery, que l'on vendit après sa mort à l'encan dans Paris. Il estoit si galant, que lors qu'il demanda permission au Dauphin son Maître, en sortant de Page de prendre la poste, pour se trouver à la Bataille de Serizoles, le Dauphin le dit au Roy pour une nouvelle fort surprenante, & le Roy en fit une raillerie à Saint André, en luy appliquant ce fameux Vers d'Helene dans Ovide, qui conseilloit à Paris de laisser combattre les autres, & de ne se mêler que d'amour. Mais la Cour changea bien de langage, quand elle sceut que Saint André s'étoit trouvé le premier aux attaques les plus dangereuses de cette memorable journée; & que le Comte d'Enguyen son Général, jaloux de luy voir faire de si belles actions, l'avoit joint pour avoir sa part de la gloire, aussi bien que du

*Bella gerant
ant alii
tu Paris
semper
ama*

1547. peril. On avoit inutilement remon-
tré au Comte d'Enguyen qu'il con-
trevenoit au principal devoir de sa
Charge ; & qu'il se souvint de la Ba-
taille de Ravenne, où Gaston de Foix,
par un excez de hardiesse, avoit ruiné
les affaires de France, en se perdant
luy-même ; & le Comte d'Enguyen
convaincu de la raison & de l'exem-
ple qu'on luy apportoit, s'étoit con-
tenté de répondre qu'on fist donc re-
tirer Saint André ; comme s'il n'eust
apprehendé autre chose, si-non que
ce jeune Seigneur qui sortoit de
Page, acquist plus de réputation que
luy.

Saint André fut extraordinairement
caressé à son retour auprès du Roy,
& montra qu'il possédoit encore une
qualité qui n'étoit pas connue : c'é-
toit celle de sage Courtisan ; car il ne
perdit jamais la moindre occasion de
plaire à son Maistre, ny de s'avancer
dans la faveur, sans choquer ceux
qu'il y croyoit mieux établis que luy.
De là vint que ny le Connestable, ny
la Sénéchale ne se mirent en aucun
devoir de le traverser, & qu'ils ap-

prouverent le choix que le Roy fit de sa personne, incontinent après son 1547. avenement à la Couronne, pour estre Premier Gentilhomme de sa Chambre. Son exactitude à se trouver précisément au lever & au coucher du Roy surprenoit tout le monde; mais il y trouva son compte: car il estoit présent aux graces que l'on demandoit au Roy; & il ne laissoit échaper aucune de celles qui pouvoient l'accommoder, sans les demander, & par consequent sans les obtenir. Son adresse estoit telle à choisir les favorables momens qu'on ne luy refusa jamais rien, quoy qu'il presentast luy seul plus de requestes, que tous les autres Favoris ensemble. Il avoit des espions à gages qui luy fournissoient des avis: Il les examinoit avec beaucoup de précaution: Il rejettoit ceux qui luy pouvoient attirer l'aversion publique; & il n'employoit son crédit, que pour ceux qui paroissent d'abord ne valoir que peu de chose, mais dont il prévoyoit devoir dans la suite tirer de grands avantages. L'avis des biens mortuables du Duché

Dans le
détail de
la fortune
de S.
André.

1547. de Bourbon fut à peu près de cette nature. Et pour l'entendre, il faut présupposer que les Seigneurs du Bourbonnois, tant de la première que de la seconde Maison, entroient sans contredit en possession de plusieurs fonds roturiers, qui se rencontroient dans les quatre Chastellenies de Montluçon, de Chantelle, de Murat & d'Hérisson, lors que ceux qui les tenoient, mouroient sans enfans mâles. Ceux qui les possédoient, lassés de cette servitude, intentèrent procez au Connestable de Bourbon, à dessein de s'en délivrer: mais leur cause fut jugée si mauvaise, qu'ils la perdirent entierement, & furent condamnez aux dépens. Le Connétable étoit trop généreux pour les exiger; & la compassion qu'il eut de tant de personnes intéressées qui vinrent implorer sa clemence, & se prosterner à ses pieds, luy auroit arraché dès-lors la remise des mesmes dépens, s'il n'eust jugé plus à propos de punir en apparence la présomption de ces personnes qui étoient les moindres de ces vassaux,

Dans les
Registres
du Parlement.
1543.

en les tenant durant quelques années dans l'incertitude de cette grace, afin qu'il ne leur prist point une autre fois envie d'attaquer si légèrement leur Seigneur. Il se contenta donc les quatre années suivantes de ne rien demander des dépens; & il en fit la remise au commencement de la cinquième, en la meilleure forme que pouvoient souhaiter les intéressés: mais elle leur devint inutile; parce que le Connestable s'étant bien-tost après engagé dans la Rebellion; & les choses étant néanmoins demeurées en même état dans le Bourbonnois, quoy qu'il eust esté réüny à la Couronne, Saint André prétendit que la grace du Connestable estoit nulle, pour avoir esté faite par un homme déjà engagé dans le crime de Leze-Majesté, à dessein d'exciter ses vassaux par cette libéralité à se soulever contre François Premier son Souverain. Et de fait les mortuables furent contraints, non seulement de payer les dépens dont ils avoient esté déchargez, mais encore d'acheter bien cher les biens

1547. tombez en ligne collaterale , depuis que la possession du Bourbonnois avoit esté jugée par un Arrest de Provision en faveur de la mere du Roy.

Outre ce don qui attira peut-estre à Saint André la mort impréveuë dont il fut surpris : il en obtint peu de jours après un autre plus légitime , & qui ne fit pas tant murmurer. On distinguoit alors dans la Jurisprudence Françoisé deux sortes de terres vaines & vagues , c'est à dire des fonds dont le Possesseur estoit incertain. Les premieres estoient enclavées dans les lieux qui appartenoient incontestablement au Roy ; & les secondes estoient enfermées dans les terres , dont les Gentilshommes avoient haute , basse & moyenne Justice. On ne toucha point aux dernieres ; mais les autres furent abandonnées à Saint André , qui les faisant vendre en détail par des Emislaïres appostez en chaque Province , en tira des sommes immenses. La Sénéchale se fit aussi donner l'argent qui proviendrait de la confirmation de tous les Officiers de France , à l'a-

venement du nouveau Roy ; & la 1547.
finance qu'elle en tira fut d'autant
plus considerable , que François Pre-
mier les avoit beaucoup multipliez
en plus de trente-deux années qu'il
avoit regné ; mais elle fut aussi le
principal sujet des plaintes qu'on en
fit à la Cour , comme d'une excessive
liberalité pour une Maistresse ; Car
encore que ce ne fust qu'une partie-
casuelle , qui n'étoit du revenu du
Roy , ny comme Domaine ny en
qualité de Taille ou de Subside , &
que les Rois de France fussent fort
liberaux de cette sorte de presens ,
jusques-là mesme qu'il leur estoit re-
proché s'ils les retenoient pour eux.
On ne laissa pas néanmoins de s'en
souvenir , afin d'avoir lieu de faire une
comparaison odieuse , que François
Premier n'avoit accordé ce don qu'à
sa mere , dont il estoit unique heri-
tier : c'est à dire qu'il ne l'avoit ce-
dé que dans l'esperance qu'il luy re-
viendroît un jour : au lieu que Hen-
ry Second le perdoit pour toujours &
sans espoir de retour , puisqu'il de-
voit passer de la Sénéchale à ses Fil-

1547. les , & aux Maisons où elles étoient entrées. Mais outre que l'amour a toujours esté extraordinairement liberal , la Sénéchale usa si magnifiquement de son Don , qu'elle évita la meilleure part de l'envie qui luy en revenoit : puisqu'elle employa tout le gain qu'elle y fit à la construction de la superbe Maison d'Anet , qui passe pour une des plus belles décorations de la France , tant qu'il y aura des personnes intelligentes en l'Architecture. Mais elle fut pourtant depuis à la veille d'estre rasée , lorsque le Duc d'Aumale , petit-fils de la même Sénéchale , attira par sa rebellion obstinée , & par l'outrageux mépris qu'il fit de la grace de son Roy, l'Arrest sanglant du Parlement qui le condamnoit à la mort ; ses biens au fisc , & ses maisons à estre démolies , si le Roy Henry Quatre , qui estoit le seul offensé , n'eust suspendu & depuis empesché l'exécution de cet Arrest , dans le mesme temps que ceux des Juges qui avoient obligation à la Sénéchale du commencement de leur fortune , estoient les plus

plus ardens à solliciter la ruine de la Maison d'Anet, comme ils avoient esté les principaux instrumens pour la faire bâtir. Il estoit raisonnable que la Justice eust part à tant de biens qui se donnoient à la faveur; & les gens de bien se réjouirent de l'égard qu'on eut au Seigneur Martin du Bellay dans la distribution du Droit d'Amortissement. C'est une Loy presque aussi ancienne que la Monarchie Francoise, que les Ecclesiastiques ne peuvent posséder plus de quarante ans des biens immeubles, sans dédommager l'Estat des accidens de mort, de forfaiture, & des autres de la vie humaine, auxquelles cette sorte de biens, principalement lors qu'elle appartient à des Communautés n'est pas sujette: ce qui s'appelle amortir, & les Rois à leur avenement à la Couronne sont en possession de recevoir du Clergé beaucoup d'argent pour la confirmation de ce beau Privilege. Henry Second en accorda une partie à du Bellay, non pas tant en considération des services que l'incomparable Langey son frere, dont

147. il estoit heritier , & luy-mesme avoient rendus à la Couronne , que parce que Langey estoit mort endetté de plus de cent mille écus qu'il avoit empruntez , estant Gouverneur de Piémond en temps de famine , pour ravitailler les Places , & faire subsister les Garnisons Françoises de cette Province.

La conduite du Connétable fut plus droite que celle de la Sénéchale : Car il se comporta d'abord , comme s'il eust voulu persuader son Maître qu'il se contentoit d'avoir esté rappelé à la Cour , & qu'il tenoit cette grâce , comme la plus considérable de celle qu'il estoit capable de recevoir , sans pretendre à d'autre ; mais il ne persévera pas long-temps dans cette moderation : & soit qu'il ne pust contenir davantage l'humeur d'amasser qui le possédoit , ou qu'il crust justifier plus évidemment par la démarche qu'il alloit faire , le tort qu'on avoit eu de le disgracier ; Il fit une exacte supputation de ce qui luy pouvoit estre dû en appointemens & en pensions , tant pour la Charge de

Conneſtable , que pour celle de 1547.
 Grand Maître de la Maifon du Roy ;
 & il tira de l'Epargne les cent mille
 écus où montoit fon calcul. En ſuite
 il prit ſes meſures avec la Sénéchale,
 pour reformer à leur fantaſie le Con-
 ſeil du Roy. L'Amiral d'Annebaut fut
 pouſſé le premier par cette ſeule rai-
 ſon , qu'il avoit autrefois profité de
 la diſgrace du Conneſtable, quoy qu'il
 n'y euſt rien contribué, & que ſes en-
 nemis meſmes fuſſent convaincus qu'il
 n'étoit jamais entré dans les affaires
 un Miniſtre mieux intentionné , plus
 fidele , plus ſolé , ny moins diverti du
 ſervice de ſon Maître , par la conſi-
 deration de ſes propres intereſts que
 luy. Le pretexte que l'on prit pour le
 diſgracier , eſtoit fondé ſur ce qu'il
 n'avoit rien executé de mémorable
 contre les Anglois ; quoy qu'il com-
 mandast la plus ſuperbe Flotte que la
 France euſt miſe en Mer , depuis celle
 de Charles Six ; mais il prétendoit
 s'eſtre ſuffiſamment juſtifié par la dé-
 poſition des Officiers de l'Amirauté
 & des Capitaines qui ſouſtenoient
 tous qu'il n'avoit pas eſté poſſible de

1547.

Dans la
Lettre
d'Anne-
bapt à
Henry
Second,
en 1547.

faire davantage, & par les Ordres secrets qu'il avoit reçûs du Roy François Premier, de ne rien hazarder à moins que d'estre comme assuré de vaincre. Ensuite on s'adressa au Cardinal de Tournon; mais comme son integrité estoit si générale & si publique, qu'il n'y avoit pas mesme de pretexte de le disgracier dans les formes, on fut contraint de les violer à son égard. On n'eut pas la patience d'attendre qu'il eust rendu les derniers devoirs au Roy son Maistre, & on luy envoya demander, lors qu'il estoit encore à prier Dieu auprès du corps, la démission de ses deux Charges de Chancelier de l'Ordre, & de Maistre de la Chapelle. La facilité que l'on eut à le dépouiller empêcha de le congédier de vive voix; mais ce grand Personnage qui connoissoit aussi-bien le dessein que le pouvoir de ses ennemis, crut qu'il falloit ceder aux temps, & faire ce qu'ils souhaitoient pour éviter une plus rude persecution. Il ne parut plus à la Cour: il retrancha son train: il pria ses amis de ne le visiter que rarement; &

& jugeant encore que toutes ces précautions ne suffisoient pas pour un disgracié , il sortit de Paris , & s'alla confiner luy-mesme dans l'Abbaye du Monastere Saint Jean , c'est à dire dans la plus solitaire de ses Maisons. Mais on ne put l'y laisser longtemps ; & par une conduite dont il n'y avoit point d'exemple à la Cour de France , on enveloppa en quelque maniere tous les Cardinaux de la Nation Françoisé , dans la violence qu'on faisoit à celuy de Tournon , pour avoir sujet de le faire sortir du Royaume , puisqu'on les envoya avec luy à Rome.

Les deux Secretaires d'Estat qui avoient eu plus de part au Gouvernement en l'absence du Connestable , estoient Villeroy & Bayard ; & cette seule raison les rendant coupables , on les ménagea si peu , qu'on ne s'avisa pas mesme de tirer d'eux les secrets qu'ils avoient en dépost , avant que de s'en deffaire. Villeroy en fut quitte pour sa démission : Mais on fit passer à Bayard pour un crime la liberté de langage & les innocentes

1547. railleries qui l'avoient rendu si fameux par toute l'Europe. On expliqua un mot à double sens, qui luy estoit échappé, comme s'il avoit esté prononcé contre la Sénéchale; & cela suffit pour le faire mettre dans une prison, où cet esprit enjoué mourut de mélancolie peu de temps après. On ne put empêcher Cosme Clauser, surnommé de Marquemont, qui avoit esté Secrétaire des Commandemens du Roy, lors qu'il estoit Dauphin, d'obtenir la Charge de Ville-roy, parce que Sa Majesté témoigna qu'elle vouloit absolument l'en pourvoir; Mais le Connestable fit donner celle de Bayard à Jean du Thiers sa Créature; & la Sénéchale eut le crédit d'ôter les deniers du Trésor Royal d'entre les mains du Trésorier Vallée, quoy qu'il n'y eust rien à luy reprocher, & de les faire passer en celles de le Blond, qui s'étoit dévoué à ses interests: Elle prétendit même que les gages attribuez aux précédents Trésoriers estoient trop petits, & elle les fit monter jusqu'à trente mil livres par an.

Le bruit que tant de révolutions 154
 avoient causé dans le Royaume fut
 appaisé par les magnificences du Sa-
 cre du Roy, & de son entrée à Paris;
 comme si les François n'eussent con-
 servé la mémoire des événemens les
 plus surprenans pour leur bizarrerie
 ou pour leur excez, que jusqu'à ce
 qu'un spectacle agréable frappât leur
 imagination, & les amusât à son tour
 par sa nouveauté. On essaya nean-
 moins de rendre celebre le commen-
 cement de ce Regne par deux puni-
 tions exemplaires, qui n'ayant point
 eu de lieu, montrèrent plus claire-
 ment que tout le reste jusqu'à quel
 point la corruption & l'impiété s'é-
 toient introduites à la Cour.

Le Comte de Bossu estoit la princi-
 pale cause des progrès que l'Empereur
 avoit faits en Champagne avant le
 Traitté de Crespi; & l'on s'imaginait
 que la seule protection de la Duchesse
 d'Estampes avoit esté capable de l'ex-
 empter du supplice. Après que la
 faveur de cette Dame eut expiré par
 la mort du Roy, on s'avisa de mettre
 Bossu en Justice; & l'on crut que son

1547. procès serviroit à maintenir la réputation de la France, en apprenant aux Etrangers, que si l'Empereur s'étoit avancé si près de sa Ville Capitale, ce n'avoit esté qu'à la faveur d'une insigne trahison, dont la peine avoit bien pû estre différée, mais non pas omise. Bossu ne s'oublia pas dans une conjoncture si dangereuse; & se sentant criminel, il ne chercha de salut que dans la protection du Cardinal de Lorraine.

Dans les
causes de
la fortune
du
Cardinal
de Pelvé.

Nicolas de Pelvé fils de la sœur de Bossu s'étoit glissé dans la Maison de ce jeune Prince en qualité de Domestique, & s'y maintenoit, parce qu'on le jugeoit propre à certaines négociations dont on n'eust osé charger un homme d'honneur. Le Comte de Bossu supposoit que ce qui luy avoit principalement attiré l'envie de la nouvelle Cour, estoit l'excessive dépense qu'il avoit faite en la construction de sa belle Maison de Marchez sur le Territoire de Laon; & comme il avoit assez de lumiere pour prévoir que le desir de profiter de cette Maison par une confiscation, pourroit

bien attirer , & peut estre encore hâ- 1547
 ter son supplice ; il conclut en habile
 Courtisan que le meilleur expedient
 qu'il y avoit à prendre , estoit de sau-
 ver sa vie , en abandonnant de bonne
 grace ce qui la luy feroit bien - tost
 perdre. Il chargea Pelvé d'offrir son
 Château de Marchez au Cardinal de
 Lorraine , pourvû que sa personne &
 les autres biens qu'il possédoit en
 France fussent en seureté. Le Cardi-
 nal de Lorraine avoit vû ce Château,
 & étoit ravy de l'obtenir en pur don :
 Il n'étoit pas assuré de l'avoir par
 confiscation ; & il y avoit à craindre
 pour luy d'estre prevenu dans la de-
 mande qu'il en feroit , par Saint An-
 dré & par les Châtillons , qui
 voyoient le Roy plus souvent que luy.
 Il sçavoit d'ailleurs par l'exemple du
 Connestable combien odieuse estoit la
 voye de confiscation pour s'enrichir ;
 & le Duc de Guise son pere qui vivoit
 encore estoit trop prevenu des maxi-
 mes de l'ancienne generosité pour en-
 durer que l'on fist entrer dans sa Mai-
 son la dépouille d'une illustre Famille,
 dont le Chef viendroit de passer par

1547. l'épée du Bourreau. Ces quatre considerations porterent le Cardinal de Lorraine à solliciter la grace de Bossu au grand étonnement de ceux qui tenoient pour un Prince d'humeur severe, qui par conséquent aimeroit la justice.

L'expedient qui luy servit le plus fut de montrer au Roy que le crime du Comte de Bossu luy estoit commun avec la Duchesse d'Estampes; & que par conséquent on ne le pouvoit rechercher dans les formes, sans y comprendre cette Duchesse, ny sans noircir le commencement de son Regne par un affront insigne fait sans nécessité à la memoire de son Pere, en abandonnant à la vengeance de la justice l'objet qu'il avoit si tendrement aimé durant près de vingt-deux ans. Le Roy se rendit à cette raison, quoiqu'elle ne fust pas sans repliche; & Bossu sortit heureusement d'affaire. Le Cardinal de Lorraine eut la Maison de Marchez; & Pelvé s'ouvrit par là le chemin aux Dignitez Ecclesiastiques, & depuis à la Pourpre qu'il conserva jusqu'à l'extrême vieillesse.

aux dépens de sa Patrie, comme on 1547.
verra dans les Regnes suivans. Le second exemple de justice que l'on manqua de donner en public, fut en la personne du sçavant Castelan qu François Premier venoit de nomme à l'Evêché de Mâcon. La Sorbonne avoit entrepris de le pousser pour quatre raisons. La premiere, parce qu'il avoit supplanté le Docteur Colin qui l'avoit introduit à la Cour. La seconde, parce qu'il avoit supprimé les avis qu'elle avoit présentée au Roy sur les controverses du temps à dessein d'en profiter, & de les produire comme venans de luy, lors qu'il seroit envoyé de la part du Roy au Concile. La troisieme parce qu'il avoit défendu Robert Estienne le plus docte & le plus célèbre Imprimeur de son siècle, lors qu'elle avoit entrepris de le perdre sur les remarques qu'il avoit ajoutées à sa Bible de mil cinq cent quarante & un; & la dernière, à cause qu'ayant esté choisi pour prononcer l'Oraison Funebre de François Premier son bien-faicteur, il luy estoit échappé de dire que l'ame

1547. de ce bon Prince estoit allée droit en Paradis. Mais la Sorbonne prit mal son temps pour travailler à la disgrâce de Castelan: Car ayant envoyé ses Députés à la Cour dans le temps que les Favoris estoient occupez à chasser les personnes qui leur estoient suspectes, on donna Commission à Mendosse, premier Maistre d'Hostel qui se railloit indifféremment de tout, sans excepter la Religion, de sçavoir ce qu'ils souhaitoient. Ils luy dirent que la Faculté de Theologie se rendoit partie contre l'Evêque de Mâcon qui pretendoit abolir le Purgatoire; & Mendosse amy particulier de cet Evêque, repartit que l'affaire dont il s'agissoit ne pouvoit pas estre si-tost terminée; Mais qu'en attendant, s'il luy étoit permis de dire son sentiment luy qui pensoit avoir mieux connu François I. que toute la Sorbonne ensemble, elle seroit peut-estre bien aise d'apprendre que ce Prince n'ayant jamais aimé à demeurer long-temps dans un lieu, quoy qu'il s'y trouvast bien; il n'y avoit pas d'apparence qu'il se fût beaucoup arrêté en Purgatoire.

Dans le
Procez
intenté à
Castelan
en 1547.

Si ce n'avoit peut-estre esté pour faire collation. Ce discours fit connoistre aux Députez que l'Evêque de Mâcon estoit hors de leur atteinte; & le procez qu'ils pretendoient gagner avec tant de gloire, ne fut pas seulement intenté. 1547

Les Favoris ne pensoient qu'à leurs interests particuliers : & pour avoir pretexte d'oster aux disgraciez une partie de leur dépouille sans en attirer le reproche ny sur eux ny sur leur Famille, ils persuaderent le Roy de publier un Edit qui deffendoit la pluralité des Charges, & vouloit que ceux qui les avoient obtenues par quelque voye que ce fust, choisissent celle qu'ils voudroient conserver, & portassent à la Cour la démission des autres. On soupçonna que le Cardinal de Lorraine à qui l'on attribuoit cet avis eust prétendu obliger le Connestable à se défaire de la Charge de grand Maistre de la Maison du Roy pour la faire donner au Prince de Joinville son Frere. Mais Sa Majesté déclara qu'elle vouloit que le mesme Connestable fust exempt de la Loy

47. generale, & le Cardinal de Lorraine fut reduit à prendre de nouvelles mesures. L'Amiral d'Annebaut ceda l'Office de Marechal de France à Saint André qui n'avoit ny l'âge ny l'experience nécessaire ; & ce défaut fournit une occasion de scandale à ceux qui ne sçavoient pas qu'il estoit nonobstant tres-digne de commander les Armées.

Le Chancelier Olivier fut le seul que les Favoris n'osèrent attaquer d'abord ; soit qu'ils n'eussent encore personne en veüe qu'ils estimassent digne de cette Magistrature , ou qu'ils apprehendassent de donner au Roy une impression desavantageuse de leur conduite , en choquant un homme qui ne s'estoit élevé , & ne se maintenoit que par sa capacité , son bel esprit , sa prudence & son intégrité ; & qui n'ayant jamais offensé personne , n'avoit point d'ennemis. Et de fait pendant que les autres Ministres ne travailloient que pour leurs intérêts , il s'occupoit à suggerer au Roy les Ordonnances , dont on vient de parler , qui ne tendoient pas moins

à la gloire de l'Estat, qu'à la seureté 1547
 publique. Elles obligeoient de plus
 au travail les pauvres Valides: Elles
 enfermoient les Invalides dans des
 Hospitaux: Elles pourvoyoient à leur
 subsistance: Elles deffendoient aux
 Monasteres de distribuer autrement
 leurs aumônes publiques que de con-
 cert avec les Curez. Elles reduisoient
 le Parlement à l'ancien nombre: El-
 les vouloient que les Recipiendaires
 ne fussent introduits dans cette Com-
 pagnie que quand de cinq de leurs
 examinateurs, il y en auroit quatre
 qui les en jugeassent dignes. Elles
 interdissoient aux gens de chicane les
 Dignitez de l'Hostel de Ville; & en-
 fin elles confioient aux Docteurs de
 Sorbonne le soin d'examiner les Livres
 nouveaux venans des lieux suspects
 l'Herésie.

La premiere application du Roy
 aux affaires estrangeres, fut de don-
 ner audience au Cardinal de Saint
 George que le Pape Paul Trois luy
 avoit envoyé en qualité de Legat.
 Le pretexte estoit de remercier Sa
 Majesté de ce qu'elle avoit accordé

2547. Diane sa Fille naturelle, qui n'avoit pas encore neuf ans, à Horace Farnese Duc de Castro, petit-fils du Pape: Mais la veritable cause consistoit à former une intelligence plus étroite entre la France & la Maison des Farneses. La proposition qu'en fit le Legat estoit de celles qui ne doivent ouvertement estre acceptées ny refusées: Car outre qu'il n'y avoit presque plus de mesure à prendre avec un Pape de quatre-vingt ans, qui n'avoit recherché l'alliance du Roy pour le puîné de ses petits fils, qu'après avoir fait épouser à l'aîné la fille naturelle de l'Empereur Charles-Quint; il y auroit eu de l'imprudence à se commettre d'abord avec le mesme Empereur dans le temps qu'il triomphoit en Allemagne. Mais un accident impreveu engagea la France dans une protection qui fit naistre plus d'occasions qu'il n'en falloit pour une rupture entre les deux Couronnes. L'entrevuë du Pape & de l'Empereur à Bussët, dont on a parlé dans l'Histoire du Règne precedent, avoit esté sujette aux inconveniens des actions de cette nature qui ne réussis-

sent

sent pas ; c'est à dire qu'ayant manqué 1547.
 de reconcilier les esprits, elle les avoit
 beaucoup plus aigris sans comparai-
 son qu'ils ne l'estoient auparavant.
 L'Empereur estoit demeuré convaincu
 que la passion dominante du Pape,
 estoit de mettre dans sa Maison le Du-
 ché de Milan, parce que Sa Sainteté
 avoit épuisé toute sa politique pour y
 parvenir ; & le Pape de son costé n'es-
 toit pas revenu de la conference moins
 persuadé que toutes les démonstra-
 tions de l'Empereur pour se défaire de
 ce Duché, estoient feintes : Que ce
 Prince avoit resolu de le retenir en tou-
 te maniere : Qu'il trompoit également
 les Fils de France, les enfans de son
 frere, le Prince de Piémont, & l'In-
 fant de Portugal, en le promettant
 tantost à l'un, & tantost à l'autre de
 ces Princes ; & qu'il destinoit le Mi-
 lanez pour une Place d'armes qui luy
 serviroit à conquerir le reste de l'Italie.
 Et de fait Sa Sainteté n'eut pas différé
 plus long-temps à se jeter entre les
 mains des François, s'il n'eust eu d'au-
 tant plus sujet d'apprehender de leur
 part le mesme inconvenient, que pos-

1547. sedant déjà la meilleure partie du Piémont, ils pouvoient s'avancer de pied ferme, & de proche en proche à la conquête de l'Italie; au lieu que les Espagnols avoient à faire un long trajet de mer. Cette considération avoit arrêté le même Pape jusqu'à ce qu'il se présentast une conjoncture plus favorable: & cependant, afin que son fils fust plus en estat de profiter des révolutions qui arriveroient dans le Duché de Milan, il luy fournissoit les choses nécessaires pour fortifier Plaisance, où l'on ne s'estoit pas contenté d'environner les murailles de remparts & de bastions, ny d'y bâtir une Citadelle, mais on y jettoit encore les fondemens d'une seconde Citadelle à l'autre extrémité de la Ville.

L'Empereur n'avoit pas plustost pressenti le dessein du Pape, qu'il s'estoit mis en devoir de le traverser; & c'estoit dans les premières émotions du dépit qu'il en avoit conçu, qu'il avoit témoigné à Ferrand de Gonsague, en partant d'Italie, pour attaquer la France avec les Anglois, qu'il luy auroit une ex-

DE HENRY II. LIV. I. 115
trême obligation , s'il pouvoit en 1547.
quelque maniere que ce fust , oster
Plaisance aux Farneses. Granvelle
ajouta depuis plusieurs fois en par-
lant au mesme Gonzague qu'il ne
pouvoit rendre de service plus im-
portant à Sa Majesté Imperiale que
de la délivrer par adresse de ces fâ-
cheux voisins. Gonzague répondit
que le succès de l'entreprise qu'on
luy proposoit , estoit fort incertain ;
& qu'il falloit beaucoup de temps
pour la bien conduire , parce que si
l'on hazardoit beaucoup dans une
matiere si délicate , on ne pourroit
éviter qu'elle ne fust déconcertée.
Si on se fioit à beaucoup de gens , on
l'exposeroit au peril d'estre découverte ;
& si l'on donnoit le moindre soupçon
aux Farneses , on leur fourniroit le
pretexte qu'ils attendoient pour se jet-
ter entre les bras de la France.

La Bataille de Cerisolle arriva bien-
tost après , & fit naistre un événement
qui porta l'Empereur à redoubler ses
instances à l'égard de Gonzague. Pier-
re Strozzi qui avoit assemblé à la Mi-
randole , un petit Corps d'Armée , en-

1547. tra dans le Duché de Milan pour se joindre à l'Armée victorieuse ; & les Bourgeois de la Ville capitale de ce Duché , qui n'estoit point encore fortifiée , le sentant approcher , entrèrent dans une telle consternation , qu'ils l'abandonnerent ; & l'on remarqua mesme que les principaux Officiers du Gouvernement furent les premiers à sortir. Strozzi n'avoit qu'à se presenter devant elle , & la sommer pour y entrer : Mais il s'amusa si long-temps à attendre le renfort que le Comte d'Anguyen victorieux luy devoit envoyer , qu'il donna le loisir aux Imperiaux de rétablir leur Armée , & de le deffaire à Sarravallé. On soupçonna Pierre Louïs Farnese Duc de Parme de luy avoir fourni des Barques pour traverser le Po , & de l'avoir assisté de munitions de guerre & de bouche , & l'on resolut de l'en punir de la mesme maniere que l'on prétendoit que l'offense eust esté faite ; c'est à dire en secret. Gonzague avoit commencé d'y travailler avant que de prendre possession du Gouvernement de Milan , qui vaquoit par la mort du Marquis du

Possé-
lin dans
sa troisié-
me Par-
tie.

Guast, lors que le Duc de Parme com- 1547.
 bla la mesure de ses crimes à l'égard
 de l'Espagne, en favorisant la con-
 juration de Jean Loüis Comte de
 Fiesque. Les Ministres de l'Empereur
 en Italie, prétendirent avoir tiré de
 la bouche des Conjurez, qu'elle avoit
 esté principalement fondée sur les
 conseils du Pape, & sur le secours du
 Duc de Parme son fils, qui pensoient
 réduire Sa Majesté Imperiale à leur
 abandonner le Duché de Milan, en
 fermant le seul chemin par où elle y
 pouvoit envoyer des Troupes & de
 l'argent. Ainsi Gonzague excité pour
 la troisiéme fois, forma, ou favorisa
 du moins la conjuration dont on va par-
 ler, afin de prevenir, comme il avoüa
 depuis, les mauvais offices que ses En-
 nemis luy eussent rendus à la Cour
 Imperiale, au premier inconvenient
 qui seroit arrivé dans le Duché de
 Milan, par le voisinage de Plaisan-
 ce : en quoy son aveuglement fut
 d'autant plus déplorable, qu'il tom-
 ba par là dans le précipice qu'il pen-
 soit éviter.

Il avoit sujet d'estre mécontent d'

1547. Pape & de son fils, parce que Sa Sainteté avoit refusé de pourvoir un de ses fils du Prieuré de Barlette; & le Duc de Parme luy avoit osté le Marquisat de Soravia dans le Parmesan, lors qu'il s'étoit emparé des biens que la Maison des Gonzagues possédoit dans ses Estats au premier refus qu'elle avoit fait de relever de luy. Le desir de vengeance qu'il témoigna à ses confidens, le lia d'intelligence avec le Comte Jean d'Anguisola sujet du Duc de Parme: Mais irrité de ce que ce nouveau Prince, au lieu de caresser la Noblesse, afin de retenir par son moyen le peuple dans le devoir, ne se contentoit pas de prendre en toutes occasions le party du mesme peuple contre elle; mais encore il la punissoit severement pour la moindre faute qu'elle commettoit; ce qui n'étoit imputé qu'au dessein qu'il avoit de s'en défaire, pour opprimer ensuite le peuple avec plus de facilité. Anguisola avoit de la conduite; & ne se fut point engagé dans une entreprise dont il prévoyoit assez les funestes suites, s'il eust apperçu une autre voye que cel-

le-là, pour sauver sa personne & ses biens du danger prochain dont ils étoient menacez ; mais ne pouvant se résoudre à un exil volontaire, ny à la perte de ses biens, qui n'eussent pas manqué d'estre confisquez, s'il se fust absenté sans la permission du Duc de Parme, il chercha l'occasion de l'assassiner ; & il se flatta de l'esperance de trouver sa propre feureté dans le service qu'il rendroit à sa Patrie. Gonzague après avoir donné ce chef à la conspiration, ne s'en mêla plus, afin d'éviter le préjudice qu'en recevraient l'honneur de l'Empereur & le sien, en cas qu'elle fust découverte: Il se contenta de tirer tout le fruit que les Conjurez estoient capables de produire, en prenant avec le mesme Anguisola des mesures certaines pour introduire les Espagnols dans Plaisance, aussi-tost que le coup seroit fait, sous prétexte de mettre en assurance les Conjurez ; c'est à dire qu'il ne leur laissa que le plaisir imaginaire de se venger pour tant de perils où ils s'exposeroient, & qu'il reserva aux Espagnols le solide, qui consistoit en

§ 47. la Conquête de Plaisance. Cette société, toute intéressée qu'elle étoit du côté de Gonzague, ne laissa pas de réussir; & ce qu'elle eut de singulier, & qui n'étoit jamais arrivé dans les autres de cette nature, fut qu'Anguisola ne parla qu'en general de la protection de l'Empereur à ceux qu'il attira dans la conjuration: Qu'il ne nomma jamais Gonzague, ny aucun autre Ministre de ce Prince: Qu'il ne leur montra point d'Ecrit; & qu'il leur fit executer son projet, sans qu'ils eussent eu aucune communication les uns avec les autres.

Ce fut-là le caractère de la conspiration de Parme; & le plan qui la distingue de toutes celles qui restent jusqu'à présent dans le souvenir des hommes. Le premier qu'Anguisola suborna, fut Camille Palavicin son cousin germain, qui se laissa gagner avec d'autant plus de facilité, qu'il étoit le plus grand Terrien de l'Estat de Plaisance, & qu'il avoit par conséquent plus à craindre du nouveau Prince que les autres. Le second, fut le Comte Augustin Lando, mais il y
eut

eut plus de peine & de mystere à le corrompre ; on le recherchoit non seulement à cause qu'il estoit homme de main & de crédit parmy le peuple ; mais encore parce que son entremise estoit absolument nécessaire pour attirer le Comte Jean Louïs Gonfalonniéri, dont on avoit principalement besoin. La difficulté consistoit dans la haine ancienne & mutuelle de Lando & d'Anguisola : Mais celui-cy sacrifia la sienne à l'interest de la conspiration ; & il fit toutes les démarches nécessaires pour se réconcilier avec Lando. Sa fille avoit donné de l'amour au neveu de Lando , qui en estoit d'autant plus malheureux , qu'il n'avoit aucune esperance de l'épouser : Il s'estoit long-temps obstiné à combattre sa passion ; & le chagrin de ne l'avoir pû vaincre , l'avoit jetté dans une maladie de langueur qui paroissoit incurable. La cause n'en estoit point inconnue à Lando , qui n'eust rien épargné pour sauver la vie à son neveu qu'il regardoit comme son fils , parce qu'il n'avoit point d'enfans , & que toute l'esperance de sa Maison estoit appuyée sur luy. Anguisola prit cette conjoncture

Dans le
projet de
la conspiration de
Parme,

1547. re pour faire parler à Lando de réconciliation & d'alliance en mesme temps ; & Lando écouta Hierôme Palavicin , frere de Camille , qui luy en porta la parole , comme s'il luy eust annoncé le bon-heur le plus surprenant qu'il luy pust arriver. Le neveu de Lando guerit à cette nouvelle : son Mariage s'acheva ; l'inimitié de Lando & d'Aguisola passa dans la derniere confidence ; & Gonfalonneri ne refusa pas d'entrer dans la conjuration. Le dernier homme de qualité que l'on pratiqua , fut le plus jeune des Picolominis , & qui se nommoit Alexandre. Il s'étoit réfugié à Turin , dans la veuë d'éviter le supplice qui luy estoit préparé , pour s'estre rencontré dans une querelle où il y avoit eu des hommes morts & blesez ; & le Duc de Parme se rendoit d'autant moins facile à faire expedier sa grace , qu'il le connoissoit pour le plus vaillant & le plus déterminé de ses Sujets. Il en fut néanmoins sollicité de tant de côtez , parce que les Conjurez qui avoient besoin du bras d'Alexandre Picolomini , s'estoient fait une affaire de presser son retour , qu'il fut impossible au Duc de

Parme de les refuser entierement. Il se contenta neanmoins de permettre à Piccolomini de venir en personne à Plaisance solliciter son abolition ; & les Conjurez qui n'avoient besoin que de sa presence , s'en contenterent aisément. Piccolomini ne fut pas plustost à Plaisance , qu'il entra dans la conspiration. Il se chargea de plus d'en executer le point le plus délicat , & le plus dangereux , qui consistoit à se rendre Maistre de la Citadelle de Plaisance. Car outre qu'elle estoit gardée au dedans par un nombre suffisant d'Allemands , avec lesquels on n'avoit pas jugé possible de noüier aucune intelligence , elle l'estoit encore au dehors par la jeunesse de Plaisance qu'on accoustumoit aux armes en cette maniere. Gonfalonniери prit la Commission d'occuper la Salle d'armes ; & le Comte d'Anguisola se réserva celle de s'emparer de la Chambre du Duc. L'heure pour l'exécution fut prise à six heures du matin , dixième de Septembre mil cinq cent quarante-sept , pour deux raisons : l'une que le Duc de Parme estoit en effet , ou feignoit d'estre malade ; l'autre parce que l'on

1547. introduisoit alors moins de personnes dans son appartement, de peur d'interrompre son sommeil. La multitude des Conjurez pouvoit donner du soupçon à la Garde; & pour l'éviter, il fut ordonné que Gonfalonneri se présenteroit d'abord avec sa seule troupe pour entrer dans le Palais du Duc, afin de n'effaroucher personne; mais qu'il seroit suivi de si près par celles de Lando & d'Anguisola, que Lando demanderoit d'entrer incontinent après que le dernier de la Troupe de Gonfalonneri auroit passé, afin que si la Garde se lassoit de faire entrer tant de gens, le mesme Gonfalonneri & les siens revinssent sur leurs pas, & la contraignissent de laisser entrer leurs Compagnons. On avoit crû que ces précautions jointes à toutes les autres de moindre importance que la prudence humaine avoit pû prévoir, suffisoient pour éluder tous les obstacles capables de déconcerter la conspiration dont il s'agissoit. Cependant il s'en presenta de nouveaux, qui n'étoient pas mesme tombez dans l'imagination d'Anguisola, comme si la

fortune ne l'eust voulu favoriser, qu'1547.
 après l'avoir tout-à-fait convaincu
 qu'il ne pouvoit rien executer sans el-
 le de ce qu'il pensoit avoir entrepris
 avec tant de prudence. Car encore
 que le secret fust entre cinq person-
 nes seuls, qui estoient Anguisola, les
 deux Picolominis, Lando & Gonfalon-
 nieri; & que les autres Conjurez qui
 dépendoient d'eux, n'en sçussent autre
 chose; sinon qu'ils s'estoient engagez
 à les seconder dans une action hazar-
 deuse; la confiance qu'on avoit eüe en
 leur fidélité, ayant obligé les cinq per-
 sonnes que l'on vient de nommer, de les
 dispenser de leur prester serment; de
 sorte qu'ils ne se connurent, & ne se
 virent qu'au moment de l'execution.
 Le Pape néanmoins fut averti trois se-
 maines auparavant qu'il y avoit une
 conjuration formée contre l'Estat & la
 personne de son fils; & Sa Sainteté ju-
 gea le billet qu'elle en reçut si digne de
 consideration, qu'elle l'envoya par un
 Courrier exprez au Duc de Parme. Ce
 Duc ne le négligea pas non plus; mais
 il s'imagina mal-à-propos que l'entre-
 prise ne seroit pas sitost executée; &

1547.

Dans la
Relation
de du
Mortier.

il se contenta là-dessus de redoubler ses soins , pour faire achever la seconde Citadelle de Plaisance , & pour la munir de tout le necessaire. Le succès de sa diligence fut entierement éloigné de ses intentions , puisque les Conjurez preséntirent par là que le Duc avoit dessein de loger dans la seconde Citadelle : ce qui estoit vray ; & comme en ce cas il leur auroit esté tout-à-fait impossible d'exécuter leur intention ; parce que cette Place estant beaucoup plus petite que la premiere , on n'auroit pas mesme permis à Gonfalonneri d'y entrer avec toute sa suite , bien loin d'y introduire après luy les autres Troupes des Conjurez. Ainsi l'on résolut de ne point surseoir , pour quelque cause que ce fust , l'exécution du projet contre le Duc de Parme , qui auroit esté infailliblement différé , sans la haste que témoignoit ce Duc d'achever sa seconde Citadelle. Le Vendredy matin , neuvième du mois à six heures , Anguiso'a parut au lever du Duc de Parme , pour reconnoistre de plus près ce qu'il y auroit à faire pour le lendemain. Il trouva les Gardes renforcées au Pont , à la

Salle & à l'Antichambre ; & il vit le Duc de Parme sortir incontinent après son lever , accompagné de plusieurs Capitaines réformez qu'il entretenoit , outre son Cortège ordinaire de Cavalerie & d'Infanterie. Anguisola se mit de la Troupe ; & il remarqua que ce Duc alla droit à la Citadelle : Qu'il en visita les Travaux avec une extrême exactitude : Qu'il distribua de l'argent aux Ouvriers pour les encourager ; & qu'ensuite il fit tout le tour de la Ville , pour observer s'il n'y avoit aucun défaut aux murailles ny au dehors. Anguisola , dont l'esprit estoit pénétrant , jugea que le Duc de Parme continueroit le lendemain ce qu'il avoit fait ce jour-là. Il alla visiter les quatre autres principaux Conjurez l'un après l'autre. Il leur representa ce qu'il avoit vû ; & il conclut qu'il seroit impossible de se défaire du Tyran , c'est ainsi qu'ils nommoient entre eux le Duc de Parme , le lendemain à l'heure qui avoit esté résoluë , parce qu'il ne pourroit alors estre forcé que par une Armée : Il ajouta qu'il falloit remettre la partie immédiatement après le dîner du mesme

1547. jour, parce qu'elle seroit plus seure & plus certaine. Et de fait le Duc de Parme mangeoit seul d'ordinaire, & demouroit ensuite presque seul. Les Officiers qui l'avoient servi, ou entre-tenu durant son repas, le quittoient pour aller dîner à leur tour; & les seules personnes qui luy estoient plus familières restoient auprès de luy. Ce changement si necessaire, mais si proche de l'exécution, jetta d'abord la consternation entre les Conjurez. Il y en eut qui le jugerent dangereux par la seule raison qu'il estoit nouveau; & les autres à cause qu'il rompoit une partie de leurs mesures. Quelques-uns plus rafinez, soupçonnerent que le Duc de Parme estoit informé de la conjuration, parce qu'il apportoit tant de précautions pour l'éviter; & ceux qui se vantoient de le mieux connoistre, ajoutèrent qu'il ne différoit de la rendre publique, qu'afin de prendre sur le fait tous ses ennemis, & de s'en défaire tout d'un coup, sous prétexte de justice. Il y a beaucoup d'apparence qu'Anguisola n'auroit pas surmonté la défiance de ses Conjurez, s'ils se fussent

connus, & s'ils eussent eu la liberté de conférer ensemble; & cette particularité servit infiniment à faire admirer son adresse; car la crainte fust devenue générale, si elle se fust communiquée par contagion de l'un à l'autre; & les moins hardis eussent osé contredire ouvertement Anguisola, s'ils se fussent vus appuyez. Ce fut donc à sa bonne fortune: ou plustost au malheur du Duc de Parme, qu'il fut redevable de n'avoir affaire qu'à des personnes séparées les unes des autres; & le profit qu'il en tira, fut qu'après de longues contestations, il ramena tous les Conjurez à son sentiment par l'offre qu'il leur fit, de s'exposer au plus grand danger; c'est à dire qu'il se chargea d'accompagner le lendemain le Duc de Parme, comme il avoit fait ce jour-là, d'observer toutes ses démarches; de retourner avec luy dans la Citadelle; & de demeurer dans l'Antichambre durant son dîner. Il ajouta qu'en attendant, ils pouvoient tous se tenir calmes chacun en sa maison, parce que s'il n'y avoit pas lieu de mettre la main à l'œuvre, ils éviteroient de donner

1547. du soupçon, en paroissant tous ensemble armez; & s'il y avoit lieu d'exécuter leur dessein, il les manderoit, & leur envoyeroit l'ordre nécessaire.

L'événement justifia la prévoyance d'Anguisola, en ce que le Duc de Parme sortit avec une suite aussi nombreuse que celle du jour précédent. Anguisola qui l'accompagnoit, se trouva par hazard auprès d'un de ses amis, Ministre de ce Duc, qui luy dit en secret qu'on venoit d'avertir le nouveau Prince, qu'il avisast à se garentir d'une conjuration formée contre sa personne & contre son Estat; & que s'il en vouloit apprendre les plus importantes particularitez, il dépêchast une personne de confiance vers celuy qui avoit écrit le billet. C'estoit un Officier de guerre dans le Cremonois à qui les Farneses donnoient pension; & le Duc de Parme ne l'avoit pas plutôt leu, qu'il avoit ordonné d'un côté au Comte Barthélemy de Villachiara son Lieutenant Général, de partir sur le champ, pour sçavoir ce que l'Officier avoit à dire; & d'un autre côté à Alexandre de Torni Général de ses Troupes, qu'il

incontinent après dîner, il entra dans la Citadelle pour en renforcer la Gar-
nison. Anguisola comprit par ce dis-
cours qu'il estoit désormais impossible
de différer l'exécution de son projet,
& il n'en avertit point les Conjurez,
de peur de les intimider. Il rentra dans
la Citadelle avec le Duc de Parme,
& il s'arresta dans l'Antichambre, sous
pretexte qu'il avoit à négocier une af-
faire qui demandoit une audience se-
crete; & que pour l'obtenir plus lon-
gue & plus favorable, il se vouloit
prévaloir de la commodité de parler au
Duc incontinent après son dîner. Il
persuada si fortement sa feinte au Sei-
gneur de Castelnovo, & au Docteur
de Copellati, qu'un semblable dessein
avoit arrestez dans l'Antichambre qu'il
luy offrirent comme à une personne
d'une qualité plus relevée que la leur,
de le laisser parler le premier, quoy
qu'ils fussent avant luy dans l'Anti-
chambre. Anguisola avoit l'esprit assez
présent pour tirer avantage des moin-
dres circonstances; & il prévint que s'il
acceptoit absolument la civilité du Sei-
gneur de Château-Neuf & de Copel-

1547. lati, ou s'il la rejettoit de mesme, il se priveroit également du moyen que la fortune luy presentoit, pour réussir dans son entreprise. Il choisit le milieu des deux extrémités qui luy estoient proposées; c'est à dire que sous prétexte d'encherir sur la courtoisie de Castelnovo & de Copellati, il les amusa par de longs complimens jusqu'à ce que le Duc eust achevé de manger, & il les contraignit ensuite à force de belles paroles d'entrer à l'Audience, afin qu'ils occupassent le Duc, jusqu'à ce que les Conjurez, qu'il avoit mandez, fussent arrivez. Et de fait Castelnovo & Copellati, qui n'abordoient pas souvent le Duc de Parme, prirent tout le temps dont ils avoient besoin pour l'entretenir, & délivrerent Anguisola du soupçon qu'eust infailliblement donné son trop long séjour dans l'Antichambre. Il se promenoit le long des fenestres vis-à-vis de la rue, pour voir si les Conjurez ne venoient point, & pour les encourager en se montrant à eux; & sa seule inquiétude estoit qu'ils n'eussent pas assez-tost reçu le signe dont ils estoient convenus avec luy pour

les assembler promptement, & avec 1547
plus de facilité. Il ne laissoit pas néanmoins d'avoir l'œil à l'exécution de ce dont il s'estoit chargé en particulier, ny d'observer si rien n'arriveroit à la traverse, lors que Gonfalonneri parut à la teste de sa Troupe, & un moment après Camille Palavicini & Alexandre Picolomini se presenterent avec les leurs, Hierôme Palavicini, frere de Camille ayant esté réservé, parce qu'il estoit boiteux, pour aller dans les rues avec un Corps de Cavalerie rassurer le peuple, & l'empêcher de se soulever. Cette Commission estoit du moins autant, & peut-estre plus hazardeuse que les autres, quoy qu'elle ne le parust pas d'abord; mais Hierôme s'en acquitta avec une contenance & une adresse qui luy réussirent. On n'attendoit plus que Lando qui tarda longtemps à venir avec le reste des Conjurez; & la Citadelle estoit si pleine, que pour peu qu'on eust différé, la conspiration auroit infailliblement esté découverte; quoy que les Conjurez se tinssent séparés le plus qu'ils pouvoient, si Anguisola n'eust enfin aperçu Lando

1547. sur la Place, & incontinent après sur le Pont de la Citadelle dans le temps qu'on s'estoit résolu de commencer l'entreprise sans luy. Alors ceux qui devoient seconder Anguisola, s'estant rangez auprès de luy, ils se hâtèrent de grater à la porte de la Chambre du Duc de Parme, de peur qu'on ne la fermaist au premier bruit que feroient leurs Compagnons, en s'emparant des postes qui leur avoient esté marquez. L'Huissier n'eut pas plûtoſt ouvert la porte, qu'on la poussa de force, & les Conjurez entrerent dans la Chambre du Duc. Anguisola s'adressa d'abord à luy, & le renversa mort d'un coup d'épée au travers du corps. Castelnovo & Copellati, qui prenoient congé de luy, furent blessez; le premier, parce qu'il avoit mis la main à l'épée, & le second pour avoir crié, au meurtre. Mais Anguisola qui leur avoit obligation du succès de son entreprise, empêcha qu'on ne les achevast, & les enferma en lieu de sûreté. Les Chefs des autres Troupes executerent si précisément ses ordres, & s'entendirent si bien, que dans le mes-

En ce moment qu'il estoit entré dans la Chambre, ils se saisirent du Pont, de la Salle, des armes, de la Garnison Allemande, & de la Citadelle. Ensuite ils firent sortir quelqu'uns des Conjurez, qui se joignirent à Hierôme Palavicin, haranguerent le peuple avec tant d'éloquence, que les boutiques des Marchands ne furent point fermées, ny le travail des Artisans discontinué. Le corps du Duc de Parme fut suspendu à la fenestre de sa Chambre, avec un écriteau qui luy reprochoit le peché abominable, & ensuite on le précipita dans le fossé. Les Espagnols s'estoient avancez en trois Corps séparés, afin de rendre leur marche moins suspecte, & de la pouvoir excuser en cas que la conspiration eust esté découverte. L'un estoit sorti de Milan; l'autre de Pavie, & le troisiéme de Cremone; ils estoient si proche de Plaisance, qu'ils entendoient distinctement tout ce qui s'y faisoit; & Anguisola n'eut pas plütoست fait tirer les trois volées de canon dont il estoit convenu avec Gonzague, que les trois Corps se joignirent en un, & se presenterent à la porte de la Cita-

1547.

Dans
la vie
d'Anni-
bal Ca-
ro.

delle. Ils y furent introduits par les Conjurez qui se deffioient avec raison de la fermeté de la Bourgeoisie, & leur arrivée sauva la vie au célèbre Annibal Caro, l'un des deux Secretaires du Duc de Parme, à qui les Conjurez en vouloient, particulièrement. Cet homme qui passoit pour le plus beau genie de l'Europe, n'avoit point trouvé de meilleur expedient pour éviter leur fureur, que de se jeter de sa Chambre dans le fossé, & de se cacher jusqu'au cou dans l'eau dont la froideur luy avoit presque étouffé la chaleur naturelle; lors qu'il fut trouvé par ceux des Espagnols qui sondoient le mesme fossé pour plus grande seureté de la Place. Gonzague le renvoya au Pape, pour adoucir, en quelque maniere par cette civilité, le regret que recevroit Sa Sainteté de la mort de son fils; & la posterité sera éternellement obligée au mesme Gonzague d'avoir empêché les Conjurez de tremper leurs mains dans le sang de cet admirable Poëte, qui traduisit depuis si également en vers Italiens l'Eneïde de Virgile.

L'autre Secretaire qu'on nommoit Apollonio,

Apollonio, ne fut pas si favorablement traité, parce qu'on le soupçonnoit de n'avoir pas eu moins de part dans les débauches que dans les secrets de son Maître. On le transféra de Plaisance à Milan : on le mit dans une basse-fosse : on l'appliqua plusieurs fois à la question pour luy faire avouer que son Maître avoit esté complice, ou du moins confident de la conjuration de Fiesque ; & s'il se garantit enfin du dernier supplice, il en eût toute l'obligation à son silence. Les Espagnols ravis de s'estre si facilement emparez de Plaisance, laisserent le corps du Duc de Parme exposé quatre jours entiers aux injures de la populace, afin de la rendre irreconciliable avec le Saint Siège, & luy donnerent ensuite une Sepulture bourgeoise. Leur dessein avoit esté de se saisir en mesme temps de la Ville de Parme, pour ne laisser aux Farneses dans la Lombardie, aucune retraite, d'où ils pussent avec l'argent du Pape, troubler le Duché de Milan. Mais le Trésor de l'Empereur estoit alors si vuide, à cause des frais de la Guerre d'Allemagne, que ce Prince n'avoit pû four-

1547. nir à Gonzague, que ce qu'il falloit pour lever les trois mille hommes, qui estoient entrez dans Plaisance; & les Marchands de Genes avoient absolument refusé de faire l'avance de dix mille écus que Sa Majesté Imperiale leur demandoit. De là vient que Gonzague ne put autrement solliciter Sforce de Santa-Fiore, Gouverneur de Parme, que par des promesses, qui toutes magnifiques qu'elles estoient, n'entrant point en comparaison avec les avantages solides que ce Gouverneur estoit assuré de tirer du Pape, en conservant à Sa Sainteté la Place qu'elle luy avoit confiée, le retinrent dans le devoir. Le Courrier qui portoit à l'Empereur la nouvelle de la prise de Plaisance, ne fut pas plutôt arrivé, que son Conseil resolut de se comporter à peu près de la mesme maniere qu'il avoit agi vingt-deux ans auparavant la prise de Rome; c'est à dire d'affecter une dissimulation à contre-temps, qui ne servoit que pour ajoûter la mocquerie à l'injure. Comme on avoit fait alors des prieres publiques par toute l'Espagne, pour délivrer Clement Sept de la

prison , où les Espagnols le tenoient ; 1547.
 on écrivit aussi dans la conjoncture dont
 il s'agissoit à Figueroa , Ambassadeur de
 Sa Majesté Imperiale , de rendre une
 visite extraordinaire au Pape Paul Trois :
 de se faire accompagner par le plus
 grand nombre de personnes de qualité
 qu'il luy seroit possible : de consoler Sa
 Sainteté dans les termes les plus Chré-
 tiens & les plus pathétiques de la mort
 de son fils unique , que l'on avoit fait
 assassiner ; & de ne luy parler que de
 soumission aux ordres de la providen-
 ce , quoy que les ordres dont Sa Sainte-
 té se plaignoit fussent immédiatement
 sortis de la bouche de l'Empereur. Le
 Pape dans la disposition où il estoit , ne
 pouvoit recevoir de plus sensible déplai-
 sir , que celuy qui procedoit d'une si
 piquante raillerie. Il venoit de perdre
 avec son fils unique le fruit des travaux
 qui l'avoient toute sa vie occupé à l'a-
 grandissement de sa Maison ; & le seul
 avantage qu'il s'estoit promis , en s'é-
 levant à la premiere Dignité de l'Egli-
 se , avoit esté de tirer sa posterité de la
 condition privée , en luy ménageant
 une Souveraineté , où elle demeurast à

Dans la
 Négocia-
 tion de
 Figueroa
 à Rome.

1547. couvert de la recherche de ses Successeurs pour les thrésors qu'il luy laisseroit en mourant. Car encore que la Ville de Parme luy fust restée, c'estoit trop peu de chose pour appuyer la fortune chancelante des Farneses, parce qu'ils ne seroient plus en estar de la garder au moment que l'Eglise changeroit de Chef; & soit qu'ils la remissent au Pape futur, qu'ils la livrassent au Roy de France, ou qu'ils achetassent à ce prix la protection de l'Espagne; ils n'en seroient ny moins dépouillez, ny moins exposez à la vengeance de quiconque prétendrait que leur pere l'eust offensé. Le Pape qui dans une autre conjoncture auroit jugé qu'il estoit également dangereux à ses petits fils de se jeter entre les bras de l'Empereur & du Roy de France, ne délibéra point s'il prefereroit ce Roy à l'Empereur. Il manda François de Rohan, fils du Marechal de Gié, Ambassadeur de France à Rome, & du Mortier President. Il leur déchargea son cœur: Il leur revela des secrets que la France n'avoit point sçus, en exagerant l'ingratitude de l'Empereur à l'égard de Sa Sainteté;

& il conclut qu'il n'y avoit rien que le Roy Henry Second ne dult esperer de Sa Sainteté, pourvû qu'il luy aidast à tirer raison de l'assassinat de son fils. 1547.

Comme ce qu'elle demandoit excedoit le pouvoir des Ambassadeurs, Gie & du Mortier Ambassadeurs de France se contenterent de l'asseurer par avance de la part que le Roy leur Maistre prendroit à sa douleur, en attendant qu'ils eussent receu de nouveaux Ordres, sur un événement si tragique. Le Conseil de France prit l'affaire du costé qu'il falloit, c'est à dire qu'il regarda la proposition du Pape, comme une sollicitation de rupture avec l'Empereur. Il n'y avoit pas d'apparence de s'y résoudre de gayeté de cœur, & pour faire plaisir à un Pape de quatre-vingt ans, qui par sa mort eust laissé la France engagée seule dans sa querelle, ou auroit abandonnée à la discretion des Espagnols, aussi-tost qu'ils eussent offert de restitüer Plaisance à son petit-fils. La parole du Pape ne suffisoit donc pas si l'on n'ajoutoit quelque chose de plus solide; & l'unique gage de la fidelité qu'il pouvoit alors donner, con-

547. fistoit en la Ville de Parme , qui auroit servi de Place d'armes aux François , pour entrer , quand ils eussent voulu , dans le Duché de Milan. Ainsi le Roy Henry Second répondit à Gié qu'il n'avoit pas assez de forces pour attaquer l'Empereur dans une conjoncture où ce Prince pouvoit entrer en France avec l'Armée qu'il remenoit victorieuse d'Allemagne ; & qu'encore que la douleur de Sa Sainteté fust juste , il n'y avoit pas d'apparence que Sa Majesté Tres-Chrestienne se perdît , pour tâcher de l'adoucir : Que si néanmoins elle pouvoit se résoudre à donner Parme pour Ville de sureté , on délibereroit de nouveau sur ce qu'il y auroit à faire.

Dans la
réponse
du Con-
nestable
à Gié,

Avec quelque adoucissement que Gié eust préparé cette pillule , il luy fut impossible de la faire avaler au Pape. Sa Sainteté expliqua la réponse du Roy , comme si la France eust eu dessein de commettre à son égard la dernière inhumanité , en achevant de le dépouiller , sous pretexte de l'aider à recouvrer ce qu'il avoit perdu ; & la passion de retenir Parme fut plus forte dans son esprit , que celle de venger la mort de

son fils. Sa Sainteté aima mieux baiser la main qui venoit de luy percer le sein, que de hazarder la perte de Parme; & toute la précaution qu'elle apporta pour sauver les apparences, en recherchant de se réconcilier avec l'Empereur, fut de le faire au nom de ses quatre petits-fils. Elle dépêcha Jules Ursin, homme de qualité, de sçavoir, d'expérience & de réputation, pour représenter à l'Empereur de leur part, & principalement de l'ainé Octavien, qui avoit l'honneur d'estre son gendre, & dont la femme estoit depuis quelques jours accouchée de deux mâles jumeaux; le malheur qui leur estoit arrivé; & pour le conjurer de commander qu'on leur restituast la Ville de Plaisance, que les assassins de leur pere avoient livrée au Gouverneur de Milan. L'Empereur connoissoit assez le Pape, pour deviner qu'il ne s'adressoit à luy qu'au refus du Roy de France; ce qui luy auroit fait recevoir Ursin avec toute la fierté dont il sçavoit user quand il vouloit, s'il n'eust apprehendé de forcer le Pape de remettre Parme aux François, en le reduisant au desespoir.

1547. Cette consideration estoit secondée dans l'imagination de l'Empereur par une autre non moins puissante, qui luy donnoit esperance de tirer encore Parme des mains de Sa Sainteté, après qu'elle auroit inutilement employé tous ces efforts pour recouvrer Plaifance, sous couleur d'en faire un échange avec des Terres de mesme revenu situées dans le milieu du Royaume de Naples. De là vint qu'Ursin fut recen d'abord plus favorablement qu'il ne pensoit : Que l'Empereur luy témoigna beaucoup de tendresse pour sa fille, pour son gendre & pour leurs enfans : Qu'il plaignit leur disgrâce ; & qu'il promit de les assister en tout ce qui dépendroit de luy. Mais le venin fut à la queue : car il renvoya Ursin au Chancelier Granvelle, pour conferer avec luy sur la restitution de Plaifance.

Ursin s'imagina que c'estoit pour en recevoir l'ordre tout scellé ; mais il fut étrangement surpris, lors qu'il trouva Granvelle avec un visage refrogné, qui dechargea sa bile contre la mémoire du Duc de Parme. Il luy reprocha son ingratitude, en ce qu'il avoit oublié
l'honneur

l'honneur que Sa Majesté Imperiale luy 1547
 avoit fait , en préférant son alliance à
 celle du Duc de Florence qui la méritoit
 cent fois mieux que luy , pour se lier
 d'interests avec la France. Il ajouta
 qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'un
 homme qui n'avoit aucune experience
 dans la Guerre , & qui s'estoit plongé
 dans les plus infames plaisirs , eust pris
 une résolution si hardie sans la partici-
 pation du Pape son pere , veu princi-
 palement qu'il ne pouvoit l'exécuter
 qu'aux dépens du Saint Siège. Il fit voir
 des avis secrets qui portoient, que quand
 Oétavien Farnese , gendre de l'Empe-
 reur avoit conduit l'année precedente
 au secours de son beau-pere , l'Armée
 florissante qui avoit esté la principale
 cause de la défaite des Protestans , il
 avoit passé par la Ville de Parme , afin
 de prendre congé du Duc de Parme
 son pere , qui luy avoit voulu inutile-
 ment persuader de laisser l'Empereur
 vuider sa querelle contre les Allemands ,
 & de tourner ses armes contre le Duché
 de Milan , où l'on s'estoit contenté de
 laisser des foibles Garnisons dans les plus
 importantes Places , les autres estant

1547. demeurées tout-à-fait dépourvûës , sur ce que les Peuples ennuyez de la Domination d'Espagne , n'auroient pas plû-tost conceu l'esperance d'avoir un Souverain de leur Nation , qu'ils se révolteroient avec d'autant plus d'impunité , que toutes les forces de l'Empereur estoient alors occupées dans une Guerre éloignée & difficile ; & que les François qui ne pensoient plus à recouvrer le mesme Duché fourniroient volontiers ce qu'ils avoient de Troupes en Piémont pour l'aider à changer de Maître : Qu'Octavien avoit eu horreur de la perfidie que luy suggeroit le Duc de Parme son pere ; & que neanmoins ce Duc n'avoit pas laissé peu de temps avant qu'il fust tué , de recevoir magnifiquement à Parme le Cardinal du Bellay dans la créance que ce Prélat avoit encore part aux affaires du Roy son Maître , le voyage de Rome qu'on l'obligeoit à faire n'estant qu'un exil déguisé : Qu'ils s'estoient entretenus seuls , durant plus de six heures des mesures qu'il y avoit à prendre , afin que les François achevassent de conquérir ce qui leur manquoit du Piémont

Dans la
Négo-
ciation
de Jules
Ursin.

DE HENRY II. LIV. I. 247
du Montferrat, dans le temps que 1547
es Farneses s'empareroient du Duché
e Milan ; & qu'enfin le Duc de Par-
ne avoit esté l'autheur de l'assassinat
e Janetin Dorie.

Ensuite Granvelle reprit insensiblement un visage plus doux & plus ouvert : Il déclara que Plaisance estoit si chere à l'Empereur, qu'il ne la rendroit que par force ; mais que si les Farneses se vouloient défaire de Parme, qu'aussi bien ils ne pouvoient garder ; Sa Majesté Imperiale étoit preste de leur en donner toute la récompense qu'ils souhaitteroient ; & de plus par un surcroît de liberalité, de les dédommager pour Plaisance. Ursin plus surpris de la fin que du commencement du discours bizarre de Granvelle, reparti froidement que son ordre estoit de solliciter la restitution de Plaisance, & non pas de traiter l'échange de Parme. Il prit congé là-dessus ; & l'Empereur qui n'osoit le renvoyer tout à fait mécontent, luy donna une lettre de compliment écrite de sa propre main pour le Pape, quoy qu'il ne luy en eust apporté aucune de la part de

1547. Sa Sainteté. Elle contenoit que la seule cause qui l'empêchoit de restituer Plaisance, estoit le serment qu'il avoit fait à son avènement à l'Empire, d'en conserver les droits; & que si l'on pouvoit montrer que ceux du Saint Siège fussent meilleurs que les siens, il offroit de tirer sa Garnison de la même Ville.

Le Pape qui n'attendoit qu'une ouverture pour négocier, renvoya Ursin à l'Empereur avec tous les éclaircissements qu'on pouvoit souhaitter; car on ne se contenta pas de justifier par des Actes authentiques que Plaisance avoit esté engagée aux Ducs de Milan de la Maison de Visconti, à condition qu'elle pourroit toujours estre rachetée; mais encore on montra à l'Empereur la copie collationnée d'un Acte qu'il avoit luy-même passé avec Leon X. par lequel il autorisoit les prétentions du Saint Siège sur Parme & sur Plaisance, & consentoit que ces deux Villes demeurassent éternellement réunies au Domaine de l'Eglise, aussi-tost qu'elles auroient esté tirées des mains des François. Jamais l'Empereur ne dissimula

mieux qu'en cette conjoncture, quoy qu'elle n'en valust pas autrement la peine. Il témoigna qu'il seroit ravi de gratifier les Farneses qu'il regardoit comme ses enfans, pourvû qu'il le pust, sans noircir sa réputation, en alienant mal-à-pros un si beau fleuron de la Couronne Imperiale ; & il déclara que la restitution ne tenoit plus qu'à une formalité nécessaire pour sa décharge. Elle consistoit à faire confronter la copie collationnée à l'Original qui avoit esté cousu, suivant la coutume, avec les autres Titres de l'Eglise Romaine, que l'on gardoit précieusement dans le Chasteau Saint Ange, d'où l'on ne les tiroit jamais pour quelque cause que ce fust.

Ursin demanda que Sa Majesté nommast un ou plusieurs Commissaires pour assister à cette confrontation ; & on luy dit qu'il suffisoit qu'il prist en passant par Sienne Diego Hurtado de Mendosa, Gouverneur de cette Ville, & qu'il le menast à Rome. Ursin partit là-dessus de la Cour Imperiale, & prit Mendosa en passant par Sienne. Aussi-tost que l'un & l'autre eurent

1547. salué le Pape, ils allerent au Chasteau Saint Ange pour proceder à la confrontation dont il s'agissoit. Mais ils trouverent que l'original avoit esté arraché du lieu où il estoit inseré; & quelque diligence que l'on apportast, il fut impossible de le recouvrer, ny de découvrir les auteurs de cette supercherie. Mendosa acheva de tourner la négociation d'Ursin en ridicule, en demandant acte de ce qu'on ne luy representoit point l'original. Il accusa de fausseté les copies collationnées, comme si ceux qui les avoient faites eussent eu dessein de surprendre l'Empereur, en luy persuadant qu'il avoit signé des choses dont il luy estoit impossible de se souvenir, à cause qu'elles s'estoient passées durant sa jeunesse. Il consulta les plus celebres Jurisconsultes d'Italie; & il répondit au Pape conformement à leurs décisions, que Sa Majesté Imperiale ne pouvoit avoir aucun égard à des pieces qui n'estoient autorisées ny de son sein ny de celui de ses Ministres.

Le Pape que l'on venoit de traiter avec tant de mépris dans Rome mes-

me, courut encore une fois à la vengeance, & fit de telles démonstrations, qu'à ce coup il se vouloit jeter tout de bon entre les bras de la France; que le Roy crut estre obligé de luy envoyer une personne de confiance, pour écouter ses propositions. Il luy députa Lancelot Carleu, Evêque de Riez, Prélat de merite & de capacité, & sur tout agreable à la Cour de Rome, où il estoit connu pour y avoir demeuré long-temps en qualité de Protonotaire. L'instruction qui luy fut donnée, étoit d'écouter simplement ce que le Pape luy feroit l'honneur de luy dire, & de se tenir modestement sur la simple négative dont on avoit usé en France à l'égard du dernier Legat, si Sa Sainteté persistoit à n'offrir rien de plus solide. Mais si la dernière indignité qu'elle avoit receüe des Espagnols l'avoit renduë plus liberale, l'Evêque avoit ordre de luy déclarer que le Roy son Maistre ne vouloit rien conclure sans la participation des Venitiens. Si le Pape y consentoit, le mesme Evêque devoit aller incontinent après à Venise, & donner part à cette Républi-

1547. que de ce qui se passoit, après avoir pris les mesures avec Jean de Morvillier, Ambassadeur de France auprès d'elle. Si le Pape refusoit de s'ouvrir à qui que ce fust sur une matiere si délicate, l'Evêque devoit suspendre sa négociation jusqu'à ce qu'il eust reçu de nouveaux ordres.

Comme les affaires d'Angleterre étoient les plus pressées après celles d'Italie, le Roy s'y appliqua en second lieu, & donna audience au Milord Briand, qui sous pretexte de feliciter Sa Majesté sur son avènement à la Couronne, estoit venu demander la pension de cinquante mille écus que les derniers Rois d'Angleterre avoient prétendu de ceux de France en qualité de tribut; il devoit encore presser la ratification du Traité que le Baron de la Garde avoit conclu en Angleterre peu de temps avant la mort de François Premier, & se plaindre de l'assistance que le Roy Henry Second donnoit aux Ecoissois. Son Discours fut plus conforme au genie de sa Nation qu'à l'estat des affaires de son Maître; & l'on ne pouvoit assez admirer

sa fierté, lors qu'on faisoit reflexion 1547.
 qu'il parloit pour un Roy Mineur, sur
 la tutelle duquel l'Angleterre estoit sur
 le point de rentrer dans la guerre ci-
 vile. Aussi le Roy repartit d'un ton fer-
 me qu'il offroit de payer la pension,
 pourveu que l'Angleterre satisfist au
 dernier Traité sur lequel elle estoit
 fondée; c'est à dire qu'elle convint du
 jour & des autres circonstances necessai-
 res à la restitution de Bologne qui avoit
 esté stipulée dans le mesme Traité.
 Que la transaction du Baron de la Gar-
 de estoit manifestement injuste, en ce
 qu'elle permettoit aux Anglois de se
 fortifier autant qu'il leur plairoit dans
 le Boulonnois, & qu'elle deffendoit le
 reciproque aux François; & que le feu
 Roy l'avoit trouvée si dure, qu'il avoit
 refusé de la ratifier, & desavoué ce Ba-
 ron: Que les Ecossois estoient les plus
 anciens alliez de sa Couronne, & que
 l'Angleterre ne devoit point trouver
 étrange qu'il les assistast, puisque son
 prédécesseur s'en estoit réservé le pou-
 voir dans la derniere Trêve qu'il avoit
 concluë avec les Anglois.

Le mesme jour que Milord Briand

1547. fut renvoyé, l'Ambassadeur de l'Empereur vint donner part au Roy de la victoire obtenüe contre les Protestans sur les bords de l'Elbe. L'humeur Espagnole y parut dans toute son étendue ; puisque l'on montra pour comble d'exageration une botte du Duc de Saxe, si vaste, que tout le corps d'un homme de taille ordinaire y pouvoit entrer. Le Conseil de France se repentait alors, mais trop tard, d'avoir trop foiblement assisté ce malheureux Prince ; & l'on écrivit aux Estats & aux Villes libres de l'Empire pour les exhorter à conserver leur liberté, & pour leur offrir tout ce que la France pourroit contribuer à les préserver de l'esclavage dont ils estoient menacez. On traita de plus avec le Colonel Vogelberg pour une levée de cinq mille Allemans, qui s'estant jettez dans la Ville de Magdebourg, la plus considerable de l'Empire, empêcherent l'Empereur de s'en rendre maistre sans siege, comme il eust fait sans ce prompt secours. Mais les commissions qu'on avoit données au mesme Vogelberg qui portoient que ses gens de guerre ne

devoient estre employez que contre les Anglois, ne l'exempterent pas depuis de perdre la teste, l'Empereur ayant justifié que ç'avoit esté contre son service.

Le Roy se préparoit à Saint Germain pour faire son entrée dans Paris; lorsqu'il fut pressé de permettre un duel, qui selon quelques-uns fut cause de la malheureuse fin de son regne. Guy de Chabot Jarnac s'estoit avancé à la Cour de François Premier, en épousant une sœur de la Duchesse d'Estampes; & comme il estoit adroit, & qu'il aprehendoit de décheoir, il s'estoit insinué dans l'amitié du Dauphin avec tant de souplesse, que sa bienfaitrice n'en avoit rien scu. Il luy estoit échappé de se vanter d'avoir couché avec sa belle-mere, dans une conversation où le Dauphin s'entretenoit avec luy de ses bonnes fortunes, suivant la pernicieuse coutume qui s'estoit alors introduitte entre les jeunes Courtisans. Le Dauphin ne fit pas plus de scrupule de divulguer le secret de Jarnac, que Jarnac en avoit fait de noircir la réputation d'une Dame qui luy estoit si

1547. proche ; & la faction de la Sénéchale ajouta de nouvelles circonstances au bruit qui s'en estoit déjà répandu , parce qu'elle s'imagina de contribuer d'autant à la disgrâce du beau-frere de la Duchesse d'Estampes , qu'elle estimoit des plus attachez à la faction contraire. Jarnac qui se voyoit sur le point d'estre disgracié pour la legereté de sa langue , s'estoit avisé de couvrir son imprudence par un mensonge ; & comme il avoit autant de cœur que d'esprit , quoy que la force du corps ne secondast point en luy ces deux éminentes qualitez , il avoit donné un démenti public à quiconque oseroit luy soutenir ce qu'on luy reprochoit. La Duchesse d'Estampes qui n'avoit pas toute la bonne opinion qu'elle devoit avoir de son courage , s'estoit imaginée qu'il estoit innocent après ce qu'il venoit de faire pour se justifier. Elle avoit cherché avec beaucoup d'exactitude d'où venoit cette prétendue calomnie ; & quoy qu'il luy eust esté impossible d'arriver jusqu'à la source , à cause que le respect que l'on portoit à la personne du Dauphin , obligeoit les déposans à cacher

son nom ; elle avoit sçu neanmoins que le bruit venoit de la maison de ce Prince ; & elle avoit par consequent jugé que c'estoit une malice de la Sénéchale qui tendoit à luy ravir le support de Jarnac, elle s'en estoit plainte à François Premier, qui l'aimant avec d'autant plus de passion, qu'il luy restoit moins de temps pour la posséder, avoit commandé de faire une enqueste dans la derniere exactitude de celuy qui avoit parlé le premier de l'inceste de Jarnac ; Sa Majesté avoit juré de le faire severement punir, en cas qu'il fust découvert.

On a déjà remarqué que François de Vivonne, Seigneur de la Chastaigneraye, estoit un des Favoris du Dauphin. Il s'estoit d'abord signalé à la Bataille de Cerisoles, & depuis si sagement ménagé à la Cour, qu'il n'avoit point esté compris dans la disgrâce de Dampierre, quoy que tout le monde sçust qu'il estoit son meilleur amy & son beau-frere. Il avoit pour l'honneur une sensibilité extraordinaire ; & son caractere estoit d'aimer plus le Dauphin par inclination que par in-

1547. terest. Dans ces dispositions il avoit vu commencer l'enquête qui regardoit Jarnac; & comme il n'avoit pu ignorer que le Dauphin estoit déjà mal dans l'esprit de François Premier son Pere, pour avoir sollicité le retour du Connestable; il avoit apprehendé que l'indignation de Sa Majesté n'augmentast, si elle venoit à sçavoir que son fils étoit l'auteur du bruit qui courroit au desavantage de Jarnac. Pour l'éviter il luy avoit pris envie d'entrer dans une querelle qui ne le regardoit point, & de soutenir que c'estoit luy à qui Jarnac s'estoit vanté de son incest. Le motif de ce mensonge luy avoit semblé glorieux, puisque c'estoit pour sauver l'honneur du Dauphin; & le hazard qu'il y avoit à courir luy avoit paru d'autant moindre, qu'il estoit plus fort sans comparaison & plus adroit en toute sorte de combats que Jarnac. Il s'estoit donc déclaré auteur du bruit qui courroit; & François Premier qui l'aimoit en considération du grand Sénéchal de Poitou son pere l'avoit empêché de se battre. Mais Sa Majesté estoit morte deux ans après; & Jarnac

désespérant de se maintenir à la Cour 1547
 après la disgrâce de la Duchesse d'Es-
 tampes sa belle-sœur, s'il ne se met-
 toit en credit par quelque action dé-
 terminée, obtint du nouveau Roy
 Henry II. par ses importunitéz, qu'il
 luy fust permis d'appeller la Chastai-
 gneraye en duél, en quoy personne ne
 le traversa, parce qu'on estimoit qu'il
 couroit à sa mort. Il prit pour son Par-
 rain Boisy, grand Ecuyer de France,
 au refus du Connestable, qui s'en ex-
 cusa, sous pretexte que sa Charge l'o-
 bligeoit à demeurer neutre, afin de
 veiller plus exactement à la seureté du
 camp. Mais la veritable cause, fut
 que ce premier Officier de la Couron-
 ne apprehendoit de choquer la Séné-
 chale, en témoignant de l'affection
 pour Jarnac, quoy qu'il luy fust rede-
 vable en partie des principaux offices
 qui s'estoient faits pour son retour. Le
 Duc d'Aumale allié de Jarnac, con-
 sentit d'estre son Parrain; & toute la
 Cour fut presente au duél, qui se fit
 à pied dans le mesme lieu de saint Ger-
 main en Laye. La Chastaigneraye s'a-
 vança avec toute la fierté d'un Cham-

Dans
 le Pro-
 cès ver-
 bal du
 duél.

1547. pion asseuré de la victoire; & Jarnac qui connoissoit assez l'avantage de son adversaire sur luy, se contenta de parer les coups qu'il luy portoit, jusqu'à ce qu'il eust pris les mesures pour luy donner l'atteinte qu'il prétendoit, en luy déchargeant un coup si rude de revers sur le jarret gauche, qu'il le coupa. La Chastaigneraye tomba de ce coup; & Jarnac offrit de luy donner la vie, mais il ne la voulut jamais demander. Jarnac au lieu de punir son obstination, supplia le Roy, qui regardoit le combat, d'agréer qu'il luy fît présent de la vie de son ennemy vaincu: Sa Majesté ne luy répondit rien, & il retourna vers le malheureux la Chastaigneraye à dessein de l'achever. La honte de tuer un homme hors d'estat de se deffendre luy retint trois fois le bras, & l'obligea de renouveler deux fois à genoux l'instance qu'il avoit faite au Roy. Sa Majesté persista dans le silence; & Jarnac continuant d'estre genereux, donna la vie à la Chastaigneraye malgré luy; mais la Chastaigneraye trop délicat sur le point d'honneur, pour survivre à sa honte, prit
pour

pour injurer la grace qu'on luy faisoit : 1547.
 Il ne voulut pas souffrir que les Chirurgiens arrestassent le sang qui couloit de sa blessure , & y missent le premier appareil. Il fallut attendre l'évanouissement qui luy survint , pour luy rendre ce charitable office ; mais il expira de regret peu de temps après. Le Roy fâché d'avoir permis ce duël , s'engagea par serment à ne plus accorder de semblables licences , & n'évita pas néanmoins le trépas qui luy estoit préparé dans une espee de combat singulier.

Pour le détourner de cette triste idée , le Connestable s'avisa de luy proposer que l'on travaillast au dessein que François Premier avoit formé d'unir l'Ecosse à la France. Mongommery retourné de ce Royaume , où il avoit longtemps servy en qualité d'Officier d'armée , ne s'estoit pas contenté de représenter en quel estat il avoit laissé les affaires ; mais de plus il avoit par une generosité sans exemple soutenu dans le Conseil de France la cause restée sans deffense du Comte de Lenox , tout son ennemy qu'il estoit ; & représenté si vi-

1547. vement le tort qu'on avoit eu de le red-
uire à se jetter entre les bras des An-
glois, qu'on avoit donné à Daubigny
son frere une Charge de Capitaine des
Gardes du Corps, & mandé à la Re-
gente d'Ecosse qu'elle tâchast de recou-
vrer son amitié. En suite on envoya à
cette Princesse une Flotte de vingt Gal-
leres sous la conduite de Leon Strozzi
Prieur de Capoue, qui tout jeune qu'il
estoit, avoit joint à son naturel intre-
pide une experience consommée des af-
faires de la marine. Strozzi prit terre
en Escosse, au moment que la guerre
civile y recommençoit. La Faction con-
traire à la Regente avoit assassiné le
Cardinal Bethon, & s'étoit mise en
campagne, après avoir surpris la Ville
de Saint André. La Regente persua-
dée de l'importance de cette Place, qui
estoit la seconde d'Ecosse, pria Strozzi
d'y mettre le Siege, avant qu'on eust
le loisir d'y jetter une suffisante Garni-
son: ce qu'il fit si promptement que les
assassins s'y trouvant presque seuls,
s'y rendirent à discretion le quatrième
jour, & livrerent le tresor du Cardinal
qui n'estoit point encore dissipé. Strozzi

remit la Place entre les mains de la Regente , & reprit la route de France : mais les Eſcoſſois jaloux du ſucces de leurs Alliez , ſe mirent en campagne au nombre de trente mille pour tirer raiſon de ce que les Anglois fomentoient leurs diviſions civiles , & preſenterent la Bataille au Duc de Sommerſet , Oncle & Tuteur d'Edoüard Six Roy d'Angleterre , qui n'avoit que dix mille Soldats. Sommerſet connoiſſant à l'ordonnance des deux aîles la meſintelligence de leurs principaux Officiers , les chargea avec tant de vigueur , qu'il les défit entierement. Les Vainqueurs entrèrent dans l'Ecoſſe , ſans trouver de réſiſtance , & ſe preſenterent devant Edimbourg qui en eſt la Capitale. Ils n'oſerent pourtant y mettre le ſiege à cauſe que l'hyver approchoit , & ils ſe contenterent de fortifier Edinton qui en eſtoit proche , pour la tenir en ſubjection juſqu'à la campagne prochaine. La Regente voyant ce qui reſtoit de Nobleſſe Ecoſſoiſe , dans l'apprehenſion de tomber ſous la domination des Anglois , profita de la terreur publique , & propoſa d'envoyer en France deman-

1547. der un secours extraordinaire à condition que la jeune Reyne Marie Stuard qui n'avoit que six ans seroit mise en dépost entre les mains du Roy Henry Second, jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'épouser le Dauphin de France. Les Escollois consentirent d'autant plus aisément à la proposition de la Regente, que d'un costé le besoin du secours estoit pressant, & d'un autre costé ils n'estimoient pas les François assez forts en mer pour transporter la jeune Reyne malgré les Anglois. Mais ils s'abusèrent dans leur conjecture; & Henry Second ne voulant pas perdre une si favorable occasion, fit équipper ce qu'il avoit de Galeres & de Vaisseaux, & monter dessus une Armée plus considerable par la qualité, que par le nombre des gens de Guerre dont elle estoit composée. Elle estoit toute de vieux Soldats, & commandée par d'excellens Officiers. Le Vicomte d'Estauges de la Maison d'Angleurre menoit les hommes d'armes, Pierre Strozzi les Chevaux-Legers, d'Andelot, l'Infanterie Françoisë, & le Rhingrave Othon l'Allemande. Le Prieur de Capouë avoit soin des Vais-

seaux , le Chevalier de Villegagnon 1547.
conduisoit les Galeres ; & la jeune
Noblessé de France estoit accouruë en
poste de toutes les Provinces pour s'em-
barquer sur cette Flotte ; parce qu'il n'y
avoit point alors d'autre lieu , où elle
pust apprendre le métier de la guerre.
Les Comtes de la Rochefoucaud , de
Baudiné , de Piennes , de Bourdeilles , de
Montpesat , & de Negrepelissé estoient
remarquables entre les autres ; & le der-
nier des trois Bonnivets qui passoit pour
le Gentil-homme de la plus belle espe-
rance qui portast alors les armes , y
estoit aussi venu pour se signaler : mais
il fut tué dans une salve que fit l'In-
fanterie Françoisé en s'embarquant.
Il faloit à cette Armée un Général ,
dont le merite fust si connu , que tant
d'illustres personnes ne fissent aucune
difficulté de luy obeir , & sur tout dans
un Royaume estranger ; & le Roy choi-
sit André de Monlambert d'Essé , qui
possedoit toutes les qualitez nécessaires
à un Général. Il estoit le sixième-fils
d'un pauvre Gentilhomme de Poitou
qui l'avoit donné au Sénéchal de cette
Province pour luy servir de Page. Il

1547. avoit suivy son Maître en cette qualité , n'ayant pas encore douze ans , dans l'expédition de Charles Huit à Naples , & commencé de tirer l'épée à la Bataille de Fournioie. Il avoit servy dans toutes les Guerres de Louïs Douze ; & il s'estoit rendu si brave Cavalier , que François Premier l'avoit choisi avec Lanfac & la Chastaigneraye pour soutenir l'effort des quatre plus rudes Lances qui se présenteroient au Tournoy. Ce Prince l'avoit en suite jetté dans Landrecy , où il avoit arresté toutes les forces d'Espagne , d'Allemagne , d'Italie , d'Angleterre , & des Pais-Bas conjurez contre la France , & reçût pour récompense le Collier de Saint-Michel , & la Charge de premier Gentilhomme de la Chambre. Il n'y avoit personne dans le Royaume qui eust autant d'experience que luy : Il n'avoit pas moins de modestie que de bonne mine ; Et comme après sa fortune il refusoit toujours de laver en se mettant à table avec les personnes de la maison où il avoit esté Page , il ne commandoit aussi jamais aux personnes de qualité , sans leur dire qu'il sçavoit bien

la difference qu'il y avoit de son origine à la leur, & sans leur protester que hors de là il leur cederait en tout : mais il ajoûtoit que puisqu'il avoit plû au Roy de l'honorer de la Charge de Général, il falloit qu'il s'en acquitast en commandant aux Grands, aussi-bien qu'aux petits, & que les uns & les autres luy obéissent. Il ne juroit point quoy que le blasphême passast alors pour galanterie : il n'aimoit ny l'amour ny le vin : il alloit au combat avec une froideur surprenante : & lors qu'un Coureur détaché pour reconnoistre, venoit l'avertir à la haste que les Ennemis s'aprochoient de luy, il se contentoit de répondre, *Et moy à eux.*

Il prit terre à Dumbar, & montrant aux Ecossois ses Troupes qui ne pouvoient estre plus lestes : il demanda l'exécution de la promesse faite au Roy son Maître, pour ce qui regardoit leur jeune Reyne, & proposa de mettre le siege devant la Ville d'Edinton. La Noblesse du Pais ne fut pas moins surprise de la demande d'Essé, que si elle ne s'y fust point attendue. Elle pénétra pour lors dans toute leur étendue

Dans la
lettre
d'Essé au
Roy le
trente.
Avril
1548.

§ 48. les deux inconveniens qui arriveroient du transport de leur Reyne en France : c'est à dire qu'elle prévint qu'il falloit s'attendre à une guerre éternelle avec l'Angleterre, & à la reduction de l'Ecosse en Province. Les Anglois informez à point nommé de ce qui se passoit, n'oublierent rien de ce qui servoit à traverser l'aggrandissement de la France : ils offrirent de rendre à l'Ecosse tout ce qu'ils avoient pris sur elle ; & mesme de payer les frais de la guerre, pourvû qu'on leur accordast deux choses : l'une que la Reyne ne seroit point transportée, & l'autre qu'elle épouseroit dans dix ans leur Roy Edouard Six : ce qui paroissoit d'autant plus avantageux, que l'Ecosse auroit le loisir de se remettre durant un si long terme, des pertes qu'elle avoit reçues & que durant un si long-temps il pourroit arriver mille accidens, dont le moindre seroit capable de rompre le mariage, sans que l'Ecosse y eust rien contribué. Outre que ceux qui auroient en main le Gouvernement, lorsqu'il seroit temps d'exécuter ce qui avoit esté promis, examineroient

neroient avec d'autant plus de loisir s'il y auroit eu raison de le promettre, qu'ils en auroient déjà par avance tiré tout le fruit. Mais la Regente avoit trop avancé l'ouvrage de l'union de la France avec l'Ecosse, pour le laisser imparfait au point qu'on devoit l'achever. Elle employa tout ce qu'elle avoit d'industrie pour se reconcilier avec les ennemis qu'elle s'estoit faits dans le Parlement : elle obtint d'eux qu'ils oublieroient pour un temps leurs querelles domestiques : elle les chargea de gagner les personnes indifferentes sur lesquelles elle sçavoit qu'ils avoient du pouvoir. Elle s'adressa en suite au Clergé, & luy representa que les biens immenses qu'il possédoit seroient les premiers exposez à l'avarice des Anglois, sous un Roy qui faisoit profession de Calvinisme. Elle harangua la Noblesse en termes qui luy faisoient comprendre qu'elle n'avoit pas moins d'intérêt que le Clergé, d'empêcher l'Ecosse d'être reduite en Province de l'Angleterre : parce que les Gentilshommes Anglois qui n'avoient que des dignitez imaginaires, ne pourroient

1548.

Dans
la Rela-
tion du
Cheva-
lier de
Villega-
gnon.

souffrir celles des Ecoſſois qui eſtoient attachées à des fonds ſolides, & paſſoient en qualité d'heritages à leurs deſcendans. Enfin elle ſe prévalut avec tant d'adreſſe de l'inimitié irréconciliable ; & de l'émulation qui ne pouvoit eſtre plus grande entre l'Angleterre & l'Ecoſſe, qu'on luy permit de faire paſſer ſa fille en France. Les Galeres de Henry Second qui l'attendoient, s'avancerent à Leith, où la jeune Reyne ſ'embarqua. Le Chevalier de Villegagnon qui les commandoit avoit aſſez d'experiance pour juger que les Anglois l'attendroient au paſſage, à deſſein d'enlever cette Princeſſe ; & que tout ce qu'il pourroit faire en ce cas ſeroit de ſe dégager de leurs mains, en leur ſacrifiant une partie de ſa Flotte, encore faudroit-il eſſuyer l'Artillerie de leurs Ramberges, à quoy il n'y avoit aucune apparence d'expoſer la Reyne d'Ecoſſe. Cet inconvenient tout invincible qu'il paroiſſoit, fut pourtant ſurmonté par l'induſtrie de Villegagnon. Il feignit de retourner en France par le droit chemin, & lorsqu'il ſe fut aſſez avancé pour tromper les An-

glois , il fit forces de rames. Il retour-
na sur sa route : il cortoya l'Escosse du
costé qu'elle regarde l'Irlande , ce que
les Galeres n'avoient jamais osé entre-
prendre : Il acheva presque tout le
circuit de l'Isle de la Grande Bretagne ;
& il aborda à Brest , durant que la
Flotte Angloise l'attendoit entre Calais
& Douvres. Essé dégagé de cet em-
barras , mit le siege devant Edinton ;
& comme son Armée n'estoit point as-
sez nombreuse pour environner la Place
de toutes parts , la Regente luy four-
nit des Milices du Pais , qui servant
sans estre payées désertèrent en peu de
jours.

Les Anglois avertis qu'elles avoient
disparu , s'imaginerent qu'il seroit aisé
d'enlever la Cavalerie Françoise , qui
s'estoit logée plus au large que l'Infan-
terie. Ils détacherent cinq mille Che-
vaux pour l'attaquer de front , dans
le mesme temps que deux mille Fan-
tassins choisis , fortiroient d'Edinton ,
pour luy donner sur la queue. Mais
d'Essé estoit trop diligent pour estre
surpris ; ses Espions l'avoient averti de
la marche , aussi-bien que du dessein

1548.

de ses Ennemis ; & comme ils avoient deux fois plus de Cavalerie que luy, il s'avisa de mêler entre ses Compagnies de Cavalerie cinq cent Fantassins Arquebusiers choisis, avec ordre de ne faire leur décharge qu'au moment que les deux Armées viendroient à se joindre. Celle d'Angleterre chargea d'abord la Françoisé avec beaucoup de furie : mais les deux mille Soldats de la Garnison assiegée, n'estant pas sortis assez tost pour la seconder, elle fut enveloppée par derriere : car d'Andelot & le Rhingrave estant sortis des lignes avec une partie de leurs Troupes, la prirent par derriere ; & Boisséguin, Lieutenant d'Essé l'attaqua par devant : la moitié en fut taillée en pièces ; & l'autre moitié demanda quartier. Les Anglois plus irrités qu'affoiblis de la perte qu'ils avoient faite, mirent en campagne vingt mille hommes, sous les Ordres du Milord Gray, General d'experience & de réputation, pour lever en toute manière le blocus d'Edinton ; & d'Essé le sentant approcher, se retrancha sur une éminence entre cette Ville & celle d'Edimbourg.

Il laissa les Anglois en liberté de communiquer avec les Assiegez : mais Gray n'estant pas content d'avoir rafraischi de Soldats & de munitions la Ville d'Edinton, s'approcha d'Essé pour le déloger, & se vanta mesme de le combattre dans son poste ; mais il ne put executer ny l'un ny l'autre, & il fut contraint de remener son Armée en Angleterre. D'Essé retourna devant Edinton : Il attira dans une embuche huit cent Cavaliers & cinq cent Fantassins de la Garnison de cette Place ; & il les deffit si absolument, que les François fussent entrez dans cette Ville avec les fuyards, si les Assiegez n'eussent abbatu la herse. Mais comme il n'avoit point assez d'Artillerie pour forcer une Ville si régulièrement fortifiée, il s'avisa de la prendre par une autre voye. Il jugea qu'elle se rendroit d'elle-mesme, lors que les Anglois ne feroient plus en estat de la secourir, tant elle estoit avancée dans l'Ecosse ; c'est à dire qu'il en trouveroit les Clefs dans les autres Places qu'il recouvreroit. La principal de toutes, estoit celle de Humes : car outre qu'elle apporte-

1548. roit la conquête d'une Province entière, elle ôteroit aux Anglois la communication avec les autres qu'ils avoient occupées depuis le commencement de la Guerre. D'Essé averti par le Comte de Rothelay qu'ils y faisoient mauvaise garde, s'en approcha si couvertement, qu'il la surprit la nuit, sans que sa marche eust esté découverte. Les Anglois pour la recouvrer, mirent aussitost en campagne une Armée de sept mil Chevaux, & de vingt mil hommes de pied : mais d'Essé renforcé de quelques Troupes Ecoissoises, déconcerta leur dessein, & les contraignit de s'en retourner sans avoir rien executé de ce qu'ils prétendoient. Il reprit ensuite tout ce qu'ils tenoient de l'Ecosse, à la réserve d'Edinton, dont la Garnison estoit réduite à d'étranges extrémitez, lors qu'il tomba malade d'une si fâcheuse jaunisse, que les Medecins d'Ecosse ne le pouvant guerir, luy ordonnèrent pour dernier remede, de respirer l'air de sa naissance. Il demanda son congé ; & Thermes Gentilhomme de valeur & de conduite fut envoyé pour luy succeder.

Dans
l'expedition
d'Essé en
Ecosse.

La paix du Roy avec l'Empereur ne sembloit point alors devoir estre de longue durée, quoy qu'elle fust observée de part & d'autre avec assez d'exactitude : & le voyage du Prince d'Espagne en Italie, redoubloit les justes soupçons qu'on avoit conçu de l'empressement avec lequel Gonzague fortifioit les avenues du Duché de Milan. Pour l'observer de plus près, le Roy fit un voyage en Piémont ; & le pretexte qu'il en prit, fut de pourvoir avec tant de soin à la seureté de ses Places les plus éloignées, que si l'Empereur enflé de sa victoire d'Allemagne les attaquoit, il ne les trouvast pas dépourvûës : mais la principale cause se réduisoit à deux articles considerables, dont le premier regardoit la Ville de Genes. L'Empereur avoit assez conçu qu'il ne seroit maistre du Duché de Milan que durant que cette Ville seroit dans ses interests ; & s'estoit si bien confirmé dans la pensée de s'en asseurer, qu'il en avoit donné l'ordre au Prince d'Espagne son fils. Mais comme il estoit impossible de l'executer, sans la participation d'André Dorie, le Prince

1548. d'Espagne fut obligé de luy communiquer l'intention de son pere. Il s'en acquitta avec toute l'adresse imaginable, en representant à Dorie l'extrême danger qu'il avoit couru dans la conjuration des Fiesques ; l'impossibilité d'éviter la mort, si quelque Genoïs conspiroit de nouveau contre sa Patrie : la multitude des personnes que la France encourageroit à l'entreprendre ; & le desespoir où elle feroit de se voir frustrée de ses prétentions : mais Dorie persévera dans la résolution de maintenir sa Patrie dans l'entiere liberté qu'il luy avoit acquise, quand il luy en devroit coûter la vie ; quoy que ses interests fussent devenus inseparables de ceux des Espagnols. Il répondit qu'on ne devoit point attendre de luy qu'il ruinast, à l'âge de quatre vingt-quinze ans, un ouvrage qu'il n'avoit achevé qu'en soixante années de continuel travail. Il accusa mesme de lâcheté Adam Centurion son meilleur amy, qui avoit sous luy la meilleure part aux affaires de la Republique, pour s'estre laissé persuader par le Prince d'Espagne ; & il luy remontra sagement qu'en

laissant Genes dans l'estat qu'elle estoit, 1548.
ils mettroient leur vie en danger : mais
qu'en permettant que l'on y bâst une
Citadelle, ils augmenteroient le mal,
au lieu de le diminuer. Et de fait quel-
ques Espagnols de la suite de leur Prin-
ce estant entrez dans la Ville en armes,
pour recevoir des malfaicteurs du Mi-
lanez que les Magistrats leur avoient
accordez ; le peuple qui n'en sçavoit
rien, s'imagina qu'ils avoient dessein
de s'emparer de Genes, comme ils
avoient fait de Sienne peu de temps
auparavant. Il courut aux armes avec
une impetuosité qui auroit esté suivie
d'un horrible carnage, parce que tous
les Espagnols de la suite du Prince d'Es-
pagne estoient accourus au secours de
leurs Compagnons : si Dorie surmon-
tant la timidité de son grand âge, ne
se fust jetté au travers des épées, &
& n'eust par le bon-heur qui luy estoit
ordinaire, appaisé la sedition, qui ne
put neanmoins estre si bien calmée,
que les François n'eussent lieu de pré-
tendre d'en tirer quelque avantage,
s'ils paroïssoient sur la Frontiere de
Piémont en posture d'apuyer les Genoïs.

1548.

La seconde raison qui pressoit le Roy de passer les Alpes, estoit que les Farneses resolu en toute maniere de vanger le meurtre de leur pere, & la perte de Plaifance, sur la personne de Gonzague, avoient corrompu un Soldat déterminé, Corse de Nation appellé Cortini. Ce Soldat s'étoit associé de soixante de la Garde du mesme Gonzague, qui l'avoient introduit dans la maison de ce Gouverneur, & il attendoit avec eux l'occasion de faire son coup. Il y avoit apparence que le Duché de Milan perdrait alors la seule personne capable de le retenir sous la domination d'Espagne; & que ne se trouvant en Italie aucun Ministre de réputation pour l'Empereur; les affaires n'auroient jamais esté plus proches d'une révolution, qu'elles le seroient après le meurtre de Gonzague, & que la présence du Roy eust rendu générale cette révolution. Mais Sa Majesté n'arriva à Turin qu'après que Dorie avoit ménagé avec tant d'adresse les esprits des Genoïs, que non seulement il avoit effacé le soupçon de la mauvaise foy des Espagnols; mais encore il leur avoit persuadé de

recevoir magnifiquement le Prince d'Es- 1548.
 pagne dans leurs murailles avec toute
 sa suite. Et à dire le vray, on y avoit
 fait à ce Prince des honneurs qui n'é-
 toient guères differens de ceux qu'on
 avoit accoustumé de rendre aux Souve-
 rains. Le Senat & tous les autres Corps
 estoient allez au devant de luy. Il
 avoit esté défrayé aux dépens de la
 Ville, on l'avoit diverty durant huit
 jours par des Tournois, des courses de
 Bagues, des Dances & des Comedies
 de prodigieuse dépense, & à la sortie
 on l'avoit chargé de présens. Le Roy
 scut encore que la conjuration des Far-
 nesés contre Gonzague avoit esté dé-
 couverte par l'industrie de François Vin-
 ta, Agent du Duc de Florence à Mi-
 lan; & que Cortini & ses complices
 ayant esté appliquez à la question a-
 voient déposé, qu'Horace Farnese Duc
 de Castro les avoit subornez; & que
 si ç'avoit esté sans le consentement de
 la France, ce n'avoit pas du moins esté
 sans sa participation. Cet événement fit
 appercevoir le Conseil de France de la
 faute qu'il avoit commise, en refusant
 les deux ouvertures que le Pape luy

Dans le
 voyage
 de ce
 Prince.

1548. avoit proposées , pour rétablir la puissance des Rois Très-Chrestiens dans l'Italie. L'experience de trois cent ans luy devoit avoir appris , que comme la premiere & la seconde Maison d'Anjou ne s'estoient élevées sur le Trône des deux Siciles , que lorsque le Saint Siege les y avoit appellées ; & comme au contraire elle n'en avoit esté chassée que quand le mesme Saint Siege s'estoit déclaré contre-elle ; ainsi les Espagnols qui s'estoient emparez de ces deux Royaumes ; & qui y avoient ajoûté le plus beau Fief de la Chrestienté , qui étoit le Duché de Milan , s'y maintiendroient contre toutes les Forces de la France , tant qu'ils auroient les Papes pour amis ; & qu'au moment qu'il surviendrait une rupture d'importance entre-eux & la Cour de Rome , ils ne pourroient éviter de perdre tous les Estats qu'ils possédoient d'ins l'Italie , pourvû que l'on tournast contre-eux les mesmes artifices dont ils s'estoient prévalus pour les acquerir. Cependant la fortune venoit de faire la meilleure partie de ce qu'il falloit pour leur oster les deux Siciles , en excitant dans le

Royaume de Naples une révolution, 1548.
 qui l'auroit fait changer de maistre
 pour peu qu'elle eust esté secondée;
 & que le Pape & les François se fus-
 sent mis en devoir de l'accroistre.

Le meilleur expedient que les Espa-
 gnols avoient trouvé pour conserver le
 Royaume de Naples, consistoit en ce
 qu'ils avoient donné tous les biens de
 la Noblesse qui s'estoit déclarée pour
 la Faction d'Anjou, à la Noblesse qui
 avoit mieux aimé suivre leur interest.
 Il leur estoit arrivé de cette conduite
 deux avantages : l'un qu'ils avoient ré-
 compensé aux dépens d'autrui les prin-
 cipaux instruments de leur conquête ;
 l'autre que les Seigneurs qu'ils avoient
 enrichis, estoient d'autant plus obligez
 à demeurer eux-mesmes, & à conte-
 nir le peuple dans l'obéissance des Es-
 pagnols, que si l'Estat eust changé de
 face ; la Noblesse en auroit porté le
 plus considerable préjudice. On avoit
 choisi dans cette vûë les plus habiles
 Ministres du Conseil de Madrid, pour
 les envoyer à Naples en qualité de Vi-
 ce-Rois : mais la prévoyance humai-
 ne, quelques mesures qu'elle prenne,

1548.

n'évite pas toujours de se tromper. L'Empereur Charles-Quint avoit jetté les yeux sur Dom Pedro Alvarez de Tolède, qui possédoit à la vérité toutes les qualitez nécessaires pour s'acquitter dignement de son employ; mais qui les corrompoit le plus souvent par un excez de sévérité, que l'on peut dire avoir esté pour lors naturel à la Maison de Tolède; puisqu'il fut depuis cause que le Duc d'Alve, cousin germain paternel de Dom Pedro, fit révolter les Pays-Bas. Il s'estoit proposé de s'insinuer dans l'esprit du peuple, afin de le disposer à contribuer plus aisément pour la guerre contre les François; Et pour y parvenir il favorisoit en toutes occasions les Roturiers dans les differens qui leur survenoient avec les Gentilshommes. La Noblesse incapable de supporter cette préférence qu'elle estimoit luy estre honteuse, députa vers Charles-Quint, pour s'en plaindre, les deux plus illustres Seigneurs de son Corps, qui estoient le Prince de Salerne & le Marquis du Guast. Charles-Quint donna à l'un & à l'autre, en public & separément,

une paisible audience : mais ils ne reçurent pas de luy d'autre satisfaction que celle-là , & l'on n'en sçauroit imaginer d'autre cause , sinon que cet Empereur eut crainte de mécontenter Cosme de Medicis Duc de Florence , à qui il avoit fait épouser la fille de Dom Pedro. 1548.

La Noblesse de Naples ne fut pas tant irritée de n'avoir rien obtenu de ce qu'elle prétendoit , que du contre-coup de son inutile poursuite. Car Dom Pedro informé du véritable sujet de la députation du Prince de Salerne & du Marquis du Guast , ne négligea rien de ce qu'il jugeoit capable de l'en venger. Il ne garda plus de mesures avec la Noblesse , sur tout avec la principale , quoyque ses predecesseurs n'eussent point osé la faire arrester pour dettes , il en donna la permission , & l'on vit dans les ruës & dans les places publiques de la Ville Capitale du Royaume des Seigneurs traînez en prison , sur la simple requeste de quelques misérables ouvriers qui prétendoient n'avoir point esté exactement payez de leurs journées. Mais cette violence n'alloit au plus

1548

qu'à faire vendre les Terres des prisonniers ; & Dom Pedro en vouloit à leurs vies. Il falut pour cela chercher un autre expedient ; & celuy que Dom Pedro préfera aux autres , fut d'establir l'Inquisition dans tout le Royaume de Naples dont il estoit Vice-Roy. Mais il y survint des difficultez qu'il n'avoit pas prévûes , quoyque personne de son Pais ne l'égalast en ce qui regardoit la pénétration de l'esprit. Il y avoit près de trois siècles que les Neapolitains estoient accoutuméz à changer de Maître presque tous les ans ; & il estoit arrivé de là , que lorsque les Princes de la Maison d'Anjou s'estoient établis sur le Trône , ils avoient augmenté leurs privileges dans la seule vûe de les attacher plus fortement à leur party ; comme au contraire quand les Princes de la Maison d'Arragon avoient eu l'avantage sur celle d'Anjou , ils ne s'étoient pas contentez de confirmer aux Neapolitains les Privileges dont ils les avoient trouvez en possession ; mais de plus ils les avoient augmentez de sorte qu'il n'y avoit point de Royaume dans l'Europe où la puissance Royale
fut

fust plus limitée qu'elle l'estoit dans celui de Naples. Cependant de la maniere dont le Conseil de Madrid avoit établi l'Inquisition dans la Monarchie d'Espagne, il estoit absolument necessaire que les Neapolitains en l'acceptant renonçassent à leurs principaux privileges; & se réduisissent par consequent à la condition des peuples les plus soumis, qui sont ceux que l'on tient seulement par droit de conquête. Car on enfermoit les gens de quelque qualité qu'ils fussent dans l'Inquisition, sans que l'on produisist de dénonciateurs contr'eux; & l'on travailloit à leurs procez sans qu'on leur opposast de parties, & sans qu'on leur confrontast de témoins.

On avoit inventé des cruantez inouïes, pour appliquer à la question, & pour y tourmenter les prétendus criminels; & quand la pluspart d'entre eux ne pouvant plus résister aux douleurs avoient d'estre coupables, on les condamnoit aussi-tost au supplice ordinaire, qui estoit celui de les brûler à petit feu. Ainsi les Neapolitains informez de la severité avec laquelle

1548. on exerçoit l'Inquisition en Espagne ; n'eurent pas plûtoſt appris de la propre bouche de Dom Pedro , qu'il prétendoit l'établir dans leur Royaume , qu'ils ſe ſouleverent. La jeuneſſe ſ'emporta davantage que les autres ; & trois Eſcoliers , fils d'autant de Seigneurs du Pais , uſerent à l'égard du Vice-Roy , en luy jettant des pierres , d'une injulte qu'il ne crut pas devoir endurer. Il les fit prendre , & ſans examiner ny leur qualité , ny leur âge , ny les eſtranges ſuites qu'auroit la violence que l'on exerceroit ſur eux ; il les fit étrangler à l'heure meſme par un More ; & expoſer leurs corps ſur la place publique. Cette conduite à contre-temps ne ſervit qu'à donner aux ſéditieux un ſecond prétexte à leur révolte , qui n'eſtoit pas moins plaufible que le premier.

Ils ne garderent plus de meſures avec les Miniſtres d'Eſpagne , & meſme ils députerent un Gentil-homme des plus accreditez d'entre-eux , appelé Mormilio , pour aller de leur part ſolliciter le nouveau Roy de France de les protéger. Mormilio ſ'acquitta de ſa Commiſſion avec autant d'exactitude que

d'adrefle ; car il fit remarquer au Con-
neftable de Montmorency & aux autres
Confeillers d'Eftat , qui luy furent don-
nez pour conferer avec luy , que le Roy
François Premier avoit plusieurs fois
entrepris de recouvrer le Royaume de
Naples ; & que neanmoins il y avoit
toujours travaillé en vain , parce que
les Vice-Rois que l'Efpagne y avoit
envoyez , s'étoient comportez avec tant
de prudence , que le peuple n'avoit eu
aucun fujet de fe plaindre d'eux. Au
lieu que durant les fix mois que le Roy
Charles VIII. avoit poffédé le Royau-
me de Naples , il avoit pour ainfi di-
re abandonné les peuples à la discre-
tion de fes Favoris , qui en avoient tiré
le plus d'argent qu'i's avoient pû : Que
maintenant la conjoncture eftoit tout
à fait changée ; & que l'Empereur Char-
les-Quint avoit envoyé à Naples un
Vice-Roy , qui d'abord s'eftoit propo-
fé , quoy qu'il ne fust que fimple Ca-
det de la Maifon de Toledé , d'acquérir
autant de richesses qu'en avoit le Duc
d'Alve fon aîné , qui certainement eftoit
le plus grand Seigneur d'Efpagne : Que
pour arriver à cette fin , il n'y avoit

1548. point de vexations qu'il n'eust mise en pratique, & qu'après avoir satisfait son avarice, il cherchoit presentement à contenter sa cruauté : Qu'il prétendoit introduire l'Inquisition dans toute l'étendue de sa Vice-Royauté ; & que les Neapolitains en avoient conçu tant d'aversion, que pour s'exempter de cette horrible sujétion, ils estoient résolus de secouer le joug de l'Espagne, & de se donner à la France : Qu'ils ne demandoient autre chose, sinon que le Roy Henry Second chargeast sa Flotte d'autant de gens de Guerre qu'elle en pourroit contenir, & qu'il l'envoyast sous les ordres de Leon Strozzi, Prieur de Capouë sur les Costes de Naples : Qu'elle n'y seroit pas plutôt abordée, qu'elle exciteroit une révolution générale dans ce Royaume : Que toutes les Villes y ouvreroient leurs portes aux François, & qu'il ne leur resteroit plus d'autre chose à faire que d'assiéger les deux Chasteaux de la Ville capitale, qu'il seroit aisé de prendre, avant que Charles-Quint eust le loisir de les secourir, puisque toutes les forces de cet Empereur estoient alors occupées en

Allemagne : Qu'enfin il ne falloit plus craindre que les Neapolitains se révoltassent désormais contre le Roy de France , quand ils seroient retournez sous son obeïssance , parce qu'ils en seroient toujours détournez par deux invincibles motifs : l'un qu'ils estoient convaincus que les Espagnols ne leur pardonneroient jamais ; l'autre que la crainte de l'Inquisition seroit toujours plus forte sur leurs esprits , que quelques mauvais traitemens qu'ils eussent receus des Officiers & des Soldats François.

Le discours de Mormilio qu'il donna par écrit , fut examiné dans le Conseil du Roy avec d'autant plus d'exactitude , que Sa Majesté concevoit assez la haute réputation où elle s'établiroit dès le commencement de son Regne , si elle recouvroit le Royaume de Naples , qui avoit coûté à François Premier tant d'Armées & de millions , sans qu'il en eust pû conserver une seule Place. Mais il falloit aussi considerer que la Maison d'Autriche n'avoit jamais esté si heureuse , ny si puissante qu'elle l'estoit alors , non pas mesme dans la con-

1548. joncture qu'elle avoit pris François Premier, prisonnier devant Pavie. Les Protestans d'Allemagne s'estoient liguez contre l'Empereur Charles-Quint, & avoient résolu de le déposer, ou de luy donner un Coadjuteur à l'Empire. Ils avoient levé une Armée si formidable, que leurs Relations la faisoient monter à soixante-dix mil hommes. Les Villes Imperialles s'estoient déclarées pour eux, & leur avoient fourni de l'argent; & pour comble de prospérité, le plus judicieux Prince d'Allemagne qui estoit l'Electeur de Saxe, s'estoit rendu Chef de leur Conseil; & le plus vaillant qui estoit le Langrave de Hesse avoit accepté le commandement de leur Armée. Cependant Charles-Quint avoit triomphé en un jour de tant d'ennemis conjurez à sa ruine: il les avoit défaits à la Bataille de Mulberg; & l'avantage avoit esté si grand de son costé, qu'il n'avoit perdu que treize Soldats, ou neuf seulement, selon quelques Auteurs. Il avoit à ce prix fait prisonnier l'Electeur de Saxe sur le Champ de Bataille; & quelques jours après le Langrave de Hesse s'estoit in-

confidèrement venu mettre entre ses mains. Il avoit mené par tout ces deux Princes captifs comme en triomphe ; & leur veüe avoit tellement intimidé les Villes , les Provinces , & mesme les Cercles de l'Empire , qu'il ne s'estoit plus trouvé d'hommes assez hardis en Allemagne pour arrester ses progres. L'Electeur Palatin s'étoit aveuglément soumis ; & les Villes Impériales , pour s'exempter d'estre pillées , luy avoient offert & donné beaucoup plus d'argent , qu'elles n'en avoient contribüé , pour augmenter la Ligue des Protestans. La consternation estoit passée dans un excès , que la posterité auroit peine à croire , s'il n'en restoit encore à present des preuves incontestables. Car Charles - Quint qui passoit sans contredit pour le plus adroit politique de son temps , avoit sagement prévu que désormais , quand il y auroit rupture entre la France & l'Espagne , les Paysbas seroient les premiers attaquez , tant à cause que les François avoient sans comparaison plus d'intérêt de s'agrandir de ce costé là , que du costé des Pyrennées & des Alpes , que parce qu'ils

1548. y pouvoient beaucoup plus commodément commencer & continuer la Guerre, qu'en aucun autre lieu. Les Villes des Pays-bas n'estoient pas néanmoins fortifiées avec assez de régularité; & lors que Charles-Quint en avoit sollicité leurs Habitans, ils s'en estoient excusé sur leurs Privileges: Cela signifioit que si Sa Majesté Imperiale prétendoit mettre les Pays-bas sur la défensive, il falloit que ce fust à ses propres dépens, c'est à dire qu'elle fist travailler à leurs fortifications, & qu'elle leur fournist de l'artillerie: Elle n'avoit pu jusques-là tirer de ses Estats d'Espagne & d'Italie la dixième partie de l'argent nécessaire à cette effroyable dépense; & comme elle avoit autant de présence d'esprit que d'adresse, elle profita de la victoire qu'elle venoit de remporter sur les Allemans, pour garantir désormais les Provinces Valonnes de l'insulte des François. Elle employa les contributions des Villes Imperiales à fortifier celles de Flandres; & elle y fit transporter tous les canons qu'elle y trouva, sans qu'aucun Protestant s'en plaignist. Toutes les
(particulieritez

particularitez que l'on vient de rapporter estoient certaines : l'idée en estoit encore fraîche ; & le Conseil de France craignit que s'il déclaroit à contre-temps la Guerre à Charles-Quint, en appuyant la revolte de Naples, cet Empereur n'envoyast contre la France non seulement ses Troupes victorieuses, dont il n'avoit plus de besoin dans l'Allemagne ; mais qu'il n'y ajoûtast de plus celles des Protestans vaincus, qui ne feroient aucune difficulté de s'enrôler sous ses Enseignes ; & qui rendroient ses Troupes d'autant plus nombreuses, qu'il n'estoit pas peri plus de quatre mil Soldats Protestans à la Bataille de Mulberg.

Ainsi il passa presque tout d'une voye dans le Conseil de France, que l'on refuseroit de prendre la protection des Neapolitains, & que l'on observeroit le Traité de Crespy dans toute son étendue. Mormilio fut renvoyé avec des excuses sur l'impossibilité où les François se trouvoient alors d'assister leurs Compatriotes, à proportion de leur besoin ; & l'on essaya de diminuer le chagrin qu'il en reçût par les

1547. présens magnifiques , & par la bonne chere qu'on luy fit.

Cependant le Conseil de France reconnut peu de temps après qu'il s'estoit abusé dans ses conjectures ; & que la France avoit perdu une occasion de reconquerir le Royaume de Naples , qu'elle ne recouvreroit peut-estre jamais. Les Protestans d'Allemagne revinrent presque aussi-tost , & aussi facilement de leur consternation qu'ils y estoient tombez ; & la honte qu'ils eurent d'avoir donné à leurs Vainqueurs les dernieres marques de leur foiblesse , les jetta dans l'extrémité de la hardiesse. Ils se souleverent en mesme temps dans les dix Cercles de l'Empire ; & ils formèrent une Armée si puissante , que celle de Charles-Quint , toute victorieuse qu'elle estoit , n'osa l'attendre de pied ferme , en quelque lieu qu'elle s'avançast. Ils en donnerent le Commandement au célèbre Maurice de Saxe ; & le plein pouvoir qu'ils luy attribuerent , ne fut accompagné que de la priere qu'ils luy firent de terminer la Guerre au plustost. Maurice les satisfit au dela de leur esperance , puis qu'il

ne se contenta pas de chasser Charles-Quint en moins d'un mois des Estats des Princes Protestans, dans lesquels ses Troupes vivoient avec aussi peu de discipline, que s'il les eust tenus par droit de Conqueste; mais encore il le réduisit à se réfugier dans la Province du Tirol, qui estoit une des dix Héritaires de la Maison d'Autriche. Il entra dans cette Province, presque aussi-tost que Charles-Quint; & il l'auroit infailliblement enlevé dans la ville d'Inspruch, qui en estoit la Capitale, si quelques Coureurs Imperiaux détachez pour apprendre des nouvelles de l'ennemy ne fussent accourus pour avertir Charles-Quint, dans le temps qu'il commençoit à souper, que l'Armée Protestante paroïssoit à la veüe d'Inspruch. Charles se vit alors dans le plus grand danger qu'il eust couru de sa vie; & ne l'évita que par une prodigieuse diligence. Il ne pensa qu'à sa propre seureté; & sans s'amuser à donner des ordres pour estre accompagné, il courut à son Ecurie: il monta sur le plus viste de ses Chevaux; & il ne cessa de le pousser, qu'après qu'il

1548. l'eut porté dans la ville de Veillacò, qui appartenoit à la République de Venise. Il envoya de-là à Ferdinand, Roy des Romains son frere, un plein pouvoir d'accorder aux Protestans d'Allemagne tout ce qu'ils demanderoient, pourvû qu'ils luy conservassent les apparences de la Dignité Imperialle; & ce fut là le véritable motif de la Paix de Passau, que la Cour de Rome trouva tout à fait préjudiciable à la Religion Catholique dans l'Empire.

Ainsi le Roy Henry Second, après avoir commis par trop de précaution la faute dont on vient d'abreger les principales circonstances, fut réduit, pour ne pas sembler estre venu dans le Piémont sans aucun dessein, à mander le Duc de Ferrare, sous couleur d'achever le Mariage d'Anne d'Este sa fille aînée avec le Prince de Joinville; & comme il y avoit long-temps qu'il ne s'estoit vû un Mariage si bien assorti, la Cour de France y mit en usage toute la galanterie dont elle estoit capable. La joye y auroit duré plus long-temps, si elle n'eust esté troublée par la nouvelle de l'émotion survenue à

Bordeaux. Pour en connoistre les véritables causes, il faut supposer que les Rois de France s'estoient autrefois contentez de profiter sur le sel que les Nations Estrangeres tiroient de la Province d'Aquitaine, & que leurs Sujets ne contribuoient rien au dela du prix que les Proprietaires y mettoient. 1548.

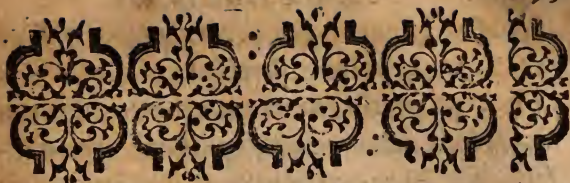
Charles Sept fut le premier, qui sous prétexte d'entretenir les Francs-Archers, voulut obliger les François à payer une somme pour leur usage du sel; & quoy qu'il leur demandast beaucoup moins qu'aux Estrangers, sa proposition fut si mal receüe, qu'on luy conseilla de se désister de sa prétention. François Premier plus hardi que Charles Sept, voulut dès le commencement de son Regne soumettre ses Sujets à prendre le sel au même prix que les Estrangers en payoient; Mais le Connestable de Bourbon s'y estant opposé pour les cinq Provinces de son Patrimoine *, Sa Majesté suspendit son dessein jusqu'à l'année mil cinq cent quarante trois, que l'on mit un impost général sur les salines: de quoy tous les peuples delà la Loire, & principa-

* La Marche, le Bourbonnois, le Lyonnais, le Forest & le Beaujolois.

1548. lement ceux de Xaintonge furent d'autant plus irrités, qu'ils ne pouvoient souffrir qu'on leur fist trop cherement acheter un présent qu'ils ne tenoient après Dieu que de la situation de leur Territoire & de la liberalité du Soleil.

Henry Second ajouta à l'Impost de François Premier la création de quelques nouvelles Magistratures, qui servoient à l'exiger plus exactement, & à punir ceux qui frusteroient les Gabelles. Mais comme ces Magistratures estoient encore plus à la foule du Peuple, que l'Impost même, à cause des concussions de cette sorte d'Officiers, elles irritèrent les esprits au lieu de les appaiser, & elles exciterent une sédition, qui auroit fait perdre au Roy la meilleure partie de ce qu'il tenoit delà la Loire, s'il se fust trouvé défarmé.

Fin du Livre Premier.



ARGUMENT

DU

SECOND LIVRE.

LEs Bourdelois se revoltent à cause de la Gabelle, & rentrent dans l'obeissance, après avoir tué Monneins, Gouverneur du Château Trompette. Le Parlement ne les punit point assez; & le Connestable veut qu'ils servent d'exemple. Il entre dans Bourdeaux par la breche qu'il fait faire; & force les Habitans à se racheter du pillage. Deux Dames Angloises commettent le Régent & l'Amiral d'Angleterre, freres, qui les avoient épousées, l'un contre l'autre; & leur discorde va si loin, que le Régent fait mourir l'Amiral. La Guerre civile s'en ensuit; & Henry Second trouvant

les Anglois conjurez à leur propre ruïne, reconure aisément Boulogne, partie par force, & partie par accommodement avec du Deley, qui avoit supplanté Sommerfet. Le Pape vent réunir le Duché de Parme à l'Eglise; & Octavien Farnese son petit fils, pour l'en empêcher, le menace par une Lettre de ceder ses droits aux Espagnols. Sa Sainteté lit la Lettre avec tant de chagrin, qu'elle tombe en foiblesse, & meurt trois jours après. Ursin Gouverneur de Parme refuse de la restituer aux Farneses, qui n'ont plus d'autre ressource que d'élever à la Papauté celui qui en promettra la restitution, & qu'ils jugeront assez honneste homme pour tenir parole. Les Espagnols briguent pour le Cardinal Polus, qui ne manque que de deux voix, & n'est exclu que par la calomnie d'Herésie dont on s'avise de le noircir. Les Cardinaux de Ferrare, de Trani, Ridolphi & Salviati sont ensuite mis inutilement sur les rangs; & le Cardinal Farnese use de tant d'artifices, qu'il fait élire le Cardinal de Monté, sans que l'on s'aperceust qu'il le favorisoit. La grande Sénéchale est créée Duchesse de Valen-

inois ; & appuye le nouveau Cardinal de Lorraine , pour l'opposer au Connétable. Le Premier President Lisset perd sa fermeté à la premiere disgrâce qui luy survient. Il se mêle des controverses , sans avoir étudié en Theologie , & Beze le tourne en ridicule. On luy donne Berfrandi pour Successeur ; & le Chancelier Olivier refusant de se démettre , on luy oste les Sceaux. Le Maréchal de Saint André évite par son adresse d'être enlevé dans la Manche. La Reine de Hongrie s'en formalise ; mais l'Empereur son frere persuadé qu'elle avoit tort , ne veut pas rompre pour elle avec la France. Du Molin écrit pour l'Edit de Juillet , qui corrigeoit les abus en matiere de résignation. Le Pape s'en formalise , & la Cour de France l'abandonne à la persecution de celle de Rome. On le contraint de se refugier en Allemagne , où il demeure jusqu'à la rupture entre la France & la Cour de Rome. Le Prince de Melphe meurt , après avoir subtilement détourné les Soldats François de se battre en duél. Et Brissac luy succede par des motifs , dont l'amour & la jalousie ne sont pas les

moindres. Les Ministres de l'Empereur n'accordent pas d'abord au nouveau Pape, ce qu'il leur demandoit, & le disposent, en retardant, à consentir que les Farneses traitent avec Henry Second. Son Agent à Parme le découvre; & l'avise qu'il en donne aux Espagnols leur fait employer tant de ruses de politiques, que non seulement ils l'obligent à se liguier avec eux contre les Farneses, mais encore à se déclarer Auteur de la rupture entre la France & l'Espagne. On offre à Termes de livrer Plaisance au Roy, pourvu qu'il favorise l'assassinat de Farnese. Il refuse la Place à ce prix, & sa vertu luy merite la confiance d'Octavien, qui se défait adroitement des Bourgeois qui luy estoient suspects, & se garantit d'une conjuration formée contre luy. Il auroit néanmoins esté perdu sans ressource, si Strozzi, par une action également héroïque en matiere de diligence & de valeur ne luy eust mené trois mil hommes d'élite qui l'empescherent de succomber. Gonzague fait barbarement massacrer les Soldats que Brissac envoyoit à Parme; & Brissac pour s'en venger luy enleve Saint Da-

nien & Quiers. Le Prieur de Capoue, après avoir remporté de grands avantages sur les Espagnols, est déposé par la faveur du Connestable. Il peut se venger en plus d'une maniere ; & il le néglige par un excès de générosité. Villars qu'on luy donne pour Successeur, s'acquitte si mal du Généralat des Galeres, qu'on regrette son Prédecesseur. Aramon Ambassadeur de France à Constantinople rentre dans l'amitié de Solymán, dont l'Ambassadeur de Venise l'avoit éloigné, & ne peut néanmoins empêcher Sinan Bassa d'ôter aux Chevaliers de Malte la Ville de Tripoli en Barbarie. Le Pape & l'Empereur rétablissent le Concile à Trente, pour exciter toute la Chrestienté contre la France ; & le Roy, par le conseil du Cardinal de Tournon, y envoie le célèbre Amyot, dont on rapporte icy les plus curieuses particularitez. Amyot proteste contre le Concile ; & de peur que les Heretiques de France n'en tirent avantage, on publie contre-eux l'Edit de Chasteaubriant. L'impossibilité de sauver autrement que par division la ville de Parme, oblige les François à gagner le Duc Maurice de Saxe, que

l'Empereur venoit de mécontenter, en jugeant l'affaire de Cattelainbogue. On luy envoie de Fraizet Evêque de Bayonne, qui tout habile qu'il est, se laisse en parti dapper.





HISTOIRE

DE

HENRY II.

LIVRE SECOND.

*Où l'on voit les choses les plus curieuses
arrivées sous son Regne durant les
années 1549. 1550. 1551.*



A Ville de Bourdeaux pré- 1549.
tendoit avoir obtenu des
Rois de France ses Maistres,
de grands Privileges, pour
avoir contribué plus qu'aucune autre
de la Guyenne, à se tirer de la sujétion
des Anglois. Le plus important estoit
l'exemption de la Gabelle; & comme

1549.

la Bourgeoisie de cette Ville se piquoit d'une délicatesse toute particuliere, en ce qui regardoit l'honneur : elle apprehendoit aussi plus sans comparaison la honte qu'il y auroit pour elle à le perdre, que le dommage qu'elle en recevrait. Le dépit d'en avoir esté privée sans sujet, & l'arrogance insupportable des Officiers du Grenier à sel qui fouilloient dans le plus secret des maisons, porta le menu peuple à les déchirer, & ensuite à prendre les armes. Monneins Gouverneur de Bourdeaux, pour s'estre voulu d'abord opposer au tumulte, en fut la victime ; & les soulevez, après s'estre fait justice en le massacrant, s'appaisèrent de leur propre mouvement. Le Parlement & les autres Magistrats recouvrèrent leur autorité, & firent pendre six des plus coupables. Il sembloit que cette punition deust suffire ; mais le Connestable de Montmorency aima mieux imiter la vengeance du dernier Duc de Bourgogne contre les Liegeois, que la moderation de François Premier, à l'égard de ceux de la Rochelle : & ce fut peut-estre à cause qu'elle étoit arrivé e

sous un autre Ministère que le sien. Il ne voulut recevoir ny les soumissions des Bourdelois, ny les clefs de la Ville, que les Jurats luy présenterent. Il marcha avec une Armée de mille Lances, & de dix mil hommes de pied, contre des gens qui crioient misericorde : Il ne voulut point entrer par les Portes : Il fit abattre les murailles, jusqu'à la concurrence d'une spatieuse breche, par où il entra avec son Artillerie, & pratiqua de cette sorte la nouvelle mode de triompher qu'il avoit inventée. Tous les Habitans, sans distinction furent désarmez : les supplices ne cessèrent que par la mort de cent cinquante personnes : le Parlement, tout innocent qu'il estoit fut interdit, & le Pays condamné à des amendes pecuniaires, qui furent non seulement remises par le Roy ; mais encore Sa Majesté pour quatre cent cinquante mille livres, exempta de Gabelle toute l'Aquitaine, comme si elle eust eu dessein de réparer ce qu'il y avoit eu de trop severe dans la conduite de son Favori. Sa clémence servit infiniment à grossir les troupes qu'elle fut immé-

1549.

des affaires
de la
Guyenne,

diatement après obligée de lever dans la mesme Province pour recouvrer le Boulonois, durant le desordre qui survint alors dans la Cour d'Angleterre à cette occasion.

Le Duc de Sommerfet, oncle maternel, & tuteur du jeune Roy Edoüard Six, avoit pris pour soy les qualitez de Régent & de Protecteur, & distribué dans sa Famille les autres principales Charges de la Couronne. Il avoit donné l'Amirauté à son frere, à qui il avoit fait ensuite épouser Catherine Parray, veuve du Roy Henry Huit : cette haute alliance avoit bien élevé sa Maison ; mais elle y avoit en mesme temps introduit la division : puisque la femme de l'Amiral, qui s'estoit entestée des pensées ambitieuses de la Souveraineté en montant sur le Trône, refusa de marcher après la femme du Régent, sa belle sœur. Elle s'en excusa, sur ce que le caractère de la Majesté ne s'effaçant qu'avec la vie, elle devoit avoir le pas, sans exception sur toutes les personnes qui n'en estoient point revestues. Ce n'est point icy le lieu d'examiner si elle avoit tort ;
mais

mais il est certain qu'avant elle, personne n'avoit eu de prétention semblable en Angleterre ; & que la Duchesse de Suffolc, quoy que sœur de Henry Huit Roy d'Angleterre ; & veuve de Louis Douze Roy de France, s'estoit contentée du rang dû à Suffolc son dernier mary. La femme du Régent qui n'estoit pas moins obstinée dans sa fierté, que sa belle-sœur, maintint de son costé le droit que la naissance de son mary, aîné de l'Amiral, & la coûtume d'Angleterre luy avoient acquis ; & cela suffit pour inspirer à ces deux Dames une haine irréconciliable l'une pour l'autre. Comme elles avoient plus d'empire sur leurs maris, que la raison & la bien-seance ne permettoient, elles leur eurent bientôt inspiré leurs sentimens ; & le Régent qui avoit pris feu le premier, crut qu'il y alloit de son adresse de prévenir son frère, en le perdant. Il suscita le Ministre Latimer, & quelques autres, qui l'accuserent de haute trahison, & il luy fit trancher la tête. Les Anglois plus touchés de la cause que de l'inhumanité de ce fratricide, se

1549. partagerent, les uns pour punir, les autres pour excuser la conduite du Régent : & ces deux factions qui se trouverent à peu près égales, troublèrent l'Angleterre ; de sorte qu'il luy estoit impossible de conserver ce qu'elle avoit conquis delà la Mer.

Le Connestable de Montmorency informé de ces particularitez, fit passer en diligence les Troupes de Guyenne en Picardie, & manda au Prieur de Capouie de mener sa Flotte vers les costes d'Angleterre, afin d'y faire diversion. Le Prieur executa plus qu'on ne luy avoit ordonné : car il chargea de telle furie auprès de l'isle de Grenezay les Vaisseaux d'Angleterre, dans la consternation où la nouvelle du supplice de leur Amiral les avoit jettez, qu'il les deffit. Cette perte leur osta les moyens de secourir les Forteresses, qu'ils avoient dressées autour de Boulogne, & l'Armée Françoisé les emporta l'une après l'autre. Sommerfet eut alors recours à sa dernière ressource, qui estoit l'Empereur, & luy envoya le Milord Paget, Secrétaire d'État d'Edoüard Six, pour luy représenter que l'Angle-

terre avoit à se deffendre au dehors de deux puissants ennemis, les François & les Ecoissois, dans le mesme temps qu'elle souffroit au dedans tous les maux de la minorité; & que sans un prompt secours, elle seroit contrainte de restituer Boulogne aux François, quand ce ne seroit que pour éviter une plus grande perte. L'Empereur qui n'avoit point acoustumé de s'engager en de nouvelle Guerre pour l'intérêt d'autrui, répondit que son dernier Traité avec l'Angleterre l'obligeoit seulement à la protéger, lors qu'elle seroit attaquée chez elle, & non pas dans la conjoncture présente, où le Roy de France ne prétendoit que recouvrer Boulogne. Paget fut congedié avec cette froide réponse; & trouva les affaires tout à fait changées à son retour en Angleterre. Jean Dudlay Comte de Barvic s'estoit par son adresse rendu Chef de la faction opposée au Régent: & ce fut pour l'augmenter en toute maniere, qu'il fit esperer aux Catholiques, dont le nombre estoit encore fort grand en Angleterre; le rétablissement de l'ancienne Religion, s'ils vouloient aider à supplanter:

Dans la
Négocia-
tion de
Paget a-
vec l'Em-
pereur en
1549.

1549.

le Régent, qui en avoit osté l'exercice. Il attira de cette sorte tant de Soldats sous ses Enseignes, qu'il fit déposer le Régent, & se mit à sa place; mais il n'exécuta point la promesse qu'il avoit faite aux Catholiques: & de peur qu'ils ne le punissent de sa perfidie, il se mit en état de ne les plus craindre, en recherchant d'accord la France & l'Ecosse, par l'entremise d'Antoine Guidotti, Gentilhomme de Florence, qui sous prétexte de marchandise, fit divers voyages dans ces deux Royaumes, & conclut un Traité, dont les principaux Articles furent, Que les Anglois livreroient Boulogne, avec toute l'Artillerie, meubles, armes & munitions qui y estoient; & que le Roy pour le prix de ces quatre dernieres choses, payeroit quatre cent mille écus en deux termes: Que les Anglois rendroient de mesme à l'Ecosse tout ce qu'ils en auroient occupé, jusqu'au jour destiné pour l'entiere execution du Traité; & qu'ils raseroient les Places de leurs Frontieres qui auroient esté fortifiées de nouveau. Une Paix si avantageuse, & la jonction de la Couronne d'Ecosse

à celle de France , à quoy il y avoit 1549 désormais si peu d'obstacles , que la Reine veuve & Régente d'Ecosse estoit passée en France pour voir sa fille , augmentèrent de sorte la réputation de Henry Second , qu'il ne crut plus estre obligé d'observer toutes les mesures qu'il failloit pour s'exempter de rompre avec l'Empereur : c'est à dire qu'il s'interessa plus ouvertement qu'il n'avoit encore fait dans les affaires d'Italie.

Le Pape Paul Trois non seulement avoit perdu ses soins en poursuivant la restitution de Plaisance , mais encore estoit devenu l'objet de la raillerie des Espagnols. Alfonse Delrio Ambassadeur de Charles-Quint l'estoit allé trouver , pour luy proposer l'échange de Parme , avec des Terres scituées dans le Royaume de Naples ; & cette insulte avoit achevé d'irriter Sa Sainteté , en la convainquant de l'inutilité de tant de travaux , qu'elle avoit soutenus pour élever sa Maison à la Souveraineté. Cependant elle n'estoit pas telle que la dépeignoient les Espagnols ; & quoy qu'elle fust accablée d'années ,

1549. elle n'avoit pas souffert la moindre alteration dans les organes qui ser-voient aux fonctions de l'esprit. Elle prévoyoit, que si elle mourroit dans l'état déplorable où ses petits-fils estoient réduits, ils demeureroient privez de toutes les dignitez & de tous les biens qu'elle leur avoit acquis, sans aucune espérance de les recouvrer dans la suite du temps, puis que Plaisance estoit déjà perduë: Que Parme le seroit infailliblement; & qu'il n'y auroit pas lieu de rentrer dans le Duché de Camerin, à cause de l'échange qui en avoit esté fait contre les mesmes Villes de Parme & de Plaisance. L'unique expédient qu'il y avoit à prendre, estoit de rompre cet échange: encore falloit-il pour y parvenir user du pouvoir absolu, parce que les choses n'estoient plus en état du costé des Farneses; l'Empereur leur ayant osté plus de la moitié de ce qu'ils avoient reçu en échange. Mais le Pape ménagea avec tant d'adresse les esprits des Cardinaux, que les uns, pour reconnoistre l'obligation qu'ils luy avoient de leur dignité; & les autres touchez de l'infortune

qui luy estoit arrivée, promirent de consentir en plein Consistoire qu'il reprist le Duché de Camerin, & qu'il reçust trois cent mille écus de supplément, qui seroient comptez à Octavien Farnese, lors qu'il porteroit à la Chambre Apostolique sa Démission des Duchez de Parme & de Plaisance. 1549

Il sembloit qu'Octavien devoit accepter ce parti avec de grands remerciemens de la grace qu'on luy faisoit; mais soit qu'il aimast à tenir contre sa mauvaise fortune, ou que sa femme, fille de l'Empereur luy eust inspiré l'ambition dont elle estoit possédée, il répondit nettement au Pape son ayeul qu'il aimoit mieux perir, que de passer le reste de sa vie en qualité de Particulier, après avoir esté nourri & marié dans l'esperance de la Souveraineté.

L'Empereur ravi de voir son gendre dans ces sentimens, l'y faisoit confirmer par sa femme & par des Emissaires apostez; & cette affaire ne pouvoit manquer de réüssir à l'égard de l'Espagne, pourvû qu'elle fust tirée en longueur; on résolut d'amuser le Pape en remettant sur le tapis l'échange.

1549. de Sienne pour Octavien contre Parme & Plaisance : ce n'estoit pas qu'on eust aucun desir de parvenir à la conclusion de cette affaire ; mais on sçavoit que la Négociation de Sienne estoit d'elle-mesme si embarrassée , qu'entre les mains de quelque habile Ministre qu'e'le fust mise , le Pape mourroit infailliblement avant qu'elle fust terminée.

Le Pape reconnut d'abord la supercherie qu'on lui faisoit ; & pour donner à son tour de l'inquiétude à l'Empereur , il feignit d'écouter la nouvelle proposition que luy fit le Cardinal de Ferrare à son retour de France à Rome. Elle consistoit dans les offres de Henry Second , d'employer toutes les forces de son Estat , non seulement pour empêcher Parme de tomber sous la domination des Espagnols , mais encore pour tirer de leurs mains Plaisance , si Sa Sainteté les vouloit donner à Horace Farnese le puîné de ses petits-fils , qui cederait en récompense à Octavien , son aîné , le Duché de Castro ; mais les artifices les plus subtiles tournent ordinairement au préjudice de leurs Inventeurs.

Dans la
Négocia-
tion du
Cardinal
de Ferrare
en
1549.

Le

Le Pape qui ne pensoit qu'à se ven- 1549
ger de l'Empereur par une ruse de ca-
binet, jetta dans sa Maison les semen-
ces d'une Guerre civile, en inspirant à
Octavien des sentimens de jalousie,
qui ne cessèrent que par la mort d'Ho-
race. Ce mal alla même plus avant :
car le même Octavien perdit la con-
fiance qu'il avoit au Pape ; & ne sça-
chant ensuite de qui prendre conseil,
il écouta les avis de Cosme de Medicis
Duc de Florence, qui ayant besoin
d'une longue Paix, afin de s'affermir
dans sa nouvelle Principauté, & ju-
geant que l'affaire de Parme attireroit
infailliblement la Guerre en Italie,
employoit toute sorte d'artifices, pour
rétablir la bonne intelligence entre
l'Empereur & son gendre. Le Pape ir-
rité de tant d'obstacles qui traversoient
son dessein de s'avoir Camerin, eut re-
cours au dernier moyen qui luy restoit,
pour ranger l'Empereur à la raison.
Il rompit entièrement le Concile de
Trente, & il manda aux Evêques,
qui y estoient demeurez de venir à Ro-
me, sous prétexte de vouloir conférer
avec eux de la réformation de l'Eglise.

1549.

Il avoit convoqué ce Concile deux années auparavant ; & soit que le nombre des Prelats qui n'estoient que cinquante-deux luy eust semblé trop petit , ou qu'il n'eust pas recüeilli tout le fruit qu'il esperoit de leur Assemblée ; il les avoit transferez à Bologne. Il s'étoit à propos servi pour les exciter à ce changement de la prédiction du fameux Fracastor * , qui menaçoit de contagion la ville de Trente l'Esté prochain. Mais la prévoyance de Sa Sainteté n'auroit pas empêché Octavien de se mettre à la discretion de son beau-pere , si l'ambition à contre-temps d'un Ministre d'Espagne n'eust rompu les mesures que le Duc de Florence avoit prises pour cette réconciliation.

* Fracastor fameux Astrologue & Médecin , & le meilleur des Poëtes Latins depuis Virgile.

Mendose non content d'avoir introduit dans Sienne quatre cent Espagnols naturels , & de les avoir logez dans le Convent des Jacobins d'où ils commandoient à la place , s'avisa mal à propos de faire résoudre une Députation vers l'Empereur , pour le prier de décharger la Bourgeoisie du logement des Soldats Espagnols , dont elle estoit incommodée , & de pourvoir en quel-

qu'autre manière à la feureté de la Place. L'Empereur qui n'attendoit que ce compliment pour oster aux Siennes ce qui leur restoit de liberté, envoya ses Ordres à Gonzague, pour se transporter sur les lieux, & pour faire construire des Citadelles, non seulement à Sienne, mais encore à Orbitelle, à Port-hercole, & sur les autres Frontières de l'Estat de Sienne. Octavien averti de ce changement, reconnut que son beau-pere le trompoit; & perdant d'un costé l'espérance de devenir Souverain de Sienne; & de l'autre ne pouvant se résoudre de renoncer à Parme pour Camerin, fit un coup de désespéré, qui conserva pourtant à sa Maison le rang qu'elle s'estoit acquis: comme si la fortune eust pris plaisir à justifier, que la prudence avoit quelquefois le moins de part aux plus importantes affaires. Il partit de Rome avec quelques aventuriers contre la volonté du Pape son ayeul, & sans la participation du Cardinal Farnese son frere; & il courut en poste à Parme, où le Comte de Sancta-fioré, qui luy avoit persuadé cette équipée, le joignit

1549. avec quelques Soldats ; mais Camille Urfin Gouverneur de cette Place venoit de recevoir un Bref du Pape , qui luy deffendoit de la livrer à qui que ce fust , non pas mesme à ses petits-fils , & luy commandoit de la garder uniquement pour le Saint Siège. Ainsi Octavien fut observé de si près , & trouva des Corps de Gardes si régulièrement disposez à toutes les avenues , qu'il luy fut impossible de remuer. Il invita Urfin à diner , dans la résolution de se saisir de sa personne , ou de le tuer ; mais Urfin s'en excusa sur la nécessité qui luy estoit imposée de ne point manger hors de la Citadelle. Il ne restoit plus d'autre tentative que celle de corrompre le Lieutenant d'Urfin ; mais elle ne réussit pas mieux que les autres : & Octavien fut obligé de se retirer , après avoir protesté qu'il reviendrait incontinent avec une Armée , pour punir ses Sujets rebelles , quand mesme il seroit obligé pour cela de se jeter entre les bras des Espagnols. Le Pape informé du procédé d'Octavien , luy fit la correction qu'il méritoit , & luy commanda de revenir

à Rome. Octavien refusa d'obéir ; & 1549.
 le Pape n'osant achever de le perdre ;
 & voulant néanmoins estre le Maître ,
 écrivit au Cardinal de Monté , prin-
 cipal Légat du Concile transféré ,
 comme on a déjà dit à Bologne , d'aller
 trouver Octavien , pour adoucir cet
 esprit emporté. Le Légat trouva Octa-
 vien tout à fait inflexible ; & les diver-
 ses ouvertures de récompense qu'on luy
 proposa , ne servirent qu'à l'effarou-
 cher. Ainsi le Légat fut obligé de re-
 tourner à Parme pour deffendre à la
 Bourgeoisie de reconnoistre désormais
 d'autre Seigneur que le Saint Siège ; ce
 qu'Octavien n'eut pas plustost appris ,
 qu'il crut que le Pape son ayeul l'avoit
 entièrement abandonné. Il se souvint
 alors des conditions que Gonzague luy
 avoit fait proposer au nom de Sa Ma-
 jesté Impérialle , par le Commissaire
 Jean de Luna immédiatement après la
 surprise de Plaisance , qu'il avoit rejet-
 tées dans la juste indignation où il
 estoit du meurtre de son pere ; & il ai-
 ma mieux se mettre à la discretion de
 son beau-pere , qu'acquiescer au desir
 de son ayeul , qu'il croyoit avoir perdu

Dans le
 mal en-
 tendu de
 Paul avec
 son petit-
 fils.

3549. l'esprit. Il dépêcha Hippolite Palavicini vers Gonzague, qui estoit allé aux Nôces du Prince de Mantouë son Neveu, avec une Fille du Roy des Romains, pour le prier de moyenner sa reconciliation avec l'Empereur. Gonzague l'assura d'une recompense solide pour les prétentions qu'il avoit aux Duchez de Parme & de Plaisance. Et sur ce fondement, Octavien écrivit au Cardinal Farnese son frere. Il luy representa le véritable estat de ses affaires: il le pria de demander à Sa Sainteté qu'elle luy restituast Parme, où qu'elle consentist qu'il transigéast de ses droits avec l'Empereur; & il déclara que la dernière résolution qu'il avoit à prendre, dépendoit absolument de la réponse que Sa Sainteté luy feroit. Le Cardinal Farnese, qui avoit de l'esprit, ne crut pas que son frere eust recherché sincèrement la protection des Espagnols; & il s'imagina seulement qu'il avoit eu recours à Gonzague, pour intimider le Pape, & pour l'obliger par cet artifice à luy rendre Parme. Il supposa mesme qu'il y alloit de l'intérêt de leur Maison d'acquiescer à la volonté

d'Octavien ; & sans raisonner d'avantage , il alla trouver le Pape , qui se promenoit dans le Jardin du Palais Quirinal , & luy communiqua la lettre d'Octavien. Le Pape la lut avec une attention extraordinaire , & dans des sentimens bien contraires à ceux que le Cardinal Farnese luy prétendoit inspirer : car au lieu de se laisser toucher à la compassion ; le dépit d'avoir inutilement travaillé pour les siens durant son Pontificat ; la douleur de servir de jouët à la vanité des Espagnols ; & l'indignation qu'il conceut de la revolte de son petit-fils l'accablèrent de sorte , qu'il tomba en foiblesse. Il auroit mesmes donné du nez en terre , si le Cardinal ne l'eust soutenu. On le porta sur le lit le plus proche , où il demeura quatre heures , sans donner aucun signe de vie , ensuite il reprit ses esprits ; mais il fut attaqué d'une fièvre si violente , qu'en trois jours elle le mit au cercueil le six de Decembre , mil cinq cens quarante-neuf. Il n'y avoit jamais eû plus d'esperance qu'à ce coup de faire un Pape qui favorisast les desseins de Henry Second.

1549. La France n'avoit point eû depuis deux siècles un si grand nombre de Cardinaux, qui par un bon-heur sans exemple, arriverent à Rome assez promptement pour s'enfermer avec les autres dans le Conclave. Il y avoit ceux du Bellay, de Vendôme, de Lorraine, de Châtillon, de Guise, de Bologne, d'Amboise, de Bourbon, de Meudon, le Veneur, de Givry, de Tournon, de Lenoncourt, d'Annebaut & d'Armagnac, outre quelques autres que le Cardinal de Ferrare Protecteur de France avoit attirez à sa brigue.

Le Cardinal Farnese avoit fait expedier au nom du Pape mourant un Bref à Camille Ursin, pour la restitution de Parme à Octavien : mais Ursin s'en estoit excusé sur ce que le Bref n'estoit pas mesme signé de la main du Pape : au lieu que Sa Sainteté luy avoit écrit de sa main de garder Parme pour l'Eglise. Le Cardinal Farnese ne s'estoit pas néanmoins rebuté pour n'avoir pas réüssi dans sa premiere tentative ; & connoissant le besoin qu'auroit de sa Faction quiconque prétendrait à la Papauté, il avoit obtenu du Conclave un

Ordre précis pour la mesme restitution : 1549
 Mais Ursin n'y eut pas plus d'égard qu'au precedent. Il repartit qu'il tenoit la place au nom du Saint Siège, & qu'il ne la pouvoit quitter, que par le commandement de celuy qui seroit élu Pape. Il y eut des Politiques à Rome qui l'accuserent d'ingratitude ; & d'autres qui ne se purent lasser d'admirer son zele pour la tranquillité publique. Les plus rafinez l'auroient soupçonné d'agir pour son interest, s'ils n'eussent appris, en mesme temps, que Gonzague luy avoit fait inutilement offrir des sommes immenses pour livrer Parme à l'Empereur. Il ne restoit donc plus d'autre expedient aux Farneses pour r'entrer dans Parme, que d'élever à la Papauté celuy qui leur engageroit sa parole de proceder à cette restitution immédiatement après qu'il seroit élu, & qu'ils estimeroient assez sincere pour l'excuter. Comme leur ayeul avoit tenu le Saint Siège plus de quinze ans, ils avoient eu le loisir de former une brigade si puissante, que non seulement elle seroit de contre-poids à celles de France & d'Espagne ; mais encore elle estoit as-

seulement les propositions qu'on luy feroit, & à déguiser avec tant d'adresse l'inclination secrète qu'il avoit pour la France, que les Ministres de l'Empereur n'en penetrassent rien. Les Espagnols avoient concerté d'élever à la Papauté le Cardinal Polus, Prince du Sang Royal d'Angleterre, & l'on peut dire que leur interest particulier ne s'accorda jamais mieux qu'en ce point, avec l'utilité publique. Polus estoit proche parent du Roy Edoüard Six, & toute l'esperance de réünir cette Couronne à l'Eglise consistoit desormais en ce Prélat. Il avoit toute la gravité des plus severes Espagnols; il étoit fort homme de bien, & toute-à-fait éloigné d'affecter de le paroistre. On ne voyoit gueres d'homme plus solidement sçavant que luy, quoy qu'il y eust alors à Rome plus de gens doctes, qu'il n'y en avoit eû depuis le siecle d'Auguste. Le Cardinal Farnese avoit tant d'estime pour luy, qu'encore qu'il se deffiait d'obtenir de luy la restitution de Parme, s'il estoit élu, & qu'il n'osast luy en demander aucune assurance, il n'avoit pas neanmoins laissé de s'ex-

1549.

plier en des termes qui donnoient lieu de croire qu'il ne s'opposeroit point à son élection. Le Cardinal de Guise informé de ces particularitez, s'estoit imaginé que la chose estoit resoluë; & ne voulant pas s'opposer au torrent, ny se priver inutilement de l'obligation que Polus luy auroit de son suffrage, s'il le luy accordoit de bonne grace; luy avoit fait dire qu'il ne tiendrait pas à la France {qu'il n'eust contentement. Mais Polus au lieu de s'aider suivant la coûtume, ou pour mieux dire selon la corruption du siècle où il vivoit, agissoit de mesme que s'il eust assisté à l'Élection des premiers Papes, & s'il n'eust point eû d'intérêt à l'affaire dont il s'agissoit. Il conjuroit les Cardinaux qui luy venoient témoigner de l'inclination, qu'ils ne se laissassent prévenir ny par la passion, ny par l'apparence, & qu'ils ne donnassent rien à la considération de la naissance, ny à celle de l'amitié. Comme les Cardinaux le vinrent trouver la nuit en si grand nombre, qu'il y avoit apparence que ce fût pour l'adorer, il remit l'affaire au lendemain; & l'on ne le vit point chan-

ger de visage, lors qu'il ne luy manqua que deux suffrages pour estre Pape. Ses ennemis & ses concurrens estonnez d'un si rare exemple de modestie, eurent recours au dernier expedient, pour l'éloigner de la Papauté, qui consistoit dans la calomnie. Ils publierent qu'il avoit des sentimens heretiques; & qu'il n'avoit point assez severement puny dans sa Legation de Viterbe, ceux qui avoient parlé au desavantage de la Religion. Il est étonnant que les hommes ne soient pas moins disposez à croire ce qu'ils haïssent avec excez, que ce qu'ils aiment avec passion.

Le Cardinal Caraffe s'estoit mis en réputation de sainteté par l'Institution de l'Ordre des Barnabites, & par la rigueur dont il croyoit qu'il falust agir à l'égard de quiconque renonceroit à la créance de ses ancêtres. Il n'avoit autre chose dans la bouche, que de continuelles exagerations de l'importance d'établir en Italie, à la mode d'Espagne, un Tribunal de la Sainte Inquisition; & l'on passoit dans son esprit pour le plus abominable des hommes, lors qu'on estoit soupçonné d'in-

1549.

Beccaf
tel dans
la vie de
Polus.

1549. indulgence à l'égard des Protestans. De là vint qu'on ne luy eut pas plutôt dit à l'oreille ces deux impostures contre Polus, dont on vient de parler, qu'il fit un étrange vacarme dans le Conclave. Il ne se contenta pas de révoquer le suffrage qu'il luy avoit donné; mais il protesta hautement contre l'impieeté de ceux qui vouloient établir un Pape heretique. Il trouva le Cardinal de Tournon dans la mesme inclination, & il se joignit à luy pour déconcerter l'Electi^on de Polus, qui auroit esté infaillible sans cette chimere. Le Cardinal de Toled^e fut ensuite mis sur les rangs. L'Empereur le proposoit, & le Vice-Roy de Naples son frere & le Duc de Florence son neveu l'appuyoient en toute maniere: mais les François ne vouloient point de Pape Espagnol; & le Cardinal Farnese l'agréoit encore moins qu'eux, parce qu'il le connoissoit d'humeur à livrer Parme à l'Empereur, plutôt que de la restituer à Octavien: Il le rebuta donc; mais l'Empereur en fut bien-tost vengé: car il fit donner aussi l'exclusion à Marcel Cervin, que le Cardinal Farnese portoit à la Pa-

pauté avec plus d'inclination.

1549.

Après ce coup fourré le Cardinal de Ferrare crut qu'il estoit temps de découvrir les prétentions qu'il avoit au Saint Siege ; & il offrit au Cardinal Farnese des conditions capables de tenter une ame aussi interessée qu'estoit la sienne. Elles consistoient à luy ceder la protection de France, & l'Archevêché de Narbonne : à donner en Mariage à Horace Farnese la seconde fille du Duc de Ferrare son frere ; qui luy apporteroit pour sa Dot les Principautez de Modene & de Carpi : au soin dont le mesme Cardinal de Ferrare se chargeroit de faire agréer en France ce Mariage, au préjudice de celuy qui avoit esté résolu entre le mesme Horace & Diane légitimée de France, fille naturelle du Roy ; & au dépost des Villes de Modene & de Carpi, qu'on offroit de mettre entre les mains du Duc d'Urbain, beau-frere du Cardinal Farnese. Mais cette négociation ne put estre si secrette, qu'elle ne vint à la connoissance des Ministres de l'Empereur, qui se servirent aussi-tost d'une Lettre de ce Prince pour intimider le Cardinal Far-

1549. nese. Elle estoit conceüe en des termes si aigres & si vindicatifs, que ce Cardinal qui avoit bien autant d'esprit, mais non pas autant de courage qu'Octavien & qu'Horace ses freres, s'imagina que s'il faisoit élire Pape le Cardinal de Ferrare, rien ne pourroit l'empêcher d'être assassiné de la mesme maniere que le Duc de Parme son pere l'avoit esté. La peur qu'il en eut luy fit porter parole aux Ministres de l'Empereur, de ne se déclarer pour aucun des Cardinaux qui leur estoient suspects; & les vieux Cardinaux reprirent courage après cette fameuse exclusion. Ils moyennerent tant de suffrages à Trani, Doyen de leur College, qu'il ne luy en manqua qu'un pour estre Pape. Il le demanda au Cardinal de Ferrare, qui repartit qu'il le feroit à deux conditions. L'une que Trani accorderoit au Cardinal de Guise la Legation de France pour toute sa vie, dans la mesme étendue que le Cardinal du Prat l'avoit exercée : L'autre qu'il mettroit le Chapeau qui vaqueroit par son Exaltation sur la tête du Grand Prieur de France, frere du Cardinal de Guise.

Trani

Trani repliqua que Dieu le preservast 1549.
de monter sur le Saint Siege par une
simonie ; & le Cardinal de Ferrare se
mocquant de sa simplicité , luy tourna
le dos.

Les deux derniers Cardinaux qui
prétendirent inutilement à la Papauté ,
furent Ridolfi & Salviati , tous deux
Florentins , & par consequent ennemis
irreconciliables du Duc de Florence ,
qu'ils regardoient comme un tyran ,
pour avoir , disoient-ils , opprimé la li-
berté de leur Patrie. L'opposition de
ce Prince n'auroit pourtant pas empê-
ché Ridolfi d'être Pape , si un bouillon
empoisonné ne luy eust osté la vie en
vingt-quatre heures. Salviati estoit le
sujet du Sacré College qui avoit fait le
plus d'éclat. Il estoit de bonne mine :
Il avoit joint l'integrité des mœurs à
l'experience des affaires : sa reputation
ne pouvoit estre mieux établie qu'elle
l'étoit ; & l'on sçavoit qu'il s'estoit ad-
mirablement acquité de toutes les né-
gociations importantes qui avoient passé
par ses mains , sous les Pâpauzez de
Leon Dix & de Clement Sept. S'il
estoit traversé par le Duc de Florence

Dans
l'Am-
bassade
d'Urfe à
Rome en
1549.

1549. fils de sa sœur ; la Reyne de France sa cousine germaine & les Strozzi ses parens en mesme degré, n'épargnoient rien pour son Exaltation : de plus, les trois principaux Ministres de l'Empereur en Italie, qui estoient l'Ambassadeur Mendoza, Gonsague & le Cardinal de Mantoue son frere, estoient absolument pour luy, soit qu'ils se picquaissent de generosité à luy rendre justice, ou que l'Ambassadeur Mendoza esperast par son moyen de devenir Souverain, de simple Gouverneur, qu'il estoit ; & que les deux Gonzagues dont les interets estoient unis, attendissent de luy quelque établissement solide pour un Cadet de leur Maison. La seule difficulté qui restoit consistoit à gagner en toute maniere le Cardinal Farnese, qui craignoit que Salvati ne se souvint de quelques mécontentemens que le feu Pape son ayeul luy avoit donnez : mais outre que cette terreur estoit vaine, on avoit pris des mesures qui paroissent plus que suffisantes pour la dissiper. Car le Duc de Ferrare s'estoit rendu caution que la Ville de Parme seroit restituée ; & il avoit en dépost

la somme d'argent que les Farnesés a- 1549.
voient souhaitté, pour estre assurez qu'on leur tiendrait parole. Outre que quand mesme le Cardinal Farnese eust persisté dans son apprehension, on estoit presque assuré de luy oster les Cardinaux de sa faction, par la voye du jeune Rainuce son frere, qui l'avoit promis au Comte de Sancta-floré, neveu de Salviati. Et de fait, le détachement auroit réüssi, s'il eust esté poursuivi avec toute la chaleur nécessaire aux entreprises hardies. Mais pendant que Rainuce s'amusoit à prendre des précautions, afin de moins choquer son frere, le Cardinal Farnese, qui ne vouloit en aucune manière Salviati pour Pape, eut le loisir d'envoyer à l'Empereur Hyppolite Palavicin; pour luy remontrer que son Ambassadeur & les Gonzagues avoient plus de soin de leurs interests, que des siens; & qu'il n'y avoit point dans le Conclave de de Sujet plus dévoué à la France que Salviati.

L'Empereur à qui le Duc de Florence avoit écrit la mesme chose, renvoya Palavicin avec des Lettres écrites de sa

1548.

main à Mendose & aux deux Gonzagues, qui leur deffendoient absolument de penser à l'Electi^on de Salviati : Le Cardinal Farnese après avoir ainsi rebuté les Imperiaux & les François, en rompant toutes les mesures qu'ils avoient prises, crut qu'il estoit temps de proposer celuy qu'il avoit dans l'ame. C'estoit le Cardinal de Monté, qu'il connoissoit pour le plus soumis & le plus complaisant de tous ses amis. Il n'en osa pas néanmoins parler ny directement, ny indirectement, de peur de luy attirer l'exclusion de l'une ou de l'autre des deux Couronnes. Mais il agit avec tant d'artifice, qu'il supprima la prudence de ceux qui se piquoient ouvertement d'être les plus adroits. Il s'adressa d'abord aux Imperiaux, & il leur fit représenter par les Emissaires du Duc de Florence, que ce que le Cardinal de Monté avoit fait à Trente & depuis à Bologne au préjudice de l'Empereur, n'avoit esté que pour se maintenir dans les bonnes graces du Pape Paul Trois, qui se deffiant de luy, avoit donné un ordre secret de l'observer à Marcel Cervin son Collegue ; mais que lors

qu'il seroit en estat de ne plus rien déguiser, on verroit par experience que les François n'avoient point de plus redoutable ennemy que luy. Le Duc de Florence se rendit caution de cette promesse; & les Impériaux s'estant relâchez sur l'assurance que leur donna ce Prince, le Cardinal Farnese fit remontrer au Cardinal de Guise, par des gens qui se disoient inséparablement attachez au parti des François, qu'il avoit tort de mettre sur le tapis des gens qui portoient leur exclusion avec eux; & qu'il feroit mieux de penser au Cardinal de Monté, qui nonobstant les soumissions qu'il avoit renduës à l'Ambassadeur Mendose, en entrant dans le Conclave, gardoit au fonds de son ame une aversion invincible des Espagnols pour deux raisons. L'une qu'ils avoient empêché de parvenir à l'Evêché de Pavie: L'autre qu'il connoissoit assez le genie de cette Nation disposée à se venger des oppositions publiques qu'il leur avoit faites durant sa Légation au Concile de Trente. Le Cardinal de Guise persuadé par ces raisons, & plus encore par la gloire qu'il esperoit de rem-

1549. porter, en proposant le premier le Pape qui seroit élu, & en se le rendant ainsi redevable de son exaltation, résolut d'en parler à la première Assemblée, que l'on tiendroit dans le Conclave : il en voulut auparavant communiquer avec d'Urfé Ambassadeur de France à Rome.

Urfé mieux informé que luy des intrigues de l'Election, essaya de l'en détourner, & luy déclara nettement qu'il ne pouvoit jetter les yeux sur un Sujet qui fust plus au gré des Espagnols que Monté. Mais comme il vid le Cardinal de Guise déterminé de passer outre ; les ordres secrets qu'il avoit de seconder toutes les intentions de ce jeune Prélat, l'empêcherent de le traverser ouvertement ; & le Cardinal de Ferrare y consentit aussi pour estre déchargé de quelques pensions qu'avoit Monté sur ses Benefices. Ainsi le Cardinal de Guise n'eut pas plûtoſt proposé le Cardinal de Monté, que tous les autres dont le Conclave estoit composé luy donnerent leurs suffrages, le huit de Février mil cinq cens cinquante. Il prit le nom de Jules Trois ; &

ses deux premières actions furent de
donner son Chapeau, son Nom, & ses
Armes à celui de ses Domestiques qui
gardoit son Singe ; & de restituer Par-
me à Octavien Farnese.

Lettre
d'Urfé
au Roy
du 8. Fé-
vrier

Au retour de Rome, les Cardinaux
de Boulogne & de Lorraine moururent.
Le Nom & les Benefices du Cardinal
de Lorraine furent conservez au Car-
dinal de Guise, excepté les Evêchez
d'Autun & de Mets, qui furent don-
nez le premier au dernier fils du Duc
de Guise, & le second au deuxième
fils du Duc de Lorraine. Le Duc de
Guise estoit decedé peu de jours aupa-
ravant, & l'on trouva tout à fait é-
trange l'excès de sa Pompe funebre,
& les cérémonies qui en furent gravées,
parce qu'on ne l'avoit encore pratiqué
qu'à l'égard des Rois. Le nouveau Car-
dinal de Lorraine avoit promis de payer
les dettes de son oncle ; mais il s'en
excusa depuis sur leur immensité, & il
laissa succomber un grand nombre de
Familles qui en furent accablées. La
Sénéchale qui venoit d'estre créée Du-
chesse de Valentinois, l'aida non seule-
ment à déguiser au Roy le mauvais os-

1559.

1550.

fice qu'il avoit rendu à la France dans l'élection de Jules Trois, mais encore à s'avancer dans la faveur, par la nécessité qu'elle eut de l'opposer au Connestable dont elle continuoit de craindre le crédit. Ce premier Ministre ne perdoit aucune occasion de remplir de ses Créatures les premières Charges à mesure qu'elles vaquoient. Il avoit appelé de Toulouse un Jurisconsulte appelé Bertrandi, pour le faire Président à Mortier du Parlement de Paris; & la Duchesse de Valentinois qui prévoyoit les conséquences de cette conduite, fut conseillée par le Cardinal de Lorraine d'imiter le Connestable, & de le surpasser mesmes, en n'attendant pas que les Charges vaquassent pour en disposer. Ce Cardinal ajoûta que, pour mieux réussir dans son dessein, elle ne devoit point penser à pousser Bertrandi: au contraire, il falloit qu'elle appuyast son élévation, en luy procurant toujours de nouvelles Charges; avec cette précaution néanmoins, que l'on donnast les Charges qui vaqueroient par la démission à un homme plus fin que luy, qui fust prest de le supplanter

ter au moment qu'on luy en feroit signe. La premiere occasion qui s'offrit à la Duchesse de Valentinois d'exécuter le conseil que le Cardinal de Lorraine luy avoit donné, fut contre Lizet, Premier President du Parlement de Paris, qui s'estoit élevé par son mérite à la tête de sa Compagnie. Personne ne sçavoit mieux que luy les Privileges de sa Charge, & personne ne les maintenoit avec plus d'exactitude. Un jour qu'il avoit esté appelé au Conseil d'Etat, où le Roy n'estoit point, mais seulement le Cardinal de Lorraine qui y présidoit : Lizet refusa d'opiner estant découvert & debout; & soutint qu'il n'appartenoit qu'à Sa Majesté d'exiger cette déference du Chef de son Parlement. Le Cardinal de Lorraine ne se contenta pas de le maltraiter de parole, mais il le fit de plus interdire : ce qui ne toucha pas Lizet moins sensiblement, que s'il eust esté frappé d'un coup de foudre. Il perdit en un moment de disgrâce toute la fermeté dont il avoit fait une si longue profession. Il alla trouver le Cardinal de Lorraine ; Il se prosterna

1550. à ses pieds : Il luy mit en main sa démission, & il crut faire beaucoup en appaisant sa colere par cette honteuse déference.

Le Cardinal de Lorraine après avoir obtenu ce qu'il prétendoit, servit Lifer, en représentant au Roy que la meilleure marque de l'integrité de ce vieux Officier, estoit qu'il ne possèdoit pas un pouce de terre, & qu'il logeoit encore dans une maison de loüage après tant d'années de Magistrature. Sa Majesté luy donna par compassion l'Abbaye de Saint Victor aux Faux-bourgs de Paris, où il vécut assez long-temps, pour achever de perdre ce qui luy restoit de réputation, en se rendant ridicule par les Livres de Controverse qu'il composa, quoy qu'il n'eust jamais étudié en Théologie. Aussi le Ministre Theodore de Beze se contenta de luy répondre en burlesque, sous le nom supposé de Benoist Passavant.

Le Magistrat que choisit le Cardinal de Lorraine pour remplir la place de President à Mortier de Bertrandi, fut Gilles Magistri, Avocat du Roy, habile homme, mais courtois, & résolu

de s'élever en toute maniere. La facilité que la Duchesse de Valentinois avoit trouvée à déposer le Premier President, luy fit entreprendre ensuite sur le Chancelier François Olivier, qui luy estoit devenu insupportable par les difficultez qu'il faisoit de sceller les graces qu'elle obtenoit à tous momens : mais on y apporta plus de précautions qu'on n'en avoit pris pour déposer Liset ; parce que le Roy estoit persuadé qu'il n'y avoit point d'homme en France plus capable qu'Olivier, de la Charge qu'il exerçoit. On prit le pretexte d'une fluxion qui luy estoit tombée sur les yeux, pour luy faire doucement remontrer qu'il n'estoit plus propre à examiner les papiers qui seroient presentez au Sceau, avec toute l'attention nécessaire, pour éviter les surprises. Le Chancelier Olivier penetra d'abord le dessein du Cardinal de Lorraine & de la Duchesse de Valentinois ; & pour leur épargner la peine de le faire solliciter plus longtemps de sa démission, qu'il n'avoit pas dessein de leur accorder, il leur répondit nettement qu'il estoit résolu

Dans la
disgrace
du Chan-
celier
Olivier.

1550.

de mourir au service du Roy dans sa Charge ; & que par les Loix du Royaume on ne l'en pouvoit priver, qu'après qu'on luy auroit fait son procez dans toutes les formes. L'expedient que suggeroit Olivier, n'estoit ny au goust du Cardinal, ny de la Duchesse : car outre qu'il n'y avoit point de matiere, le Roy n'eust pas consenti volontiers à la perte d'un innocent. Il fallut donc se contenter d'ôter les Sceaux au Chancelier Olivier, & de les donner à Bertrandi, pour appaiser le Connestable : mais lors qu'on demanda au mesme Bertrandi la démission de sa Charge de Premier President, en faveur de Magistri, il s'apperçut qu'on le faisoit servir de marotte ; & il déclara qu'il n'estoit pas d'humeur à se deffaire d'une si belle Charge qu'estoit la sienne, pour accepter celle de Garde des Sceaux, qui n'estoit après tout, qu'une simple Commission : Mais le Cardinal de Lorraine estoit trop adroit, & Magistri trop interessé, pour ceder long-temps à une si foible opposition. Ils s'aviserent de faire ériger en Office de la Couronne la Commission de

Garde des Sceaux, de telle sorte nean- 1550.
moins que ce ne seroit que pour Ber-
trandi, & sans tirer à conséquence.

On travailloit avec plus de réputa-
tion aux affaires du dehors ; & le Ma-
réchal de Saint André estoit party de
la Cour de France, pour aller en celle
d'Angleterre, faire jurer la Paix de Bo-
logne, & porter l'Ordre de Saint Mi-
chel au jeune Roy Edoïard Six.

La Reyne de Hongrie, Gouvernante
des Pais-Bas, jugea qu'il y alloit de
l'intérest de l'Empereur Charles-Quint
son frere, de rompre cette nouvelle
liaison entre les deux seules Couronnes
qui pouvoient luy donner de la jalou-
sie. Elle avoit fait équiper en guerre
un grand nombre de Navires, qui te-
noient en sujétion les Côtes de Picar-
die & de Normandie ; & dévalisoient
les Vaisseaux Marchands des autres
Nations, sous pretexte de les visiter.
On les avoit tous assembles entre Ca-
lais & Douvre, afin d'observer si le
Maréchal de Saint André en passant
baisseroit le Pavillon, & rendroit aux
Vaisseaux Flamands, sous pretexte qu'ils
appartenoient à l'Empereur, les sou-

1550. missions qu'exigent les plus forts en de
semblables rencontres. S'il y manquoit,
il y avoit ordre de l'enlever, & d'en-
gager ensuite la France dans une né-
gociation de longue haleine pour le
r'avoir : Mais le Maréchal avoit pris
des seuretez pour son voyage, dont
les François estoient alors peu capables.
Il avoit feint de s'aller embarquer à
Calais, & ensuite il avoit pris la poste
pour Dieppe, où un Vaisseau, petit à
la verité, mais leger & bon voilier,
l'attendoit. En y entrant il avoit or-
donné aux Officiers de l'Amirauté d'ar-
rester deux ou trois Navires Flamands,
jusqu'à ce qu'il eust passé en Angleterre.
Ce qui fut executé avec tant d'adresse
& de civilité, qu'il n'y eut aucun Ma-
rinier d'offensé, & rien ne fut transpor-
té de ce qui se trouva dans les Vais-
seaux. On les relâcha mesme au pre-
mier avis que le Maréchal estoit passé
sans obstacles : Mais la Gouvernante
des Pais-Bas ne laissa pas de faire ar-
rester, par droit de represailles, tout ce
qui se rencontra de Navires François
dans les Pais-Bas ; & comme il n'est
rien de si difficile que d'observer quel-

ques mesures en se vengeant, elle fit ôter les voiles à ces Vaisseaux; mettre à terre les Marchandises; consumer en frais les Négocians, à la poursuite d'une main-levée, & comprendre dans cette avanie tout ce qu'il y avoit de François habituez en Flandres. Tout fut néanmoins restitué de part & d'autre; parce qu'il n'y avoit pas d'apparence de faire la guerre pour un si foible sujet. Et le Roy crut pouvoir reformer, sans la participation de la Cour de Rome, un des grands abus qui se fussent introduits en France dans les matieres des Benefices. On avoit trouvé le secret de les conserver éternellement dans les mesmes familles par les résignations que l'on obtenoit du Saint Siège, & que l'on gardoit ensuite jusqu'à la mort des Résignans, & par la multitude des fausses procurations que l'on faisoit pour la mesme fin. Sur quoy Sa Majesté par un Edit de Juillet mil cinq cens cinquante, obligea les Banquiers à tenir Registre du jour qu'on leur auroit apporté ces procurations: des Notaires qui les auroient passées: des témoins qui y auroient si-

1548. gné : du temps qu'ils auroient dépêché des Courriers à Rome : de leur arrivée ; & de leur retour. Il y avoit long-temps que rien ne s'estoit pratiqué de si nécessaire , ny qui retranchast un si grand nombre de faussetez. Cependant la Cour de Rome s'en formalisa , comme d'un attentat sur la Jurisdiction Ecclesiastique , dont elle prétendoit que la connoissance luy appartint , à l'exclusion de toutes les Puissances Séculieres. Mais le fameux Jurisconsulte Charles du Molin* , prouva par des autoritez & par des raisonnemens invincibles , que le Roy n'avoit point excédé les limites de son pouvoir , & que Sa Majesté n'avoit fait en cela que suivre l'usage de ses Prédecesseurs. Mais encore que ce grand Personnage n'eust écrit , ny publié son Commentaire sur l'Edit de Juillet que par ordre de la Cour ; elle ne laissa pas de l'abandonner aux Ministres du Pape , qu'il avoit irrités pour elle , ny de consentir à la persécution qu'on luy fit. Elle fut telle , qu'elle le contraignit de se bannir & de se refugier premierement dans la Franche-Comté , & depuis en Allema-

* Il s'ignoît ainsi , quoyque l'on ajoute un * à son nom.

Dans la vie de Charles du Moulin.

gne, où il fut reçu avec d'autant plus de joye, que l'on estoit surpris de voir la France se priver elle-mesme d'un de ses plus rares ornements. Il y demeura jusqu'à ce que la Cour de France s'estant broüillée avec celle de Rome pour la guerre de Parme, on le rappella glorieusement; & l'estime qu'on avoit pour luy s'accrut infiniment, lors qu'on le vit retourner en France à la premiere semonce de son Roy, sans aucune assurance de n'estre pas une seconde fois abandonné à l'envie de ses ennemis, après que l'on auroit tiré de luy les services qu'aucun autre que luy n'estoit capable de rendre à la Monarchie Françoisë. Le Prince de Melse estoit alors si vieux, que ne pouvant deormais veiller à la sûreté des Places d'un Gouvernement aussi jaloux qu'estoit celui du Piémont, il avoit prié le Roy de luy donner un Successeur. Comme il n'y avoit point d'employ de si grande importance que celui-là dans le Royaume, il falloit se résoudre à perdre ce qui restoit aux François dans l'Italie, ou à le confier à un homme de grand merite; veu

1550. principalement qu'il s'agissoit d'occuper la place de deux grands Personnages qui s'en estoient acquitez avec autant d'integrité, que de valeur. Car Langey s'estoit heureusement démêlé de toutes les ruses du Duc de Savoye & du Marquis du Guast, & le Prince de Melfe avoit rétabli l'ancienne discipline dans les bandes Françoises; & par un secret dont aucun autre General d'Armée avant luy ne s'estoit avisé, il avoit banni les duels de son Armée, sous pretexte de les accorder. Il avoit persuadé avec tant d'éloquence à ses Soldats, que c'estoit à luy de pourvoir à leur seureté, lors qu'ils vuideroient leurs querelles particulieres; qu'ils avoient consenti qu'il fust bâti un Pont sur le Po, étroit par les deux bouts, mais assez large au milieu pour le combat de deux personnes à l'épée & au poignard. Lors qu'il survenoit une querelle dans l'Armée Françoisé dela les Monts, c'estoit un crime irremissible de le décider sur le champ: Il falloit s'adresser au Prince de Melfe, qui employoit tout ce qu'il avoit d'adresse & d'autorité pour reconcilier les

partis ; ce qui luy réussissoit presque 1550.
 toujours. Mais lors que l'une des deux,
 ou toutes deux ensemble, s'obstinoient
 à se voir l'épée à la main, le Prince
 de Melfe leur donnoit des Parrains,
 qui les conduisoient en mesme temps
 aux deux extrémités du Pont, & ne les
 introduisoient dessus, qu'après avoir ap-
 porté toutes les précautions pour évi-
 ter la supercherie, & pour partager les
 armes, le Soleil & le terrain.

Toute la severité dont on usoit à
 leur égard, consistoit en ce qu'il ne leur
 estoit permis ny de se separer au premier
 sang épanché, ny de se donner la vie ;
 & que le vainqueur n'avoit la liberté
 de sortir du Champ, qu'après avoir tué
 son-Ennemi. Le Prince de Melfe fut
 en cela d'abord accusé de cruauté ; mais
 on reconnut bien-tost par l'évenement,
 que c'estoit un insigne trait de pruden-
 ce, en ce que ceux de l'Armée Fran-
 coise qui avoient de l'inclination à se
 battre en duél, sur la présupposition
 qu'on leur feroit quartier, ou du-moins
 qu'on seroit en état de le faire, ne se
 virent pas plûtoست exclus de leur espe-
 rance, que leur ardeur se ralentit ; &

Dans la
 Police
 Militaire
 du Prin-
 de Melfe
 se.

1550. le Prince de Melfe ne permit, durant les huit années qu'il fut Gouverneur de Piémont, que trois combats singuliers; parce qu'il ne se trouva qu'autant de personnes inflexibles, & par conséquent résolus d'en courir le risque.

Il n'y avoit point d'homme en France plus digne de succeder à Langey & au Prince de Melfe, que Charles de Cossé, Comte de Brissac, & personne n'estoit mieux convaincu de cette vérité que le Roy. Sa Majesté l'avoit vû Page, & ensuite Ecuyer du Dauphin son frere aîné, uniquement aimé de son Maître, & l'aimant aussi avec tant de tendresse, que le desespoir de la mort de ce Prince l'avoit jetté dans le dessein de perir, ou de punir ceux qui l'avoient fait empoisonner. Les qualitez militaires qu'il possédoit en un plus haut degré qu'aucun autre de son temps: l'art avec lequel il sçavoit les adoucir par une courtoisie inimitable: l'amour que les plus belles Dames avoient pour luy: le soin qu'il prenoit de ménager sa réputation; & la fortune qui le favorisoit en tout, l'avoient élevé par de-

grez aux Charges de Capitaine de Che-
vaux-Legers, de Capitaine d'Hommes
d'Armes, de Colonel de l'Infanterie
Françoise devant Perpignan, & enfin Ge-
neral de la Cavalerie Legere. Il y avoit
encore une raison particuliere de le pre-
ferer à tous les autres prétendans au
Gouvernement de Piémont : parce que le
Parricide Montecuculli avoit déposé
dans son Testament de mort qu'il avoit
empoisonné le Dauphin, à la sollici-
tation de Ferrand Gonzague, qui se trou-
vant alors Gouverneur du Duché de
Milan, la bonne politique vouloit
qu'on luy opposast Brissac, quand ce
n'auroit esté que pour luy donner lieu
de servir plus utilement sa Patrie, en
vengeant sa querelle particuliere. Ce-
pendant on luy auroit infailliblement
preferé celuy des Favoris que l'on eust
jugé devoir s'acquitter, avec plus d'é-
clat, d'une si importante Charge, sans
une conjoncture qui sembla n'estre pas
moins survenuë pour signaler la bonté
du Roy, que la bonne fortune de Bris-
sac. La Duchesse de Valentinois en de-
vint si passionnément amoureuse, qu'il
luy fut impossible de cacher sa flamme;

550.

& comme il y avoit auprès de cette Dame une infinité de personnes occupées à l'observer, afin de trouver occasion de la ruiner dans l'esprit du Roy, il fut informé de l'inclination nouvelle de sa Maîtresse; mais il n'en conçut pas en mesme-temps toute la jalousie qu'on luy prétendoit inspirer. Car encore que suivant quelques Relations qui ne sont pas trop authentiques, le Roy eust eû assez de curiosité pour s'éclaircir de la verité par le témoignage de ses propres yeux: il n'eut néanmoins ny la force de rompre ses chaînes, ny la severité de pousser à bout un trop hardi, ou un trop peu respectueux Rival. Il se contenta d'envoyer Brissac delà les Alpes, afin de n'avoir plus à redouter sa bonne fortune; & Brissac eut cela de commun avec Luculle, d'estre redevable de son employ à la jalousie de celuy qui gouvernoit l'Etat. Il fut mesme heureux au delà de ses esperances, en ce que dans le temps qu'il employa pour aller de Paris à Turin, le Prince de Melfe qui estoit Maréchal de France mourut à Suse; & la Duchesse de Valentinois fit si adroite-

ment représenter par ses Emissaires au Roy, l'intérêt qu'il avoit de conférer cette dignité à celui qu'il envoyoit commander ses Armées en Piémont, afin de le rendre plus considérable aux Soldats, que Sa Majesté sacrifia encore une fois sa passion particulière au bien public ; & Brissac reçut le Bâton de Maréchal de France, avant que de prendre possession de son Gouvernement.

Il n'y demeura pas long-temps sans profiter des singulieres occasions d'exercer sa vertu, que luy fournit la guerre de Parme. L'Empereur s'estoit rendu méprisable à ses ennemis, pour n'avoir pas sçu profiter de sa victoire en Allemagne ; & quoy qu'elle eust esté si complotte, qu'il n'y avoit eû que les deux Villes de Magdebourg & de Breme qui ne luy eussent point envoyé demander grace, il n'avoit pensé ny à les assiéger, ny à les investir : ce qui leur avoit donné le temps de se fortifier, & de se préparer à la deffense. La cause de cette immobilité estoit attribuée aux infirmités de ce Prince, qui le rendoient le plus souvent incapable d'agir ; mais ses douleurs ne mettoient pas un si grand

1550. obstacle à ses affaires, que celles de son Chancelier Granvel, qui en estoit enfin decedé en mil cinq cens cinquante. La perte de ce Ministre qui avoit esté aussi zelé pour l'intérest de son Maistre, que l'avoit esté Gattinara, son Prédecesseur, n'avoit point esté assez dignement réparée. Car encore que l'Evêque d'Arras son fils, qui luy avoit succédé à la Chancellerie de l'Empire & au Ministre, eût toute l'intelligence nécessaire pour exercer dignement ces deux premières Charges; il avoit pourtant le malheur d'estre devenu l'objet de l'abomination des Allemands; parce qu'ils avoient sçu que c'estoit luy qui avoit suggeré l'invention de tromper le Landgrave de Hesse, en renversant une lettre dans son Passeport, sur laquelle il y avoit déjà quatre ans qu'on le tenoit prisonnier. Comme il se voyoit hay d'eux, il les haïssoit à son tour; & le desir d'achever l'ouvrage qu'il avoit si subtilement commencé, l'avoit excité à conseiller l'Empereur d'éluder toutes les prières que le Duc Maurice de Saxe luy feroit pour la liberté du mesme Landgrave son beau-pere, nonobstant qu'elle

Cette
lettre
étoit une
n, dont
il avoit
fait un n
dans ce
mot de
Evigé, au
lieu d'E.
vigé.

elle luy eust esté promise. Cette infidélité avoit obligé Maurice de traiter secrettement avec ceux de Magdebourg & de Breme, & d'envoyer un Emissaire en France, pour sonder le Roy Henry Second, s'il seroit d'humeur à noüer une plus étroite intelligence avec luy, pour la liberté de l'Allemagne. Le Roy luy avoit dépêché Jean du Fraizet *, Evêque de Bayonne, habile Ministre en tout, excepté qu'il estoit trop facile à se laisser persuader ce qu'il souhaittoit. Cet Evêque & Maurice étoient bien-tost convenus que l'Empereur trouveroit de l'exercice en Saxe, pourveu que la France fust en mesme-temps une diversion considérable en Italie; & ce fut là la principale cause de la guerre de Parme; parce que le Roy n'auroit jamais accepté la protection des Farneses contre le Pape & contre l'Empereur, s'il n'eust esté assuré que les meilleures forces de celuy-cy seroient occupées à trois cent lieües de Parme.

Le second Ministre, dont les avis passioient pour autant d'oracles dans le Conseil de l'Empereur, estoit Diegue-Hurtado de Mendose, qui sous pre-

* Monsieur du Puis l'appelle ainsi, mais il y a des Titres de son tēps qui l'appellent du Fresne.

1550. texte de l'obligation que son Maître luy avoit, parce qu'il luy avoit assujetti la Republique de Sienne, le vouloit faire servir d'instrument à venger ses querelles particulieres. Il s'estoit broüillé avec le Duc de Florence, en luy refusant d'exécuter un ordre écrit & signé de la main de l'Empereur, de le mettre en possession de la Souveraineté de Piombino; & pour comble de mortification, il s'estoit vanté que la Citadelle qu'il faisoit construire à Sienne, n'estoit pas tant pour tenir en bride les Bourgeois de la mesme Ville, que pour empêcher le Duc de Florence de s'émanciper. Le troisième Ministre estoit Ferdinand de Gonzague, qui raisonnant, comme on a déjà dit, à l'Italienne, & supposant que les Farneses ne luy pardonneroient jamais l'assassinat de leur Pere, continuoît à faire de longues dépêches à l'Empereur, pour luy remontrer qu'il seroit impossible d'assurer la domination d'Espagne dans le Duché de Milan, tant que Parme seroit entre les mains des Farneses. Gonzague fendoit en mesme-temps les inclinations du nouveau Pape: Il luy

offroit de grands établissemens dans le 1550.
 Royaume de Naples pour Jean-Baptiste
 de Monté son Neveu : Il luy proposoit
 d'établir sa Maison sur les ruines de
 celle de son Prédecesseur; & il n'oublioit
 aucune des précautions qu'il croyoit de-
 voir apporter pour n'avoir desormais
 plus rien à craindre.

Les trois Ministres dont on vient
 de parler, s'appuyoient l'un l'autre; &
 vivoient dans une si étroite intelligen-
 ce, que personne n'osoit les traverser,
 excepté le Duc de Florence, qui con-
 noissant combien la guerre d'Italie luy
 seroit ruineuse, essayoit de reconcilier
 les Farneses avec l'Empereur; afin que
 le desespoir ne les contraignist pas d'in-
 troduire les François dans Parme. Mais
 ses peines furent inutiles, parce que
 d'un costé l'Evêque d'Arras rendit les
 conseils de ce Duc suspects à l'Empe-
 reur; & de l'autre Gonzague persuada
 si fortement le Pape, qu'il s'alloit em-
 parer de Parme par un blocus, en met-
 tant Garnison dans toutes les Places
 voisines, pour empêcher qu'il n'y en-
 trast rien, & en faisant le dégast à
 l'entour, que Sa Sainteté supposa que

1550. la Place se perdrait infailliblement ; & se repentit par conséquent de l'avoir restituée. Elle passa de ce mouvement au desir de l'acquiescer pour son Neveu ; ce que l'Ambassadeur d'Urfé n'eut pas plutôt sçu , qu'il écrivit au Roy qu'il estoit temps d'achever le Mariage de sa Fille naturelle avec Horace Farnese. Les Noces furent donc hastées ; & l'on envoya le Comte Stabia à Rome , pour réunir le mesme Horace avec Octavien son frere aîné , que les Espagnols avoient divisez. Il y réussit aisément , parce que les parties avoient un égal interest d'oublier ce qui s'estoit passé entre - elles. Et la dernière démarche de Stabia fut de solliciter , & d'obtenir l'introduction de Marc-Antoine Venturi , Agent d'Octavien à l'Audience du Pape. L'Ambassadeur de Florence le presenta , & employa toute son éloquence pour remontrer à Sa Sainteté l'état déplorable où Parme estoit reduite , & la perte que feroit le Saint Siege si elle tomboit au pouvoir des Espagnols. Le Pape répondit que la Chambre Apostolique estoit tellement épuisée , que le Saint Siège se trouvoit

Cette
Lettre est
dans la
Bibliote-
que de la
Moignô.

Dans le
premier
Manifeste
de d'Oc-
tavien en
1551.

hors d'état d'assister Octavien son Feudataire; & Venturi qui s'attendoit à cette deffaite, repliqua en embrassant les genoux de Sa Sainteté, que puisqu'elle se trouvoit dans l'impuissance de dégager Parme du blocus que Gonzague y avoit formé, elle eust la bonté de consentir qu'Octavien cherchast une protection capable de le garentir de l'orage qui l'alloit accabler. La liberté de ce langage surprit d'autant plus le Pape, qu'il l'avoit moins prévu : Il se douta bien que c'estoit de la protection de France, que Venturi vouloit parler; mais comme il n'avoit pas encore achevé de prendre toutes ses mesures avec les Ministres de l'Empereur, & qu'il les connoissoit assez fins pour ne rien faire en faveur de son Neveu, si la Cour de Rome se déclaroit contre les Farneses, avant que d'estre assurée par écrit de ce qu'on luy promettoit; il aimait mieux estre recherché de leur part, que de les rechercher; & il s'imagina qu'il leur donneroit un coup d'éperon, en feignant de ne se mettre point autrement en peine de ce que feroient les Farneses. Il repartit donc po-

355

sitivement à Venturi qu'Octavien pou-
voit faire ce qu'il luy plairoit ; & Ven-
turi qui n'avoit rien esperé de si favo-
rable , retourna vers son Maistre ; luy
donna la carte blanche ; l'avertit de se
haster de conclure avec les François ,
avant que le Pape se retractast , & fit
mettre la derniere main au Traité d'Oc-
tavien avec la France. Les principales
conditions de ce Traité furent , que le
Roy entretiendrait deux cens Chevaux-
Legers , & quinze cens Fantassins dans
Parme : Qu'il donneroit huit mille écus
de pension à Octavien ; Qu'il recom-
penseroit les Cardinaux Alexandre &
Rainuce Farneses des pertes qu'ils
souffriroient en Italie : Que ny Sa Ma-
jesté, ny les Farneses ne pourroient
traitter que de concert ; & que le tout
s'entendoit sans préjudice du Saint Sié-
ge , qu'on ne vouloit choquer ny d'un
costé ny de l'autre.

Cette convention ne put estre si se-
crettement négociée , qu'elle ne vint en-
fin aux oreilles du Pape , qui manda le
Cardinal Farnese , & luy dit qu'il vou-
loit estre éclairci de la verité. Le Car-
dinal Farnese répondit qu'il sçavoit

bien qu'il y avoit sur le tapis une négociation entre le Roy de France & son Frere aîné ; mais qu'il ne sçavoit point si elle estoit terminée. 1551.

Ce que disoit le Cardinal estoit plus selon le goust du Pape que conforme à la verité : car Sa Sainteté souhaitoit bien qu'il y eust un traité commencé, & mesme qu'il durast assez pour exciter les Espagnols à s'accommoder avec elle. Mais elle ne désiroit pas qu'on le terminast ; parce que ny elle, ny Jean-Baptiste de Monté son neveu, n'auroient plus esté d'aucune considération à l'égard des mesmes Espagnols. Elle dépêcha dans cette vûë des Nonces extraordinaires en mesme-temps vers Octavien & vers l'Empereur, le Prothonotaire Camoyano, & l'Evêque de Fano. L'instruction de Camoyan portoit qu'il sçust positivement d'Octavien s'il n'estoit pas encore engagé ; & s'il ne l'estoit point, Camoyan le devoit presser de donner à Sa Sainteté une promesse par écrit de ne rien conclure avec la France, jusqu'à ce que l'Evêque de Fano, qui alloit négocier avec l'Empereur, pour les affaires du mesme

Dans la
Négocia-
tion de
Camoyan
no à Paris
me en
1551.

1551. Octavien, eust employé l'autorité du Saint Siege pour faire lever le blocus de Parme. L'instruction qui fut donnée à cet Evêque, ne tendoit qu'à pres sentir de l'Empereur s'il agréeroit la proposition que Gonzague avoit faite de revêtir de la dépouille d'Octavien le Neveu de Sa Sainteté. Car comme en ce cas la Cour de Rome estoit prestee de hastier la prise de Parme : hors de là elle estoit aussi resoluë de ne rien négliger pour la conserver à Octavien, & de l'autoriser mesme dans la recherche qu'il faisoit de la protection du Roy.

Camoyan reconnut en entrant dans Parme, qu'Octavien estoit d'accord avec les François ; parce qu'il trouva la Place pourvue d'une forte Garnison, & qu'il vid rouler en abondance entre les mains des Soldats & des Habitans, des Pistoles marquées au Coin du Roy Henry Second. Il ne laissa pas néanmoins d'exécuter son ordre à l'égard d'Octavien, qui n'ayant plus d'intérest de dissimuler, repartit nettement, qu'il n'estoit plus en état de satisfaire sa Sainteté, parce qu'il s'estoit mis
sous

1557
 sous la protection du Roy, suivant la permission qu'elle luy en avoit donnée. Le dépit qu'eut le Pape de se voir frustré d'un Estat qu'il pensoit acquerir à son Neveu, s'augmenta par le rebutant accueil que reçut l'Evêque de Fano à la Cour Imperiale. Il y fut extraordinairement mal venu; & on luy donna pour seul Commissaire Granvelle. Celuy-cy s'étoit accordé avec Gonzague & Mendose ses Collegues, de procurer en toute maniere une rupture en Italie, afin de dépouiller Octavien; & de commettre la France avec le Saint Siege. Par le premier de ces deux expédiens, Gonzague assuroit sa vie; & par le second, Mendose devenoit Souverain de Sienne. Ainsi Granvelle au lieu de répondre directement à l'Evêque de Fano, dont la négociation avoit changé de face par la déclaration d'Octavien, en faveur de la France; employa toute son éloquence à faire de magnifiques offres contre le mesme Octavien, qu'il traitoit de rebelle au Saint Siege. Il ajoûta que Sa Sainteté avoit un légitime sujet de le dépouiller, puisqu'il avoit eu recours à une

1551. autre protection que la sienne ; & que si elle se resolvoit de le punir , elle devoit faire estat , non seulement de toutes les forces de Sa Majesté Imperiale en Italie ; mais encore de la personne mesme de Gonzague qu'on luy accorderoit pour General. L'Evêque de Fano s'en retourna chargé de presens & de témoignages de la plus étroite confiance. Le Pape qui n'estoit point accoustumé aux ruses des Imperiaux , crut de bonne-foy tout ce que son Nonce luy rapportoit ; & comme la guerre a des charmes inevitables pour la plupart de ceux qui ne l'ont point encore éprouvée , Sa Sainteté resolut de la faire , sur la seule supposition qu'elle remporteroit infailliblement la victoire , puisque les Imperiaux estoient de son costé. Elle s'imagina qu'il n'y avoit qu'à dépêcher promptement un autre Nonce , qui fut Hierome Dandino , Evêque de Forli , pour hâter la marche des Troupes du Royaume de Naples & du Duché de Milan , contre Parme : mais l'Empereur qui avoit laissé faire Granvelle , lorsqu'il n'avoit esté question que de promettre , voulut exa-

miner ce que le mesme Granvelle avoit 1551
 promis, lors qu'il fut question de l'ex-
 cuter. Il ne trouva pas son avantage à
 rompre avec la France, pour une si
 legere consideration; & il crut qu'il suf-
 fisoit d'avoir embarqué le Pape, pour
 attendre que Sa. Sainteté eust recours
 à luy, afin de sortir du mauvais pas
 où elle s'estoit engagée. Il repartit donc
 qu'il falloit, pour observer la bienséan-
 ce, que la Cour de Rome seule déclara-
 rast la guerre à Octavien en qualité
 de rebelle; & qu'ensuite elle s'adressast
 à luy, comme au Dessenfleur du Saint
 Siege, pour luy demander du secours.
 L'Empereur pour rendre sa réponse
 moins dure, mit entre les mains de
 l'Evêque de Forli un Ecrit, par lequel
 il s'engageoit à Sa Sainteté de l'assister
 de toutes ses forces, tant que la guerre
 dureroit, & de luy restituer de bonne-
 foy la Ville de Parme, en cas qu'elle
 tombast entre ses mains. Le Pape avoit
 assez de lumiere pour s'appercevoir
 qu'on le vouloit rendre par-là l'au-
 teur de la rupture entre les deux Cou-
 ronnnes; & il se seroit bien gardé de
 prendre le change, si Jean Baptiste de

1551. Monté son Neveu , qui ne se soucioit point en quelle maniere il devint Souverain de Parme , pourveu qu'il le fust , n'eust pressé tellement le Pape , qu'il luy donna la permission de mener une Armée dans le Parmesan , sans autre assurance des Espagnols , que le Biller dont on vient de parler. Ainsi les Ministres de l'Empereur d'un costé , & le Nonce du Pape de l'autre , rallumerent la guerre dans l'Europe , entre le Saint Siege & les Farneses en apparence , mais en effet entre l'Empereur & le Roy ; & ils ne furent pas les derniers à porter la peine de leur crime , parce que le Neveu de Sa Sainteté fut tué devant Parme : on assassina Mendose dans Sienne : Gonzague mourut d'une chute de cheval ; & si Granvelle vid la fin de la guerre , ce ne fut que pour estre cause de la revolte des Pais-Bas , & pour essuyer ensuite une longue disgrace , plus insupportable sans comparaison à cet esprit ambitieux , que n'auroit esté le plus severe supplice.

Par bon-heur pour la France , il se trouva qu'elle avoit alors un de ses plus experimentez Generaux d'Armée pour

Ambassadeur à Rome. C'estoit Paul 1551.
de Thermes. Il s'alla jeter dans la Mi-
randole pour commander les Troupes
qui s'y assembloient pour le Roy.

Le Cardinal Farnese feignit aussi d'ac-
cepter la Commission que le Pape luy
proposoit d'aller trouver son Frere,
pour luy persuader encore une fois l'é-
change du Duché de Parme avec celui
de Camerin ; & il prit le chemin des
Alpes pour se retirer en Avignon, dont
il estoit Legat : mais il en fut dissuadé
en passant par Florence ; parce que le
Duc Cosme de Medicis le convainquit
qu'il luy falloit necessairement demeu-
rer en Italie, afin d'estre en estat de pro-
fiter de la premiere conjoncture qui
s'offriroit de reconcilier son Frere avec
le Pape & avec l'Empereur. Il se retira
donc auprès du Duc d'Urbain, qui avoit
épousé Victoire sa sœur ; & Thermes à
son arrivée à la Mirandole, ayant pressé
le Roy de luy envoyer du secours, le
Duc de Castro & Fregose s'embarque-
rent à Marseille, pour y mener un
Corps de vieux Soldats ; mais la tem-
peste les jeta sur la Côte de Toscane,
où ils furent d'abord arrêtez & relâchez

1551. par un ordre secret du Duc Cosme de Medicis, qui aima mieux que Parme demeurast à un Prince foible, comme Octavien, que si l'Empereur ou le Saint Siege s'en emparoit.

Dans
une Let-
tre de la
Reyne au
Duc de
Florence
en 1551.

Thermes estoit le Chef le plus propre que la France pouvoit choisir, pour agir de concert avec les Farneses. Ceux qui avoient conspiré d'assassiner leur Pere, s'estoient d'abord adressez à luy; & luy avoient offert de livrer Plaifance aux François. Ils avoient encore promis qu'en attendant l'exécution, Ascagne-Lando, neveu & heritier du Comte de mesme Nom, devoit demeurer à Turin en qualité d'Ostage, sous pretexte d'y apprendre du celebre Constantin à monter à cheval; & l'on ne demandoit à la France, ni de seureté, ni de déclaration pour les Conjurez, qu'après qu'ils l'auroient mise en possession de la Place: c'est à dire qu'on ne luy demandoit rien, à proprement parler; puisqu'en acceptant Plaifance, elle se feroit necessairement embarquée à faire la guerre. Cependant Thermes avoit eû plus de conscience, que d'attachement aux interets de son Maistre, & n'avoit pas

eut devoir achepter une tres-importante 1551
 Ville, en approuvant le meurtre du
 Duc de Parme, quoy qu'il passast pour
 le plus méchant des hommes. Il n'avoit
 témoigné que de l'horreur pour la pro-
 position qui luy en avoit esté faite; &
 les Conjurez le trouvant inflexible,
 s'estoient adresséz à Gonzague, qui les
 avoit reçus à bras ouverts. Ainsi la
 confiance des Farneses estoit entiere à
 l'égard de Thermes; & Octavien n'eut
 pas plûtoſt ſçu qu'il s'apprestoſt à la
 Mirandole pour le ſecourir, qu'il prit
 courage; & reſolut de ſe deffaire de la
 Bourgeoisie de Parme qui luy estoit
 ſuſpecte. Il feignit d'en compoſer deux
 Enseignes de gens de pied pour les en-
 voyer à l'Armée de la Mirandole, &
 il leur en fit prendre la route. Mais
 elles rencontrerent l'Armée du Pape
 qui les prit, & ne relâcha que les Sol-
 dats qui estoient de la Conſpiration
 formée pour livrer une Porte de Parme
 aux Imperiaux, dans l'eſpérance que le
 dépit d'avoir esté expoſez à la bouche-
 rie par Octavien, les animeroit davan-
 tage contre luy. Le contraire arriva
 pourtant: car Octavien qui avoit de

1551. l'esprit & de la deffiance, ne pouvant s'imaginer que la liberté donnée à tant de prisonniers fust purement gratuite, supposa qu'il y avoit du mystere; & les fit observer de si près, que leur Conspiration fut enfin découverte. Il n'osa néanmoins punir les coupables, qu'après que Clermont Tallard luy eut amené du renfort, & l'eut par consequent mis en estat de desarmer la Bourgeoisie.

Dans la
Seconde
partie de
la vie de
Gonza-
gue de
Goffelin.

Le dessein de Gonzague n'estoit pas tant de prendre Parme, que de l'affa-
mer; & c'estoit pour cela qu'il avoit
importuné l'Empereur de luy permettre
de faire absolument le dégast aux en-
virois de la Place, sans distinction de
Pais amy; ni d'ennemy. L'Empereur
y avoit enfin consenti; & Gonzague
après la jonction de l'Armée Imperiale
avec la sienne, s'avança vers Calorgne,
d'où les Assiegez tiroient leurs princi-
pales commoditez, & la prit: ensuite
il enleva deux Compagnies de Cavale-
rie qu'Octavien avoit envoyées le jour
précédent dans San-segondo, & l'avoit
ainsi réduit dans une telle extrémité,
qu'il ne pouvoit désormais empêcher

le reste du dégast, lors que Strozzi, le plus hardy, & le moins sujet à prendre les précautions, des Officiers d'Armée Italiens qui servoient la France, entreprit de luy mener du secours; & l'exécuta avec une grandeur de courage, que l'Histoire n'a point assez louée. Il choisit, avec la permission de Thermes, trois mil Cavaliers & Fantassins entre les Troupes Françoises assemblées à la Mirandole; & il les mena par le Territoire de Concorde & de Regge dans Parme, avec une si prodigieuse diligence, qu'ils traversèrent quarante milles d'Italie, sans boire, ni manger, & sans jamais perdre leurs rangs, l'Infanterie allant aussi viste que la Cavalerie. Le dessein de leur marche n'avoit pas néanmoins esté si secret, que Gonzague n'en fust averti. Il avoit commandé au Marquis de Marignan, Mestre de Camp General des Imperiaux, d'occuper le Pont d'Anice, par où ils ne pouvoient s'exempter de passer; mais le Marquis trouva qu'ils l'avoient déjà passé; & ne sçachant à qui se prendre du préjudice que les affaires de l'Empereur en recevroient, soupçonna le

1551. Marquis de n'avoir pas voulu ruiner les Farses, dont il estoit proche parent, ni terminer si-tost la guerre, dont il tiroit de grands avantages. Il dissimula pourtant sa pensée, de peur d'offenser le Cardinal Medequin, frere du Marquis, que le Pape avoit envoyé dans le Camp, en qualité de Legat; & Octavien après avoir témoigné à Strozzi qu'il luy estoit redevable de son salut, distribua si utilement les Troupes qu'il venoit de recevoir, dans les Places du Parmesan qui luy restoient, que Gonsague n'y put continuer le dégast. L'action de Strozzi qu'on ne pouvoit pas croire, après qu'elle eut esté faite, tant elle avoit paru difficile à executer, encouragea ceux qui estoient restez à la Mirandole, de piller à leur tour le Territoire de Bologne, où ils firent un gain d'autant plus considerable, que c'estoit le meilleur Pais du Pape, & qu'il n'avoit point senti depuis cinquante ans l'incommodité de la guerre. Ceux de Bologne irritez autant que troublez de leur perte, menacerent de traiter avec les François, s'ils n'estoient

promptement secourus ; & le Pape as- 1558
suré de ne jamais recouvrer cette Place , si elle luy échapoit , écrivit incontinent à Monté son Neveu , de conduire l'Armée Ecclesiastique au secours du Boulonnois. Ce qu'il fit aussitost , sans se soucier du mécontentement de Gonzague , ni des reproches qu'il luy faisoit de trahir la cause publique , en abandonnant le blocus d'une Place à demi reduite à capituler. Les François le sentant approcher , fortirent du Boulonnois , & se retrancherent à Saint Antonin , où il les attaqua avec peu d'esperance de les forcer. Mais Tossingo , Colonel de l'Armée Ecclesiastique , ayant donné par un endroit moins fortifié que les autres , penetra dans le Camp , & en ouvrit l'entrée aux siens. Le meurtre des François n'égala pas leur déroute ; mais le Pape fut si charmé de l'avantage qu'avoit remporté son Neveu , que les Ministres de l'Empereur le prenant dans sa bonne-humeur , & luy offrant cent mil écus , l'animerent à profiter de sa victoire , en assiégeant la Mirandole.

1551.

Il écrivit à Monté d'y mettre le siège ; & les commencemens en furent si heureux, qu'il sembloit que cette Place eust esté d'abord reduite à l'extrémité. D'Andelot & Sipierre avec leurs Compagnies de Cavalerie, estoient tombez dans une embusche, où ils avoient esté faits prisonniers ; & une partie de la Garnison s'estant trop avancée dans une sortie, on luy avoit empêché son retour ; & tout ce qu'elle avoit pû faire, avoit esté de s'ouvrir par un genereux desespoir, un chemin au travers des Lignes, & de se refugier dans Parme. Mais les suites ne répondirent pas à l'esperance des Assiegeans. Car le Duc de Castro, avec les jeunes Alégre & Dampierre, enleverent une partie de la Cavalerie des Assiegeans, qui s'estoit trouvée presque toute composée d'Espagnols naturels, & commandée par Alphonse Ulloa, Maître d'Hostel de l'Empereur. Thermes écrivit à Gonzague qu'il avoit esté d'autant plus surpris de voir entre les Prisonniers, des Soldats & des Officiers de Sa Majesté Imperiale, qu'il ne sçavoit point qu'il y eust aucune rupture entre les deux

Couronnes; & que si la guerre estoit 1551
déclarée, il le prioit de l'en avertir.

Gonzague répondit que l'Empereur a-
voit accordé des Troupes auxiliaires au
Pape, ce qui luy estoit permis, sans
contrevénir aux Traitez faits avec la
France, puis que les interets du Saint
Siege y avoient esté expressément reser-
vez; & que Sa Majesté Imperiale s'é-
toit engagée par serment à les mainte-
nir. Que la Mirandole relevoit du Saint
Siege; & que la France n'y avoit point
d'autre droit, que celuy qu'elle s'estoit
ingerée d'y prétendre, en favorisant
l'usurpation & le parricide de Galeas
Pic, qui avoit assassiné aux pieds d'un
Crucifix, Jean François Pic, son On-
cle & son Souverain; & s'estoit empa-
ré de la Mirandole. Gonzague ajoûta
qu'il avoit eû l'honneur de négocier
avec Granvelle le pere, la Paix de
Crespi; & que l'Amiral d'Annebaut
avoit insisté de la part de François Pre-
mier, que la Mirandole fust nommée
entre les Places où la France pourroit
tenir Garnison: Qu'on luy avoit refu-
sé avec tant de persévérance de passer
cet Article, qu'il s'estoit enfin relâché;

Dans la
réponse
de Gon-
zagues à
Ther-
mes en
1551.

1551. & que les deux partis estoient convenus de l'expedient de ne faire aucune mention de la Mirandole, afin que personne ne püst prétendre qu'on eust préjudicié aux droits de l'Eglise, ou de l'Empire. Mais Gonzague ne disoit pas que long-temps avant le Traitté de Crespi, & dans l'entreveuë de Paul Trois, de l'Empereur & de François Premier à Nice, on estoit demeuré d'accord que la France seroit depositaire de la Mirandole, jusqu'à ce que le Procez intenté entre Galeas & les Enfants de Jean François pour la Souveraineté de ce petit Etat, fust vuïdé.

Aussi les François furent si peu contents de la repartie de Gonzague, que Strozzi sçachant que les deux Enseignes d'Espagnols qui venoient du Piémont pour renforcer le blocus de Parme, s'étoient seulement logez sous le Canon de Montechio, sans entrer dans la Place, pour vaquer à la picorée avec plus de liberté, les surprit la nuit, & les deffit.

Il falloit peu de chose pour faire dégénérer ces hostillitez en une guerre ouverte; & Gonzague combla la me-

sure de ses crimes par une action si noire, que ny l'adresse de Gosselin Ecruvain de sa vie, ny les Apologies des Espagnols distribuées dans toutes les Cours de l'Europe, ne purent l'excuser.

1557

Brissac en execution d'un Ordre secret de Henry II. avoit choisi les plus vaillans des Soldats des bandes Françoises du Piémont, pour les faire passer dans Parme & dans la Mirandole; & afin qu'ils pussent traverser le Duché de Milan, sans donner de la jalousie, on s'avisâ de les envoyer deux à deux sans armes & sans équipage, & par autant de différentes routes qu'il y en avoit, quoy que les plus écartées fussent aussi les plus incommodes. Mais Gonzague avoit trop d'Espions en Campagne, pour ignorer la marche de tant de personnes, & trop de passion de se maintenir en credit, pour ne la pas traverser. Une ame moins cruelle que la sienne, se fust contentée de les empêcher de passer, & de leur deffendre de revenir sur peine de la vie; mais cette indulgence auroit sauvé la vie à autant d'ennemis; Il aimâ mieux les faire as-

1551. assassiner & noyer à mesure qu'ils passeroient les défilez & les Rivières ; & ceux qui paroissent les plus robustes, furent reservez pour les Galeres de Dorie. Les plus raisonnables de son Conseil se mirent inutilement en devoir de luy remontrer que ces Gens de Guerre avoient droit de jouir du benefice de la Paix, puisqu'ils estoient entrez dans le Duché de Milan sous la Foy publique, & qu'il n'y avoit point de rupture entre les deux Couronnes. Il ne laissa pas de violer le Droit des Gens dans toute son étendue ; & le Roy justement offensé d'un procedé si barbare, écrivit à Brissac d'en tirer raison par la voye des armes. Brissac ravi de venger, en se signalant, la mort du Dauphin son Maistre, qu'il croyoit avoir esté empoisonné par les ordres de Gonzague, tâcha de luy enlever en mesme temps trois Places d'importance, Querasque, Quiers, & Saint Damien. Le Seigneur d'Aussun*, Gentilhomme de Bigorre, dont la hardiesse estoit passée en proverbe, se chargea de surprendre la premiere, & luy presenta l'escalade : mais il fut repoussé avec perte de l'année.

* Il y a des Titres qui écrivent son nom de cette sorte Ossun.

né Charri, & de ses plus braves Soldats. Grugnet de Vassé, Gentilhomme de Touraine, fut plus heureux, ou prit mieux ses mesures. Il avoit de l'esprit & de la valeur : Il n'estoit pas moins Courtisan, qu'homme de Guerre ; & le Connétable l'avoit avancé, non pas tant à cause qu'il estoit neveu du Maréchal de Montejan, son allié, & son intime ami, que parce qu'il luy avoit fait regulierement sa cour à Chantilli durant les sept années de sa disgrâce. Il arriva si précisément devant Saint Damien au point du jour, qu'il se saisit de la Porte que l'on ouvroit pour faire sortir les Païsans qui cultivoient la Campagne prochaine ; & ses gens ayant appliqué leurs échelles à un endroit où il ne se trouva point de Sentinelle, entrèrent en mesme-temps, & se rendirent maistres de la Ville. La Citadelle auroit tenu long-temps, si ceux de la Garnison qui s'y estoient réfugiés, n'y trouvant aucune munition de guerre & de bouche, n'eussent esté forcez de capituler le mesme jour.

Brissac s'estoit réservé la surprise de Quiers, la plus importante des trois

1551. Places ; & prétendoit après l'avoir entièrement reconnuë de ses propres yeux, qu'il suffiroit de dresser des échelles du costé des Colines : mais Monluc qui n'étoit pas moins considéré par son mérite, que par la faveur des Guises, auxquels il estoit publiquement attaché, remontra sagement à son General, que puisqu'il estoit résolu d'aller en personne à Quiers, & que cette entreprise estoit la premiere de celles qu'il avoit formées depuis sa venuë en Piémont, il y alloit de sa réputation & de celle des Armes du Roy leur Maître, de se mettre en telle posture, qu'il püst employer la force ouverte, en cas que la ruse ne suffist point. Les Officiers Generaux ne furent pas de l'avis de Monluc, parce qu'ils apprehendoient que l'appareil necessaire pour l'artillerie, ne fist différer, & ne déconcertast par consequent l'entreprise de Quiers. Mais Monluc & Pequigni se chargerent de la mener avec tant de diligence, qu'elle arriveroit devant la Place aussi-tost que les Troupes. Ils l'exécuterent en effet ; & Brissac qui avoit voulu suivre le conseil de Mon-

luc, éprouva qu'il avoit esté salutaire. 1551.
 Car le Fossé qu'on n'avoit pu bien son-
 der, se trouva si profond, que les é-
 chelles qu'on avoit apportées furent
 trop courtes : ainsi l'on fut réduit à bat-
 tre la Place, où il n'y avoit que cinq
 cens hommes de pied, & cinquante
 Chevaux Italiens ; parce que Gonza-
 gue en avoit tiré la Garnison Espa-
 gnole. George Lampognano, Gouver-
 neur de cette Place, pressa la Bour-
 geoisie de prendre les armes ; ce qu'-
 elle refusa, comme aimant mieux tom-
 ber sous la domination Françoisé, que
 sous celle d'Espagne ; & ce qui restoit
 ne suffisant pas pour deffendre la bré-
 che lors qu'elle seroit raisonnable ; Lam-
 pognano accepta le parti qu'on luy of-
 frit de sortir sans Enseignes & sans
 Tambours. Les Habitans furent trait-
 tez humainement, par reconnoissance
 du refus qu'ils avoient fait de prendre
 les armes, & pour inviter les Places
 voisines à suivre leur exemple.

Gonzague au premier bruit de la per-
 te de Quiers & de Saint Damien, laissa
 quelques Troupes au Marquis de Mari-
 gnan, pour continuer en apparence,

Dans le
troisième
Livre des
Com-
mentai-
res de
Monluc.

1551. plûtost qu'en effet, le blocus de Parme, & remena le reste de l'Armée Imperiale en Piémont. Brissac fut aussi renforcé de six Enseignes de vieux Soldats, & d'une belle Cavalerie que luy menerent les Comtes d'Enguien & de Condé, Princes du Sang, les Ducs d'Aumale & de Nemours, le fils aîné du Connestable, & les Comtes de la Roche-Foucault & de Charny. La Place des Ennemis qui l'incommodoit le plus, estoit la Forteresse de Lens, située au pied des Alpes, dont la Garnison enlevoit tout ce qui passoit de France à Turin, par le pas de Susse, sans une puissante escorte. Pour s'en délivrer, il prit l'occasion que Gonzague estoit allé saluer à Gennes l'Archiduc Maximilien d'Autriche, fils de l'Empereur, à son retour d'Espagne, & il marcha droit à Lens : mais il perdit bien-tost l'esperance de l'avoir autrement que par un siege regulier, parce qu'elle estoit scituée sur un Rocher élevé de plus de trois cens pas, où il ne paroissoit aucun moyen de guinder l'Artillerie ; & comme les Espagnols estoient en Campagne plus forts que les François, &

que la saison se trouvoit déjà trop avancée, il y auroit eu de la folie à se persuader d'emporter la Place en leur présence. On estoit donc sur le point d'en remettre l'attaque à une autre fois, lorsque Monluc, qui s'estoit rompu la cuisse à Quiers, se fit monter sur un mulet, & faisant le tour du Rocher, observa qu'il y avoit à certaines distances des endroits assez larges pour soutenir les Canons, en attendant que les personnes destinées à les traîner reprissent haleine. Il fit changer l'ordre du départ, en se chargeant de conduire l'Artillerie au pied de la Place; & les Princes mesmes avec la jeune Noblesse mettant la main à l'œuvre, l'Artillerie fut montée en vingt heures de temps, & mise en estat d'agir. La Garnison ne l'eut pas plûtost apperçue, qu'elle capitula, & Alvare de Sande, Officier General de l'Armée Espagnole, qui venoit à son secours avec une diligence extraordinaire, fut obligé de retourner sur ses pas.

Le Prieur de Capouë, General des Galeres de France, voyant la guerre ouverte entre la France & l'Espagne, crut ne pouvoir servir plus utilement,

1551. qu'en traversant les ordres que Dorie venoit de recevoir, d'aller prendre six mil Espagnols naturels au Port de Barcelonne, pour les transporter en Piemont. Il épia ce vieux Amiral au passage; & ne l'ayant pû surprendre, il le devança, & se presenta pour entrer dans le Port de Barcelonne. Il feignit d'être Dorie; & s'avancant moitié à voiles, moitié à rames, il trompa si finement le Viceroy de Cathalogne, qu'il luy surprit une Galere qu'il envoyoit pour le complimenter. Ensuite il se seroit emparé du Port de Barcelonne sans obstacle, si ses Matelots n'eussent esté reconnus par un Espagnol qui avoit esté long-temps prisonnier dans sa Galere. Cet importun n'eust pas néanmoins empêché la surprise, quoy qu'il criast aux armes de toute sa force, si le Prieur après avoir fait ranger le long du Port toutes ses Galeres, & décharger son Artillerie, eust mis a terre les braves Soldats qu'on luy avoit permis de choisir entre les bandes Francoises pour son expedition. Car le fracas que ses Canons avoient fait dans la foule du Peuple, accouru pour voir la

prétenduë Flotte de Dorie , avoit causé une telle consternation , que tous , sans distinction , ne travailloient qu'à se sauver , & personne ne pensoit à se défendre ; mais il se contenta d'envoyer le long de la Côte des Esquifs , qui prirent une infinité de Cavaliers & de Dames que le plaisir de la promenade avoit attirez sur le bord de l'eau , & qui n'avoient pû rentrer assez-tost dans la Ville. Les premiers furent retenus , & les derniers renvoyez sans aucune rançon. Le hazard fit tomber entre les mains du Prieur de Capouë , en s'en retournant à Marseille , sept Navires Marchands dont la charge montoit à plus de deux cent mille écus : Mais au lieu de trouver en se débarquant les acclamations qu'il meritoit , il fut étonnement surpris en apprenant que la Cour luy avoit ôté le Generalat des Galeres , & qu'elle l'avoit donné au Marquis de Villars , arrivé depuis peu de jours à Marseille pour en prendre possession. Il est difficile de découvrir le sujet de l'averfion qu'avoit le Connestable pour les Strozzi en general , & pour le Prieur de Capouë en particu-

1551. lier : si l'on ne suppose qu'il regardoit
celuy-cy comme une personne qui aug-
mentoît sa réputation aux dépens du
Comte de Tende son beau-frere.

Dans
l'Apolo-
gie du
Prieur de
Capoue
en 1551.

Ce Comte fils du fameux Bastard de
Savoye, passoit pour meilleur & pour
le plus civil des hommes : mais il n'a-
voit jamais aimé la Cour, ny la guer-
re. Ainsi tout ce que le Connestable,
qui avoit épousé sa sœur, avoit pû faire
pour luy, s'estoit réduit à luy procu-
rer le Gouvernement de Provence. Ceux
qui avoient possédé cette Charge avant
luy, avoient cru qu'elle devoit estre
unie au Generalat des Galeres, sur ce
qu'elle estoit trop peu considerable d'el-
le-mesme, & sans cette jonction. Pour
luy son humeur pacifique l'avoit em-
pêché de se formaliser qu'elles fussent
séparées. Il avoit consenti sans inquié-
tude que le Generalat des mesmes Ga-
leres passast à Barbesieux, cadet de la
Maison de la Roche-Foucault, & mes-
me que depuis le Capitaine Polin l'e-
xerçast par une simple Commission : en-
suite la disgrâce du Connestable estoit
survenue, & le Roy François Premier
de son mouvement, & par une pure
inclination

inclination pour le Prieur de Capoue, 1552
 luy avoir donné à commander, pre-
 mierement une Escadre, & enfin tou-
 tes les Galeres. Il y avoit acquis tant
 de gloire, que le Connétable à son
 retour n'avoit osé le pousser ; mais com-
 me il n'avoit pas abandonné le dessein
 de le faire déposer, il avoit cherché si
 long-temps une conjoncture favorable
 pour arriver à sa fin, qu'elle s'estoit
 présentée. Il avoit découvert dans l'ame
 de Henry Second, de la tendresse pour
 le Comte de Villars, cadet du Comte
 de Tende, & il avoit représenté à Sa
 Majesté, que si ce jeune Seigneur estoit
 employé sur ses Galeres, il pourroit
 faire de plus grands progres qu'aucun
 autre, parce que vivant dans une étroite
 intelligence avec le Gouverneur de
 Provence, son frere aîné, il luy seroit
 plus aisé sans comparaison d'assembler
 l'élite des Matelots & des Soldats de
 cette Province. Le Roy qui n'avoit pas
 encore autant d'estime pour le Prieur
 de Capoue, qu'en avoit eû son Prédé-
 cesseur, avoit luy-mesme ouvert l'avis
 de donner sa Charge à Villars, & le
 Connestable l'avoit acceptée. Ainsi le

1551.

Prieur de Capouë se voyant sur le point d'estre déposé avec ignominie , employa seul près de trois quarts d'heures à délibérer sur ce qu'il devoit faire. La premiere pensée qui luy vint , fut de pousser sa vengeance dans toute son étendue : c'est à dire , de s'emparer de l'Armée Navale du Roy ; ce qui ne luy eust pas esté difficile , puisque la plûpart des Officiers & de l'équipage des Vaisseaux & des Galeres estoit à sa devotion ; & le reste pouvoit être aisément gagné , ou désarmé : de se saisir de Marseille , ou de quelque'autre bon Port : de tenir la Provence en sujétion ; d'en ravager les Costes ; & d'établir entre l'Espagne & l'Italie une retraite assurée de Corsaires.

La seconde chose qui frappa son imagination déjà moins échauffée , fut de suivre l'exemple de Dorie , puisque la France le traittoit avec la mesme ingratitude , dont elle avoit usé vingt-quatre ans auparavant à l'égard de ce grand Homme : de traiter avec l'Empereur ; de luy mener les Galeres de son frere , les siennes , & celles du Roy qu'il pourroit débaucher : de se loger

1551
dans Ville-Franche, & d'empêcher par là les François d'envoyer par mer aucunes provisions dans le Piémont à Parme, & dans la Mirandole; ce qui les auroit en peu de temps réduits à de telles extrémités, qu'ils eussent esté encore une fois contraints de sortir d'Italie. Mais ces deux sentimens choquerent presque également la generosité naturelle du Prieur de Capoue. Il estoit persuadé qu'il y auroit de l'injustice à tourner contre un Prince, dont il n'étoit pas né Sujet, les forces qu'il luy avoit confiées; & il ne comprenoit pas que l'honneur & la bienséance luy permissent de changer de parti, quelque occasion ou sujet légitime qu'on luy en donnast, & quelque injuste que fust le procédé de la Cour à son égard. Il aimma donc mieux se faire la plus estrange violence dont un homme de son País & de son humeur fust capable, & sacrifier son ressentiment à la reconnoissance du refuge que la France avoit autrefois donné à sa Maison. Il réso'ut d'aller à Malthe servir sa Religion, & de décharger sa colere sur les Infidelles. Son dessein ne put estre ébranlé ny par

1551.

la sollicitation de ses Amis, outrez de l'injure qu'on luy faisoit, ny par un accident qui sembloit n'estre survenu que pour lasser la patience la plus héroïque. Il découvrit que quelques-uns de ses Domestiques avoient esté subornez pour l'assassiner, & il fit donner la question à Jean-Baptiste Corse, qui revela plus de circonstances du crime qu'on ne luy en demandoit ; mais on n'a pas sçu s'il ne parla pas plutôt pour se délivrer des tourmens, que pour décharger sa conscience. Quoy qu'il en soit, le Prieur de Capoue se contenta de le faire sortir de la Galerie ; & dédaignant de se servir de l'autorité qu'on luy vouloit ravir, en commandant d'ôter la chaîne qui fermoit l'entrée du Port de Marseille, il la franchit à force de rames, & partit avec deux Galeres, l'une qui appartenoit à Strozzi son frere aîné, & l'autre qu'il avoit prise devant Barcelone. Il eut mesme la précaution de justifier sa conduite par deux Lettres, dont on ne sçau-roit s'exempter icy d'insérer l'Extrait, sans priver l'Histoire de Henry Second d'un de ses plus beaux ornemens. La

premiere s'adressoit au Roy; & ne fut 1551.
 leuë que long-temps après, parce qu'elle
 se trouva pliée dans le Drapeau de
 General, que Jean Caponi avoit ordre
 de ne remettre qu'entre les mains du
 Roy. Il ne se plaignoit de rien, excep-
 té-qu'il accusoit modestement la For-
 tune de l'avoir fait entrer avec tant de
 gloire au service de la France, pour
 l'en chasser ensuite avec tant de honte.
 Il excusoit son départ sur la nécessité
 où il s'estoit veu réduit après tant de
 sang répandu & de fatigues endurées,
 de recevoir l'indigne congé que les ca-
 lomnies de ses ennemis luy avoient at-
 tiré, & de périr par le fer ou par le
 poison de ses Domestiques, qu'on luy
 subornoit : Il ajoûtoit qu'il auroit eû
 assez de courage pour aller prendre
 congé de Sa Majesté, s'il n'eust recon-
 nu ses Ennemis trop puissans pour ne
 luy en pas empêcher l'accez, & trop
 malins pour ne le pas opprimer durant
 la poursuite qu'il en feroit : mais qu'en
 tout cas, si sa retraite estoit assez mal-
 heureuse pour inspirer d'abord de l'in-
 dignation à Sa Majesté, il ne désespe-
 roit pas que ce mouvement ne fist pla-

Dans la
 Lettre du
 Prieur de
 Capoue
 au Roy
 en 1551.

1551.

ce à un autre plus juste & plus naturel, qui étoit celui de la Pitié, lors qu'elle viendrait à se souvenir qu'il estoit entré riche au service de la France, & qu'il en sortoit dans l'extrême indigence : Que ce n'estoit ny l'envie, ny le reproche qui le faisoit ainsi parler ; & qu'il ne luy restoit pour toute consolation, que l'esperance : Que si ce qu'il avoit fait pour François Premier & pour Henry Second, n'estoit point maintenant considéré, il le seroit dans la suite du temps, par la comparaison de ses actions avec celles de son Successeur. La seconde Lettre du Prieur de Capoue n'estoit que pour justifier sa conduite à ses Freres ; & pour leur dire qu'il estoit prest de rendre compte de son administration devant quiconque il leur plairoit, afin qu'ils ne le soupçonnassent pas d'avoir noirci en aucune maniere la réputation de la Maison, dont il avoit l'honneur d'estre sorti.

Dans la
Lettre de
Leon
Strozzi à
son Frere
en 1551.

Son séjour à Malthe ne fut point oisif ; car comme dans le voyage qu'il avoit fait avec Barberousse à Constantinople, il avoit exactement reconnu

le terrain , les costes , les ports & les Isles : il y fit des courses qui rétablirent ses affaires , & celles de son Ordre. Mais le peu d'expérience de son Successeur répara la réparation que les armes de l'Empereur avoient perduës devant Parme. Il laissa faire à Doria tout ce qu'il voulut ; & ce vieux Amiral alla prendre à son aise à Naples & en Espagne des Soldats , & les mena pour continuër le blocus de Parme , & pour garder ce que les Espagnols tenoient en Piémont. Sans luy Gonzague auroit esté contraint de renoncer à son Gouvernement , ou de le laisser perdre. L'Empereur qui n'eut jamais durant sa vie la moitié de l'argent qu'il luy falloit , ne luy en envoyoit que peu : encore ce peu diminuoit-il , en passant par les mains de Marna son Secretaire. Ainsi les Soldats Espagnols n'estoient point payez , & leur licence devenoit de jour en jour plus insupportable. Les peuples & le Duc de Savoye qui en ressenioient les principales incommoditez , faisoient retentir de leurs plaintes la Cour Imperiale ; & Gonzague ne se maintenoit en faveur ,

1655. que par des projets magnifiques qu'il suggeroit de temps en temps à ce Prince, dont la pluspart, quelqu'admirable qu'elle eust paru sur le papier, devenoit impossible dans l'exécution.

La France n'estoit pas moins embarrassée à trouver de l'argent pour continuer la Guerre de Parme, qui se faisant toute à ses frais, luy coustoit infiniment. Le Cardinal de Lorraine, pour en recouvrer, fit créer des Présidiaux par tout le Royaume, avec pouvoir de juger souverainement, jusqu'à la somme de deux cent cinquante livres. Il affecta mesme de témoigner qu'il étoit le premier à sacrifier ses interets aux nécessitez de l'Estat, & il permit l'établissement de la Jurisdiction séculière dans la Ville de Rheims, où elle estoit auparavant toute Ecclesiastique.

Le Connestable avoit aussi repris le dessein d'appeller les Turcs, & persuadé le Roy d'envoyer à Soliman un Ambassadeur Extraordinaire, sur ce que le Pape Paul Trois avoit proposé qu'il n'y avoit point d'autre voye pour tirer Plaisance des mains de l'Empereur, que de solliciter une autre fois la venue de

la Flotte des Infideles sur les costes de 1551
 Naples & de Sicile. Gabriël Aramon,
 Gentilhomme de Gascogne avoit esté
 choisi pour cette Négociation : & com-
 me il n'estoit ny moins adroit, ny moins
 expérimenté que la Forest, Rincon &
 Paulin, qui l'avoient précédé ; il s'estoit
 fait des amis à la Porte qui luy avoient
 procuré un libre accès & des audian-
 ces secretes de Soliman. Il avoit trou-
 vé l'esprit de ce Prince presque entie-
 rement éloigné des François : car outre
 que les Ministres de l'Empereur & dit
 Roy des Romains s'estoient épuisez pour
 inventer des calomnies contre le Roy
 Henry Second, l'Ambassadeur de la
 République de Venise s'estoit mis de
 la Partie, & n'avoit rien oublié de ce
 qui pouvoit fortifier le mesme Soli-
 man, dans la créance que les François
 estoient les vrais & les uniques pertur-
 bateurs du repos de l'Europe.

Il ne s'estoit point amusé à prouver
 sa proposition par des faits ausquels on
 eust déjà répondu ; mais il en avoit
 choisi un nouveau, d'autant plus ca-
 pable de faire impression sur l'esprit
 de sa Hautesse, qu'elle n'estoit point

1551. allez instruite du particulier des affaires d'Italie, pour s'exempter d'estre surprise. Il luy avoit fait un grand crime de la réunion du Marquisat de Salusses à la Couronne de France, après l'ouverture de ce Fief par la mort du dernier de la Famille des Paleologues, qui en avoit esté investie, en supposant que ce Marquisat relevoit de l'Empire; & que la France l'ayant usurpé, l'Empereur avoit esté contraint de luy déclarer la Guerre. Aramon avoit eu de la peine à s'imaginer d'abord à quelle fin le Ministre d'une République alliée avec le Roy son Maistre usoit d'une telle supercherie; mais il avoit appris dans la suite que les Venitiens résolus d'empêcher en toute maniere que la Flotte des Turcs n'approchast des costes d'Italie, pour éviter la dépense extraordinaire qu'ils seroient obligez de faire en gardant leurs costes, avoient inventé cette supercherie, à dessein d'allier Soliman de l'amitié des François. La cause du mal n'avoit pas plustost esté découverte, qu'on y avoit apporté le remede. Il n'avoit esté besoin que de détromper Soliman pour le gagner: &

Aramon avoit esté renvoyé vers Henry II. pour concerter à quoy la Flotte de Sa Hautesse seroit employée ; afin qu'elle ne demeurast pas inutile comme elle avoit fait auparavant sous les ordres de Barberouffe. Aramon avoit sçu du Roy & du Connestable qu'ils avoient intelligence dans l'Isle de Corse, & qu'il seroit aisé de la surprendre, pourveu qu'elle fust attaquée par les deux Flottes de France & de Turquie en mesme-temps, au commencement de l'Esté prochain. Il s'en estoit retourné pour faire part de ce projet à Soliman ; & il abordoit à Malthe, lors que la nouvelle y arriva que Sinan Bassa & Dragut avoient assiégé Tripoli de Barbarie. Omeda Gentilhomme Espagnol, estoit alors grand Maître, & comme l'Empereur avoit confié à son ordre la garde de cette Place, assés proche de la Ville de Malthe, il fit un long discours à Aramon, pour le conjurer d'aller au Camp des Infidelles, & d'employer le credit qu'il avoit auprès d'eux, & l'autorité de son Maître, pour les obliger d'en lever le siège. Aramon quoy-que pressé de retourner

1551. à la Porte, monta sur une Felouque & débarqua devant Tripoli, dans la
Dans la négocia- & conjoncture que les Lignes des Turcs
tion d'A- estoient achevées, & leur batterie en
ramon à estat d'agir. Il eut plusieurs confere-
Constanti- ces avec Sinan & avec Dragut, & il
nople, leur remontra que ce qu'ils faisoient,
entre les choquoit directement le Traitté que So-
Manuf crits de la liman estoit sur le point de conclure
Moignō. avec la France, parce qu'on y estoit
demeuré d'accord de n'attaquer que
l'Empereur; au lieu qu'on occupoit
maintenant toutes les forces de Sa
Hautesse à prendre une Place qui ap-
partenoit à l'Ordre de Malthe. Sinan
repartit que les Chevaliers de Malthe
estoyent des parjures, qui nonobstant
le serment fait à Soliman de ne porter
jamais les armes contre Sa Hauteſſe,
lors qu'elle les traita si doucement à
la sortie de Rhodes, ne s'étoient pas
contentez de continuer leurs pirateries
sur toute la Mer Méditerranée; mais
encore avoient secondé les Imperiaux
à l'attaque d'Aphrodise, & réduit les
Galeres de Dragut à une telle extrémi-
té, que sans le stratagême dont il usa,
sa Flotte auroit esté perdue. Surquoy

il estoit venu un Ordre absolu de Conf- 155^L
 tantinoble, dont il luy estoit deffendu
 de surseoir l'exécution à peine de la vie ;
 & que cet Ordre contenoit en termes
 exprès de chasser les mesmes Chevaliers
 de toute l'Afrique.

Aramon ne manqua ni d'excuses, ni
 de repliqués ; mais voyant qu'il n'avan-
 çoit rien à l'égard de Sinan, il voulut
 aller en toute diligence à Constantino-
 ple, pour tâcher d'obtenir du Sultan,
 ce que refusoit le Bassa : mais Sinan
 qui estoit informé de son credit, & qui
 craignoit ses intrigues, l'arrêta par for-
 ce, & ne luy permit d'aller à Constan-
 tinople, qu'après la prise de Tripoli.
 Sa détention servit à sauver la vie & la
 liberté aux François qui se trouverent
 dans la Place : mais il ne put s'exem-
 pter d'assister au Festin où Sinan & son
 Collegue l'inviterent après leur Con-
 quête : ce qui donna pretexte à l'Em-
 pereur de publier dans toutes les Cours
 de l'Europe, que les François avoient
 aidé à prendre Tripoli ; & cette calom-
 nie auroit eû tout l'effet qu'attendoit
 celuy qui l'avoit inventée, si le Roy
 ne se fust avisé de faire distribuer dans

1551. les mesmes lieux des Copies authentiques d'une Lettre écrite par le Grand Maistre de Malthe à Sa Majesté, qui contenoit l'entiere justification d'Aramon, & rapportoit la perte de Tripoli en la maniere qu'elle vient d'estre représentée.

Dans la
Lettre du
Connes-
table à
Brissac
en 1552.

La France ne se garentit pas avec moins d'adresse d'un second piège plus dangereux, & moins visible que le mesme Empereur luy avoit tendu. Il estoit convenu avec le Pape que l'on continueroit le Concile à Trente le premier jour de Mars mil cinq cent cinquante-un; & tout ce que les Princes qui trouvoient ce terme trop court avoient pû obtenir, estoit que l'on diffèrast jusqu'au premier jour de la mesme année. Comme le Roy François Premier s'estoit dispensé d'envoyer les Evêques de France à la premiere convocation de ce Concile, pour les raisons qu'on a rapportées dans l'Histoire du Regne précédent, on s'estoit imaginé que Henry Second ne les enverroit point à la suivante; & le Pape & l'Empereur faisoient déjà leur compte de l'accuser, en plein Concile, d'intelli-

gence avec les Infideles : de produire sur ce sujet des Lettres d'Aramon interceptées, ausquelles il estoit aisé de donner un sens malin, parce que le veritable n'y estoit expliqué qu'à demi : d'obtenir des Evêques, si dange-reusement prévenus, tout ce qu'on leur demanderoit au désavantage de la France ; & d'armer ensuite contre-elle tout ce qui restoit de Catholiques en Europe. Ce coup ne pouvoit estre évité qu'en le prevenant, & l'unique moyen d'en venir à bout, avoit esté suggeré par l'Empereur mesme : lorsque voyant le Pape resolu, pour luy faire dépit, de transférer le Concile de Trente à Bologne : il luy avoit envoyé Mendose protester de nullité sur tout ce qui seroit fait en cette rencontre. Il falloit donc avoir recours à une semblable protestation ; & le Cardinal de Tournon qui, tout disgracié & banni qu'il estoit, servoit sa Patrie avec autant de zèle, que s'il eust encore esté Premier Ministre, persuada à Odet de Selve, Ambassadeur de France à Venise, de jetter les yeux sur Jacques Amyot, Abbé de Bellosane, pour cette hardie & genereuse action.

1552.

* Fils
d'un
Boucher.

Amyot estoit un homme extraordinaire, qui prétendoit ouvertement à une haute fortune, & suppléoit par son esprit & par son adresse à ce qui luy manquoit du costé de la naissance. Il estoit de bas lieu*; & la crainte d'estre chastié pour quelque folie de jeunesse, l'avoit fait sortir à l'âge de dix ans de la Maison de son Pere, Citoyen de Melun, à dessein d'aller à Paris: mais il estoit devenu malade en chemin, & il seroit infailliblement expiré sur le bord d'un fossé où il estoit estendu, sans un Gentil-homme passant qui l'ayant apperçu, le releva, le mit sur son cheval & le conduisit en le soutenant, dans une Maison proche où il guerit, & reçut charitablement pour passer chemin seize sols, qu'il rendit depuis avec usure, en laissant aux Heritiers de son Bienfaiteur seize cens écus de rente. Il trouva le jour de son arrivée à Paris, une Dame qui le prit pour suivre ses Enfans au College, & pour porter leurs Livres: ce qui luy donna la commodité & l'occasion d'étudier. Il y profita beaucoup, & principalement en la Langue Grecque: mais comme c'estoit alors

alors une espece de contagion , que ceux 1552.
 qui s'adonnoient à l'étude de cette Lan-
 gue devenoient presque tous hereti-
 ques , soit qu'elle leur inspirast un se-
 cret mépris de la traduction de l'Ecri-
 ture dont on se servoit dans l'Eglise ,
 & des Prieres qui en estoient tirées ,
 ou que ceux qui l'enseignoient persua-
 dez des nouvelles erreurs , les communi-
 quassent à leurs Disciples. Amyot en
 étudiant changea de Religion , & servit
 d'instrument pour séduire ses compa-
 gnons , jusqu'à ce qu'étant découvert ,
 il se refugia à Bourges , où le mesme
 Volmar qui avoit instruit Calvin &
 Beze , l'introduisit chez l'Abbé de Saint
 Ambroise en qualité de Précepteur de
 ses Neveux , & le choisit depuis pour
 son Successeur à montrer le Grec. Amyot
 s'ennuya bien-tost d'enseigner publique-
 ment ; & sa politesse à écrire en Fran-
 çois l'ayant fait connoistre à la Cour ,
 Boucherel & Morvillier Secretaires d'Es-
 tat , le rappellerent à Paris ; & luy re-
 presenterent l'obstacle que son heresie
 apportoit à son salut & à sa fortune.
 Il profita de leur avis , & lors qu'il fut
 retourné à la Communion de l'Eglise

1552. Catholique, ils le recommanderent au Cardinal de Tournon qui luy fit donner l'Abbaye de Bellosane, & la Commission de Secrétaire d'Ambassadeur à Venise, d'où il partit pour aller à Trente executer les Ordres du Roy. Il y arriva sans bruit, & il presenta sa Lettre de Créance. L'adresse en estoit à l'Assemblée, & non pas au Concile de Trente : ce qui mit les Evêques en colere, & leur fit dire qu'il la falloit renvoyer sans l'ouvrir. Mais Crescentio Cardinal Legat, qui se souvenoit que l'Angleterre s'estoit séparée du Saint Siege pour un moindre sujet, leur remontra qu'encore que le mot d'Assemblée fut tres-general, il ne laissoit pas néanmoins d'estre convenable ; & que si toute Assemblée n'estoit point un Concile, tout Concile estoit une Assemblée. La Lettre fut donc ouverte, & Amyot introduit. On luy fit entendre qu'on vouloit bien se persuader en faveur du Roy Tres-Chrestien Henry Second, que le mot d'Assemblée luy-eût échappé par mégard, au lieu de celuy de Concile ; & qu'en cas qu'il l'eust fait à dessein, on tenoit la Lettre pour non écrite.

te. Amyot qui avoit de plus importantes choses à dire , ne repliqua point à cette formalité ; & profita de l'audience qu'on luy donnoit , pour se plaindre au nom de son Maître de ce que le Pape au lieu de travailler à la Paix , & de demeurer Arbitre des deux Couronnes , avoit pris party , & s'estoit engagé dans une guerre apparemment de plus longue durée que ne sembloit devoir estre son Pontificat : Qu'on ne sçavoit s'il avoit esté trompé par l'artifice des Espagnols , ou attiré par leurs promesses ; & qu'on aimoit mieux supposer qu'il avoit esté prévenu de crainte , ou qu'il avoit cédé à la violence : Que Henry Second voyant Sa Sainteté occupée à réduire sous la domination de l'Empereur ce qui restoit de libre dans l'Italie , s'estoit estimé d'autant plus redoublable de sa protection aux Souverains opprimez , qu'il n'y avoit plus d'autre refuge pour eux que le sien dans la République Chrestienne : Que l'on connoissoit assez les personnes qui avoient fait assassiner le Duc de Parme , afin d'usurper sur le Saint Siege la Ville de Plaisance ; & que les entreprises qu'ils

1552.

Dans la
Harangue d'Amyot au
Concile

1552. avoient formées sur celle de Parme ne leur ayant pas réussi, ils y avoient mis le siege, & scandalisé les gens de bien par cette effroyable injustice : Que Sa Majesté Tres - Chrétienne jalouse de conserver la paix que le Roy son Pere luy avoit laissée, s'estoit contentée de rendre leurs efforts inutiles par de secretes assistances, jusqu'à ce que l'Élection de Jules Trois sembloit avoir apporté le remede aux maux d'Italie, que l'on attendoit depuis si long-temps, & que ses premieres démarches en avoient accru l'esperance : mais que Sa Sainteté ne s'estoit pas contentée de se repentir d'avoir rendu Parme aux Farneses, & de leur avoir fourni de l'argent pour la conserver ; mais que de plus, elle s'estoit liguée avec les assassins de leur Pere pour achever de les ruiner ; & les avoit ainsi réduits à se jeter entre les bras de la France : Qu'on n'avoit pû s'exempter avec honneur de les protéger, puisque le plus jeune d'eux avoit épousé la Fille naturelle du Roy ; & qu'avant que de venir aux armes, on avoit envoyé le Seigneur de Thermes pour faire un dernier effort sur l'esprit

de Sa Sainteté : Que l'Ambassade Extraordinaire de ce Général d'Armée au lieu d'arrêter le mal , l'avoit augmenté ; puisque non seulement le Pape ne s'estoit point désisté du siege de Parme ; mais encore que son Neveu avoit formé celuy de la Mirandole : Qu'on avoit exercé sur le Territoire de ces deux Places des cruautéz , dont les Ennemis de la Religion , les plus barbares , auroient eû de l'horreur ; mais que ces deux Places assiégées n'ayant pas laissé de se maintenir par la vigueur des Armes des François , on s'estoit avisé , pour les en chasser , d'animer contre - eux toute la Chrestienté dans un Concile : Qu'on avoit rassemblé dans cette veüe celuy de Trante , en un temps que la France occupée à repousser la violence qu'on luy faisoit , n'y pouvoit envoyer ses Prélats ; ni poursuivre la reformation de l'Eglise dans son Chef & dans ses Membres ; & que par conséquent elle protestoit de nullité contre toutes les résolutions qui s'y prendroient , & ne reconnoissoit point l'Assemblée de Trante pour Concile œcumenique ; mais pour un Rendez - vous de Prélats , où

1552. le Pape & l'Empereur prétendoient profiter du trouble qu'ils avoient excité : Que si nonobstant cette Protestation il s'y passoit rien à son préjudice , elle n'avoit point oublié les remedes qui luy avoient été autrefois si salutaires , en de semblables cas , & seroit toujours preste de s'en servir.

Le Concise refusa de donner acte de cette Protestation : mais outre qu'elle estoit assez publique pour n'avoir pas besoin de cette formalité , on la confirma par un Edit du septième Septembre mil cinq cent cinquante-un , qu'avoit dressé le celebre Greffier du Tillet , dans lequel après avoir fait un dénombrement exact des services rendus au Saint Siege en divers temps , & des injures receuës de Jules Trois , qui abusoit de sa puissance , pour satisfaire à l'ambition d'autrui ; on deffendoit sur peine de la vie de porter de l'argent à Rome , ou en quelqu'autre lieu que ce fust de la Jurisdiction Ecclesiastique. Mais d'un autre costé pour empêcher les Heretiques de se prévaloir de ce differend , on publia contre-eux le severe Edit de Château-Briant , qui don-

noit pouvoir aux Jurisdiccions Subal-
ternes de punir les Calvinistes , sans
qu'il leur fust permis d'en appeller. 1552

Toutes ces précautions n'eussent néanmoins sauvé ni Parme , ni la Mirandole , si le Connétable ne se fust avisé d'exciter en Allemagne un orage qui fut sur le point d'accabler l'Empereur , malgré ses forces & sa prévoyance. Le mesme Conneftable sçavoit qu'on luy avoit principalement reproché deux choses durant sa disgrâce. L'une d'avoir révélé à l'Empereur dans les entretiens secrets qu'il avoit eus avec ce Prince en l'accompagnant par la France , l'étroite liaison du Roy François Premier avec les Protestans d'Allemagne , ce qui leur avoit attiré la guerre à contre-temps. L'autre d'avoir empêché Sa Majesté de se déclarer ouvertement pour eux , lors qu'ils estoient en estat de pousser l'Empereur hors de l'Allemagne ; & que l'affaire de Wirtemberg , dont on a parlé dans le Règne précédent , leur en avoit donné sujet. Ces manquemens veritables , ou supposez , avoient , disoit-on , causé la ruine de ce Parti , parce que l'Empereur qui l'avoit appren-

8552. hende, tant qu'il s'estoit imaginé que la France ne le laisseroit point périr, l'avoit attaqué immédiatement après qu'il l'avoit veu sans Protecteur. Pour le ruiner plus aisément, il avoit divisé les deux principales Maisons dont il estoit composé, qui estoient celles de Saxe & de Brandebourg. Il avoit promis au Duc Maurice de Saxe les biens de l'Electeur son cousin germain, & au Marquis Albert de Brandebourg ceux de l'Electeur Chef de sa Maison. Cet artifice luy avoit réussi, de sorte que les Protestans avoient esté vaincus, & toutes les Villes de leur Parti soumises, à la reserve de Magdebourg, que le Duc Maurice tenoit assiégée. Ce Prince estoit le plus délié que l'Allemagne eust produit depuis plusieurs siècles, & n'avoit pas moins d'ambition que d'esprit. Il avoit sacrifié à sa fortune l'intérêt de la Religion Protestante qu'il avoit embrassée; & l'Electorat de Saxe avoit esté un leurre assez puissant pour l'obliger à devenir impie, rebelle, parjure & ennemy de sa Patrie: Il avoit servi l'Empereur dans la seule veüe de s'avancer. Mais il n'avoit pas plutôt

reçu

Horst-
der, dans
la guer-
re de Sa-
xe.

reçut la récompense de ses crimes, qu'il en avoit eû de l'horreur; soit que les reproches qu'on luy faisoit de tous côtez l'eussent touché, ou qu'en devenant Electeur de Saxe il eust épousé les interêts de sa nouvelle dignité, qui luy faisoit regarder la Maison d'Autriche comme ennemie de toutes celles qui étoient Souveraines dans l'Empire, & par consequent de celle de Saxe, qui y possédoit les meilleurs établissemens. Il s'estoit dispensé de contribuer plus long-temps à l'assujettissement de sa Patrie; & le peu de vigueur qu'il témoignoit contre ceux de Magdebourg; en estoit une preuve assez évidente, quand il ne se fust pas déclaré plus ouvertement dans une conjoncture qui survint immédiatement après.

Il y avoit deux ou trois siècles que les Maisons de Hesse & de Nassau estoient en procez pour la Principauté de Castellénbogue; & les Empereurs n'avoient osé décider ce différend, de peur d'irriter celle des deux Maisons qui perdrait sa Cause: jusqu'à ce que le Landgrave de Hesse étant prisonnier, Charles crut qu'il pouvoit l'offenser impu-

1552.

nément ; & jugea le Procez , en attribuant la Principauté au Comte de Nassau , suivant sa coutume de prononcer toujours en faveur de la plus foible des parties contre la plus puissante. Mais l'exécution de cette Sentence fut éludée , par une exception de Droit , qu'il n'avoit pas preveuë. Maurice intervint dans le Procez par Procureur , & demanda premierement la suspension , & depuis la revision de l'affaire , qui ne pouvoit , disoit-il , avoir esté vuidée , sans qu'il en eust eû communication , à cause du Traitté Domestique entre les Maisons de Saxe & de Hesse , qui transportoit tous les biens de celle qui seroit éteinte à la survivante , sans exception & sans reserve. Ensuite il ajoûta la voye de Fait , à celle de la Procedure ; & il se mit en possession de la Principauté de Castellénbogue à main armée. L'Empereur qui n'estoit pas en estat de punir cet attentat , parce que Maurice estoit à la teste de ses Troupes , presque toutes composées d'Allemands , aimâ mieux le dissimuler ; & le Connestable de Montmorency profita de la négligence de Sa Majesté Imperiale ,

pour faire sonder Maurice, s'il seroit d'humeur à s'entendre avec la France, pour rétablir la liberté de l'Empire, que la Maison d'Autriche pensoit avoir opprimée. 1552

Maurice prévoyoit assez qu'il ne pourroit executer son dessein, sans l'assistance des François; mais il ne vouloit pas qu'ils tirassent aucun avantage en Allemagne du secours qu'ils luy donneroient; & il jugeoit que ce seroit assez pour eux, que l'Empire fust affoibli, sans qu'ils se ressentissent de sa dépouille. Il se contenta donc de répondre, afin de mieux déguiser sa pensée, que si on luy envoyoit un Ministre judicieux & secret, qui pust venir sans estre découvert jusqu'auprès de Magdebourg, il s'expliqueroit avec luy sur les mesures qu'il y auroit à prendre. Le Connétable ne perdit pas cette occasion, & fit partir de Paris Jean du Fraizet, Evêque de Bayonne, sous pretexte d'une levée de Gens de Guerre, pour envoyer à Parme: mais en effet avec une ample instruction pour former & faire subsister dans l'Empire un Parti contre l'Empereur. Il eut esté difficile de trouver

1552.

Dans
l'instruc-
tion du
Conseil-
table à
l'Evêque
de Ba-
youne.

dans tout le Royaume un Ministre plus propre que celuy-là pour remuer le Allemands; & le merite n'eut pas moins de part que la faveur au choix qu'on en fit. Du Fraizet avoit demeuré la meilleure partie de sa vie en Allemagne; & s'estoit si parfaitement ajusté aux mœurs du Pais, qu'il passoit pour Allemand quand il luy plaisoit. Il estoit né pour les grandes affaires; & personne ne l'auroit surmonté, en ce qui s'appelle intrigue, s'il eût eu moins de confiance en la force de son genie. Il possédoit l'art de connoistre les hommes, en un degré commun à peu de gens; mais il estoit prévenu d'une si bonne opinion de luy-mesme, qu'il s'imaginoit que rien n'échappoit à sa pénétration; & que les hommes ressembloient toujours entierement aux portraits qu'il en avoit faits. Ce deffaut qui servoit de contre-poids à ses admirables qualitez, n'estoit point encore assez connu; parce qu'il ne s'estoit point offert d'occasion assez importante pour le faire paroistre dans toute son estendue; & les affaires que du Fraizet avoit auparavant négociées ayant toutes réussi, le

Conneftable crut qu'il luy pouvoit con- 1552.
 fier feurement la pratique d'une Allian-
 ce nouvelle des François avec les Alle-
 mands. Il ne fe trompa pas d'abord
 dans fa conjecture ; parce que du Fraizer
 arriva près de Magdebourg en habit de
 Soldat : fit avertir Maurice de fa Com-
 miffion : luy communiqua fon pouvoir,
 & entra en conference avec luy.

Maurice après de longues réflexions
 pensoit avoir trouvé un expedient ad-
 mirable pour ranger l'Empereur à la
 raifon , fans que la condition des Fran-
 çois en devint meilleure. Cet expedient
 confiftoit à tirer d'eux une fomme d'ar-
 gent fi confiderable , qu'elle fervift à
 corrompre les Gens de Guerre qui
 eftoient devant Magdebourg , & ceux
 qui eftoient occupez à la deffenfe de
 la Place , pendant que le Roy entreroit
 en Allemagne avec une puiffante Ar-
 mée : car d'un costé l'Empereur se trou-
 vant ainfi défarmé , feroit contraint de
 fuir , & d'accorder aux Allemands tout
 ce qu'ils demanderoient , afin de con-
 ferver le peu qui luy resteroit d'autho-
 rité en Allemagne & d'un autre costé le
 Roy de France n'auroit pas eu le loifir

1552. de faire de si grands progresz dans l'Empire, que les Allemands ne l'en pussent chasser aisément, après qu'ils seroient d'accord avec l'Empereur. Sur ce principe que du Fraizet ne pénétrà jamais, il trouva tant de disposition dans l'esprit de Maurice à faire tout ce que la France souhaitteroit, qu'il conclut avec luy en peu de jours le huit d'Octobre mil cinq cent cinquante & un, un Traitté, dont les principales conditions furent, d'attaquer l'Empereur avec deux Armées les plus puissantes que l'on pourroit : l'une Allemande payée par le Roy sous les ordres de Maurice; & l'autre François de trente mille hommes au moins *, commandée par Henry Second en personne. Que les Allemands n'écouteroyent aucune proposition de Paix sans les François; ni reciproquement les François sans les Allemans : Que ces deux Nations demeureroient étroitement unies, jusqu'à ce qu'elles eussent obtenu ce qu'elles prétendoient de leur Ennemi commun; & qu'il seroit permis à chacune de s'attacher d'abord aux deux Places qu'elle jugeroit plus importantes; pourveu qu'elles mar-

* Le Roy
y en me-
na cin-
quante
mil.

chassent ensuite contre l'Empereur, en 1552.
 quelque endroit de la Haute & Basse-
 Allemagne qu'il se rencontrast : Que
 le Roy feroit compter à Maurice dans
 le vingt-cinq de Fevrier mil cinq cens
 cinquante-deux, deux cens quarante
 mille écus pour les trois premiers mois
 de la subsistance de son Armée, &
 soixante mille pour chaque mois sui-
 vant, & que les deux Nations s'en-
 tredonneroient pour Ostages, le Duc
 Charles de Mecklebourg, & l'un des
 jeunes Langraves de Hesse d'une part ;
 & les Comtes Jamets & de Nanteuill
 de l'autre. Les Articles secrets furent,
 que le Roy attaqueroit Cambray, ou
 Mets, Toul & Verdun, & les tiendrait
 en qualité de Vicaire de l'Empire, après
 les avoir prises : Qu'il feroit entrer une
 autre Armée dans les Pais-bas, afin
 d'empêcher l'Empereur d'en tirer des
 forces : Que les Allemands l'aideroient
 de tout leur pouvoir à recouvrer ce
 que la Maison d'Autriche avoit osté à
 ses Prédécesseurs : Qu'ils l'éliroient pour
 Empereur après que Charles-Quint au-
 roit esté déposé ; & que s'il refusoit cer-
 te Dignité, ils choisiroient une person-

Dans le
 Traitté
 de du
 Fraizet
 avec
 Maurice,

1552. ne agréable, qui vécut en parfaite intelligence avec luy, & s'engageast à ratifier le présent Traitté.

Du Fraizer qui s'applaudissoit à luy-mesme d'avoir obtenu des conditions si avantageuses pour le Roy son Maistre, écrivit au Connestable que les Allemands estoient desormais irréconciliables avec l'Empereur; & que la France pouvoit réparer en deux ou trois Campagnes les pertes qu'elle avoit faites depuis cinquante ans, pourveu qu'elle fust promptement & puissamment armée. Maurice s'assura finement des Troupes qu'il commandoit; & pour commencer la guerre, en rejetant la faute sur l'Empereur, il obligea la plupart des Villes libres & des Princes de l'Empire à demander en corps la liberté du Langrave de Hesse son Beau-pere. L'Empereur estoit alors à Inspruc pour veiller de plus près aux sièges de Parme & de la Mirandole: Il répondit qu'il ne pouvoit disposer de la personne du Langrave, qu'après en avoir conféré avec Maurice, & il manda à celuy-cy de le venir trouver pour cet effet. Maurice surpris de cet ordre, s'imagina

que son Traitté avec la France estoit 1552.
découvert ; & qu'on ne luy proposoit
d'aller à la Cour Imperiale , que pour
l'y arrêter : sa conjecture estoit fausse ,
parce qu'on ne luy avoit écrit de ve-
nir , que pour éluder de faire une ré-
ponse positive aux Allemands. Cepen-
dant comme les fausses impressions ne
remuënt pas avec moins de vigueur que
les veritables ceux qui sont naturelle-
ment ardens ; ainsi la prévention de
Maurice l'obligea de se déclarer plutôt
qu'il n'avoit résolu , & de presser par
consequent la France de hâter ses le-
vées : Il fit esperer à l'Empereur qu'il
auroit bien-tost l'honneur de luy bai-
ser les mains ; & pour le confirmer dans
cette créance , il se fit préparer une
Maison dans Inspruc. Mais en mesme-
temps il chercha un prétexte si plausible
pour couvrir sa désertion , qu'il n'estoit
possible dans les formes ordinaires , de
le convaincre ni d'ingratitude , ni de
revolte. L'Empereur l'avoit autrefois
prié d'écrire de sa propre main au Lan-
grave de Hesse son beau - pere , qu'il
pouvoit venir seurement à la Cour Im-
periale , & qu'il luy répondoit de sa

1552. liberté. On ne sçait si cette Lettre avoit esté cause, ni mesme si elle avoit contribué au voyage du Langrave vers le Camp Imperial, où il avoit esté arrêté: mais il est constant que cette Lettre étoit demeurée entre les mains des Enfans du Langrave, & que ces jeunes Princes la conservoient principalement comme une caution de la seurété de leur Pere. Il ne fut donc pas difficile de leur persuader de mettre Maurice en Justice, & de luy déclarer suivant les Constitutions de l'Empire, qu'il eust à représenter leur Pere dans un mois, ou à se venir enfermer dans leurs Prisons, s'il n'aimoit mieux les aider à briser les fers de leur mesme Pere. Maurice représenta à l'Empereur la poursuite qu'on luy faisoit, & lors qu'on luy offrit d'arrêter cette Procédure, il protesta que son honneur & son serment l'emportoient dans son esprit sur toutes les autres considérations, & ne pouvoient estre à couvert, que par une prompte consignation de la personne du Langrave, ou de la sienne entre les mains des Princes de Hesse. Et de fait, il partit pour aller trouver ces Princes

dans
tête
gagne
cont
dué d
en per
zet, c
sadeur
de Ma
ticulie
France
Alle
voir e
gleterr
à favo
deaux
d'entre
avec el
pêché
la Niéc
le devo
du Du
plice de
pour av
ce; & l
crod, l
mesme
lamenta

dans le terme préfix , & il se mit à la
 tête des Gens de Guerre qu'il avoit 1552
 gagnez. Le Manifeste qu'il publia ne
 contenoit qu'une Rélation fort éten-
 duë de ce que l'on vient de rapporter
 en peu de mots. Mais celuy de du Frai-
 zet , qui prit alors la qualité d'Ambas-
 sadeur Extraordinaire de France auprès
 de Maurice , ajoûtoit des plaintes par-
 ticulieres à la nécessité qu'avoit eu la
 France de s'opposer à l'oppression des
 Allemands. Il accusoit l'Empereur d'a-
 voir envoyé le Comte de Bure en An-
 gleterre , pour exciter cette Couronne
 à favoriser la revolte de ceux de Bor-
 deaux ; & de luy avoir offert en ce cas ,
 d'entrer en Ligue offensive & deffensive
 avec elle. Il luy reprochoit d'avoir em-
 pêché la Tutrice du Duc de Lorraine
 sa Nièce de rendre la soumission qu'el-
 le devoit au Roy pour son Fils , à cause
 du Duché de Bar. Il exageroit le sup-
 plice de l'Officier Général Vogelsberg ,
 pour avoir mené des Troupes en Fran-
 ce ; & la proscription des Colonels Re-
 crod , Rifeberg , & Scherel , pour le
 mesme sujet. Enfin il concluoit par une
 lamentation sur le meurtre des Soldats

Dans les
 Manifestes
 de Maurice
 & du
 Roy con-
 tre l'Em-
 pereur.

1552.

du Piémont, à mesure qu'ils traversoient le Duché de Milan en pleine paix & sans armes.

Maurice connoissoit assez le pouvoir & les ressources de son ennemy, pour juger qu'il luy seroit impossible de le ranger à la raison, s'il ne le surprenoit par une extrême diligence. Il partit de Schinfurt au moment que son Manifeste parut : Il joignit à Rotberg les Troupes de Brandebourg : Il s'empara de Dunkespiel, de Nortlingue & de Donavert. Les Murailles d'Ausbourg qui tomberent en sa présence, luy firent voye pour entrer dans cette grande Ville : Il toucha à Stochar l'argent du Roy pour les trois premiers mois de la montre de son Armée. Il dissipa par une attaque imprevenüe le Camp que l'Empereur assembloit à Ruthen ; une Chèvre luy montra l'endroit par où il falloit grimper pour surprendre la Forteresse d'Ereberg. Il se démesla par la force & par la vitesse de son Cheval, du Régiment séditieux de Rifeberg, qui l'avoit environné à dessein de le tuer ; & il se présenta devant Inspruc avec une précipitation, qui

DA
contra
la Tab
souper
co, l
Venise
Le
execut
promi
te en
dicis
te Pri
à celu
né à
on luy
Roya
faire
remen
di, q
fut de
ble fi
pes,
Fran
de qu
Chev
tres :
valer
& il
Hab

contraignit l'Empereur de se lever de la Table où il venoit de se mettre pour souper , & de s'enfuir la nuit à Villaco , sur les Terres de la République de Venise.

Le Roy Henry Second de son côté executa de bonne-foy ce qu'il avoit promis aux Allemands : Il laissa Regente en France la Reine Catherine de Medicis sa femme ; mais le pouvoir de cette Princesse ne fut pas d'égale étendue à celui que François Premier avoit donné à Louïse de Savoye sa mere : car on luy retrancha presque tous les droits Royaux , & l'on ne luy permit de rien faire de considerable , sans le consentement du Garde des Sceaux Bertrandi , qui sous prétexte de conseil , luy fut donné pour Adjoint. Le Connestable fit à Vitry la Reveüe des Troupes , composées de dix mil Fantassins François , de quinze mil Allemands , de quinze cent Lances , de deux mil Chevaux Legers , & d'autant de Reistres : c'est ainsi qu'on appelloit la Cavalerie Allemande armée de Pistols ; & il partit pour aller à Toul , où les Habitans le reçurent à la premiere som-

1552.

mation. Le Roy qui le suivoit , estoit déjà arrivé à Joinville, où il fut retenu plus qu'il ne pensoit par un accident impréveu. La Reine qui l'accompagnoit jusqu'à la Frontiere , fut malade d'une Esquinancie qui fit désespérer de sa guérison ; & les deux personnes qui l'assistèrent avec plus de soin dans son infirmité , furent celles dont elle avoit moins esperé de secours. Les offices qu'elles luy rendirent furent à peu-près semblables : mais le motif à le bien prendre ne pouvoit estre plus different. C'estoit la Duchesse de Valentinois & le Cardinal de Châtillon. La Duchesse de Valentinois agissoit par un interest si raffiné , qu'on aura peut-estre d'abord de la peine à le comprendre. Elle n'aimoit pas la Reine , & ne croyoit pas en estre aimée : elle supposoit mesme que cette Princesse avoit une haine irréconciliable pour elle , fondée sur ce qu'elle luy avoit ravi le cœur du Roy son Epoux , en quoy il y avoit d'autant plus d'apparence , que toutes les femmes en général , & sur tout les Italiennes en particulier comme estoit la Reine , pardonnent rare-

DE
ment l
pendan
& recip
l'esprit
à la cr
estoit e
pû l'an
que ce l
le estoi
plus ag
avoit d
riez ; &
que l'
long - t
mouror
le Roy
condes
second
plus p
de la p
tinois
avoit f
Cet
haïtten
mais l
par u
verita
& soi

ment les offenses de cette nature. Ce- 1552.
pendant cette aversion quelque grande
& reciproque qu'elle fust, cédoit dans
l'esprit de la Duchesse de Valentinois
à la crainte : Le Roy Henry Second
estoit encore jeune, & la Reine n'avoit
pû l'arrêter, quoy-qu'il fust vray, &
que ce Prince avoüast luy-mesme qu'elle
estoit sans comparaison plus belle &
plus agréable que ses Maîtresses. Il y
avoit dix-huit ans qu'ils estoient ma-
riez ; & il n'estoit pas vray-semblable
que l'amour augmentast après un si
long-temps ; au lieu que si la Reine
mourroit, il ne falloit pas douter que
le Roy ne passast incontinent à de se-
condes Nôces ; & si les charmes de la
seconde Femme qu'il épouserait estoient
plus puissans que n'avoient esté ceux
de la premiere, la Duchesse de Valen-
tinois perdrait le cœur du Roy qu'elle
avoit si long-temps possédé.

Cette consideration luy faisoit sou-
haitter la convalescence de la Reine ;
mais le Cardinal de Châtillon agissoit
par un autre principe. Il avoit une
veritable amitié pour cette Princesse ;
& soit qu'il affectast de passer pour un

1552.

Philosophe de Qualité qui ne se soumettoit pas aisément aux bassesses de la Cour, ou qu'il désaprouvait la conduite du Connestable son oncle, qui pour se maintenir, s'entendoit avec la Duchesse de Valentinois; il se déclara hautement pour la Malade, & luy rendit tous les devoirs qu'elle eust pû souhaitter du plus affidé de ses Domestiques. Il fut même si heureux que son zele donna de l'admiration, sans inspirer de la jalousie; & qu'une saignée à propos sauva la vie à la Reine, afin qu'elle pût estre reconnoissante à son égard. Pendant qu'elle achevoit de recouvrer sa santé, la Duchesse de Lorraine vint trouver le Roy à Joinville, pour luy rendre la soumission qui luy estoit due, à cause du Duché de Bar. Elle ne la pouvoit plus long-temps différer, à cause que l'Empereur son Oncle qui l'avoit excité à la refuser, se trouvoit alors trop pressé par les Allemands, pour la protéger contre la France. Le Roy la reçut fort civilement; mais il luy fit entendre qu'elle avoit témoigné trop d'attachement aux interets de l'Empereur, pour demeurer plus long-temps

Dans
les causes
de l'amitié de la
Reine
pour
ceux de
Châtillon.

temps
ne son
ce, qu
puîné
élevé
arrach
chasso
en luy
depuis
presqu
noncé
beau-
ne, fu
& l'on
don se
de Bou
avoir a
Bourb
Duc a
vé dan
de seu
tiere
La Du
pour f
qualit
ne, a
Souve
les pl
7

temps Tutrice du jeune Duc de Lorraine son fils ; & qu'il falloit que ce Prince, qui devoit épouser un jour la Sœur puînée du Dauphin de France, fust élevé auprès de luy. Cet Arrest qui arrachoit le fils à la mere, & qui chassoit cette Princesse de la Lorraine, en luy ostant le rang qu'elle y tenoit depuis la mort de son Beau-pere, fut presque aussi-tost executé, que prononcé. Le Comte de Vaudemont, beau-frere de la Duchesse de Lorraine, fut mis en possession de la Tutelle, & l'on ôta au jeune Duc, Mombardon son Gouverneur, Gentil-homme de Bourbonnois, qui estoit noté, pour avoir autrefois servi le Connestable de Bourbon. Ensuite on conduisit le jeune Duc auprès du Dauphin, où il fut élevé dans cette maxime, qu'il n'y avoit de seureté pour luy, que dans une entière liaison avec les Rois de France. La Duchesse sa mere avoit trop de cœur pour se résoudre à vivre désormais en qualité de Particuliere dans la Lorraine, après y avoir esté reconnüe pour Souveraine. Elle en sortit, quoy-que les plus délicieux Châteaux de la con-

1552. trée luy eussent esté assignez pour son Doüaire ; & elle aima mieux achever ce qui luy restoit de vie dans les Pais-bas , sans y estre employée , ni considérée , que d'estre à son aise en des lieux où la France auroit du crédit.

Le Connestable après avoir demeuré peu de jours dans la Ville de Toul , se présenta devant celle de Mets , & demanda qu'il luy fust permis d'y préparer un logement pour le Roy son Maître. Afin d'entendre ce Compliment , qu'il faisoit à main armée , il faut présupposer que la Bourgeoisie de Mets estoit alors partagée en deux Factions : l'une estoit du Senat , & de ceux qui aspiroient un jour à y estre reçus. L'autre consistoit dans le menu Peuple. Le Senat qui craignoit de perdre son autorité , si les François mettoient le pied dans la Ville , s'excusoit de les y recevoir , sur ses Privilèges , qui estoient de si grande étendue , que les Empereurs ne s'estoient reservez le pouvoir d'y entrer , que quand il plairoit aux Habitans. Mais le menu Peuple avoit esté gagné par les pratiques du Cardinal de Lenoncour , à qui le

Card
vêch
qui
Le
la m
credi
posse
fices
Roya
Fran
d'une
avec
de to
qu'il
la V
Maît
ment
princ
repre
Mets
Ville
ple ;
usurp
main
force
le Co
faire
me.

Cardinal de Lorraine avoit résigné l'E- 1552
vêché de Mets , avec la clause du retour
qui étoit alors en usage.

Le Cardinal de Lenoncour estoit de
la meilleure Maison & de la plus ac- Elle est
creditée de Lorraine. Les biens qu'il ^{parmy les}
possédoit en Champagne , & ses Bene- ^{Titres de}
fices scituez en diverses Provinces du ^{Mets.}
Royaume de France , l'avoient rendu
François ; & de plus il estoit prévenu
d'une erreur qui luy estoit commune
avec ceux de la Maison de Guise , &
de tous les autres Lorrains ; sçavoir
qu'il étoit indifferend aux voisins de
la Ville de Mets qu'elle changeast de
Maître , quelque forme de gouverne-
ment qu'on luy pust introduire. Sur ce
principe le Cardinal de Lenoncour avoit
representé aux plus hardis Bourgeois de
Mets que le gouvernement de cette
Ville avoit autrefois appartenu au Peu-
ple ; que le Senat l'avoit insensiblement
usurpé sur luy , & qu'il n'estoit pas
maintenant aisé de le recouvrer de vive
force : mais que si l'on y laissoit entrer
le Conestable , il y rétablirait les af-
faires publiques dans leur ancienne for-
me. Cette promesse estoit assez plausi-
Ee ij

1552.

ble, pour flatter des personnes credulles comme étoient alors les Bourgeois de Mets; & d'ailleurs pour la rendre plus efficace, on avoit rallumé l'averfion des pauvres Bourgeois pour les riches, & disposé les esprits à souhaiter un changement, bien loin de se formaliser lors qu'on le proposeroit. Ainsi la brigue estant formée, & le Connestable assuré du succez, on fit avancer l'Artillerie, & l'on menaça de battre la Place, si elle n'ouvroit ses Portes. Le Senat ordonna à la Bourgeoisie de prendre les armes: mais aucun ne luy obéissant, il fut obligé de prier Imbert de la Platiere, Gentilhomme de merite, qui fut depuis Maréchal de France, sous le nom, ou plutôt le faubriquet de Bourdillon, d'aller trouver le Connestable, & de convenir avec luy que les François entraffent dans Mets, pourvu qu'ils ne fussent pas un assez grand nombre pour donner du soupçon. Bourdillon obtint bien-tost tout ce qu'il demandoit; & retourna avec des assurances authentiques que le Connestable seroit volontiers entré tout seul dans Mets pour satisfaire les

Mag
ne p
Offic
paru
Impe
re ac
Gens
ouve
eut
Conn
Com
six co
mesm
Solda
perce
qu'il
dans
devo
leren
servi
nesta
dans
A
mag
faire
com
de p
aba

Magistrats ; mais que la bien-séance 1552
 ne pouvant souffrir que le Premier
 Officier de la Couronne de France ,
 parust sans aucun train dans une Ville
 Imperiale , il se contenteroit de se fai-
 re accompagner par deux Enseignes de
 Gens de Pied. Les Portes furent donc
 ouvertes à cette condition : mais il y
 eut de la supercherie de la part du
 Connestable. Car au lieu que les deux
 Compagnies ne devoient estre que de
 six cens hommes , on les doubla , &
 mesme on les composa des plus vaillans
 Soldats de l'Armée. Les Habitans s'ap-
 perçurent si tard de cette tromperie ,
 qu'il y avoit déjà onze cent François
 dans la Ville , lors qu'ils se mirent en
 devoir de les repousser. Ils y travail-
 lerent inutilement ; & leur effort ne
 servit qu'à donner prétexte au Con-
 nestable d'introduire le reste de l'Armée
 dans Mets.

Aussi-tost que le Roy y eut fait une
 magnifique Entrée , on résolut d'en
 faire une Ville de Guerre ; & l'on
 commença par la ruine des Maisons
 de plaisance qui estoient autour : on
 abattit ensuite le Quartier qui se trou-

1552. voit commandé par une Colline scituée au delà des murailles, & l'année suivante les cinq Faux-bourgs fermez qu'on y démolit, plus grands sans comparaison que la Ville, & le grand nombre des Maisons qu'il fallut abattre pour construire la Citadelle, réduisirent Mets, de la plus grande Cité de l'Empire qu'elle estoit auparavant, en l'état où elle est encore.

La conquête si facile d'une Place de telle importance, intimida le Pape, de sorte qu'il forma le dessein de s'accorder en toute maniere avec la France. Il en fit avertir le Cardinal de Tournon, qui accourut incontinent à Rome, de Venise où il s'estoit retiré, le Connestable ne l'ayant pu souffrir à la Cour, ni dans le Royaume de France. L'affaire fut conclue en deux Conferences, parce que les Parties avoient une égale avidité de sortir d'affaire. Le Pape qui n'aimoit que l'oïveté & les plaisirs tranquilles, s'étoit fait une extrême violence pour entrer en Guerre; & prévoyoit assez qu'il ne pourroit survenir à l'extrême dépense qu'elle luy attireroit. Il n'é-

D
toit d
son in
mene
cien
soit b
rajust
tre q
Mira
contin
avec
avoit
l'Emp
tion d
enrôl
Il
les p
deme
le Ro
tr'eu
sur l
Mira
temp
l'un
aucu
Estar
bli e
Car
de M

toit donc pas plus difficile de r'animer son inclination dominante , que de remener un Fleuve détourné de son ancien lit. Le Cardinal de Tournon faisoit beaucoup pour son Maître en le rajustant avec le Saint Siege. Car outre qu'il luy conservoit Parme & la Mirandole , il le mettoit en état de continuer ses progresz en Allemagne avec plus de réputation qu'il ne les avoit commencez , puisque l'Armée de l'Empereur estoit affoiblie par la désertion de tous les Protestans qui s'estoient enrôllez sous ses Enseignes.

Il n'y eut aucun Article secret ; & les publics furent , que le Saint Siege demeureroit neutre entre l'Empereur & le Roy de France : Qu'il y auroit entr'eux suspension d'Armes pour deux ans sur le Territoire de Parme & de la Mirandole : Que le Pape durant ce temps n'assisteroit en aucune maniere l'un des deux Partis ; & ne permettroit aucune levée de Gens de Guerre sur ses Estats : Qu'Horace Farnese seroit rétabli dans Castro sous la Caution des Cardinaux ses Freres : Que Jean Baptiste de Monté Neveu de Sa Sainteté, re-

Dans le
Traité
du Car-
dinal de
Tournon
avec Ju-
les Trois
en 1552.

1552. meneroit ses Troupes dans l'Estat Ecclesiastique : Qu'il y auroit un temps limité dans lequel l'Empereur pourroit jouir des avantages de la Trêve , pourvu qu'il en acceptast les conditions , à l'égard des Territoires de Parme & de la Mirandole seulement ; & qu'au bout de deux ans les Farneses seroient libres de traiter avec qui que ce fust , sans le consentement de la France.

La nouvelle de ce Traitté surprit d'autant plus l'Empereur , qu'elle arriva durant sa déroute d'Inspruc. Il dissimula néanmoins la plus grande partie de son dépit ; & il se contenta de dire qu'il s'étonnoit que Sa Sainteté l'abandonnast dans une querelle où il n'estoit entré que pour elle. Sa Majesté Imperiale esperoit que ce Traitté ne seroit point accompli , sur ce qu'il n'y avoit aucune apparence que Jean Baptiste de Monté levast le Siège de la Mirandole , quelque ordre qu'il en reçust de son Oncle. C'estoit un jeune ambitieux extraordinairement brave : né pour les armes : aimant à faire les fonctions de simple Soldat , quoy-qu'il ne réussist pas mal en celle de Général :
prévenu

pré
la
vest
de
d'av
aprè
surp
il av
avec
lité,
agir
O
qui
celuy
pren
la ha
velle
mestr
dire
en té
accab
chere
neme
fectio
seule
deven
avec
faveu
77

prévenu de l'opinion que s'il prenoit la Mirandole, on luy donneroit l'Investiture: & assez puissant sur l'esprit de Sa Sainteté pour luy faire changer d'avis. Mais on apprit peu de jours après que s'estant mis en embûche pour surprendre la Cavalerie de Thermes, il avoit esté luy-même surpris & tué, avec d'autant moins d'égard à sa qualité, qu'il s'estoit alors déguisé pour agir avec plus de liberté.

On s'estoit imaginé que le Pape, qui n'avoit point d'autre Neveu que celui-là, expireroit de regret en apprenant sa perte, & personne n'avoit la hardiesse de luy en porter la nouvelle. Il y eut pourtant un de ses Domestiques assez imprudent pour le luy dire sans user de précaution. Mais il en témoigna de la joye, au lieu d'estre accablé de tristesse, & ceux qui cherchent la cause d'un si bizarre événement, découvrirent enfin que l'affection pour son Neveu, qui estoit la seule dont il estoit touché, luy estoit devenuë à charge, & qu'il recevoit avec quelque sorte de ravissement la faveur que la fortune luy venoit de

1552. faire en brisant son lien ; puis que rien n'estoit plus capable de l'empêcher de vivre desormais à sa mode ; & l'Empereur frustré de son esperance , accepta la Paix pour ce qui regardoit Parme & la Mirandole. Ainsi le Roy n'ayant plus d'autres affaires en Italie que celles du Piémont , s'avança jusqu'à Saverne dans l'Alsace , à dessein d'entrer dans Strasbourg par la même ruse qui luy avoit réüssi à l'égard de Mets.

Il fit demander des vivres aux Magistrats , qui luy envoyerent ce qu'ils purent tirer de la Ville sans en incommoder les Bourgeois : mais le Connétable feignant de n'estre pas content , ajoûta qu'il fust permis à ses Soldats d'aller acheter dans la Ville les choses dont ils manquoient , & aux Marchands de venir étaler leurs danrées dans le Camp des François.

Les Magistrats répondirent qu'ils ne le pouvoient permettre , sans attirer sur eux les premiers effets de la fureur du Peuple , persuadé que sa liberté dépendoit de ne laisser entrer aucun François dans Strasbourg ; &

DE FRANÇOIS II. LIV. II. 343
 repos : Que toutes les Places fortes & 1560.
 tous les plus importans Gouvernemens
 étoient entre les mains de la Maison
 de Guise, ou de ses plus étroits con-
 fidens : Qu'elle avoit rempli de ses
 creatures le Conseil, les Parlemens,
 la Maison du Roy & les Finances,
 Qu'elle avoit à sa devotion une infi-
 nité d'autres personnes, qui luy estoient
 obligées des faveurs, des gratifica-
 tions, des richesses & des dignitez
 qu'elles avoient obtenuës par son
 moyen : Que l'Amiral de Châtillon
 avec toute sa prudence s'estoit venu
 engager dans le piege, & que sans
 luy le Connestable demeureroit com-
 me un corps sans ame : Qu'il y avoit
 dans Orleans vingt Enseignes de Gens
 de pied qui venoient de soutenir dans
 le petit Leith en Ecosse six mois de
 Siege contre toutes les forces d'Angle-
 terre qu'elles avoient dissipées & for-
 cées à la retraite : & que ces braves
 Soldats estoient prests d'exécuter tout
 ce que le Duc de Guise ordonneroit
 sans aucune exception : Que toute la
 Gendarmerie du Royaume dispersée
 aux environs d'Orleans estoit dans la

Dans le
 discours
 du Car-
 dinal de
 Lorraine
 à son
 frere en
 1560.

1560. mesme disposition excepté les compa-
gnies des Maisons de Bourbon, de
Montmorency & de Châtillon : Mais
qu'outre qu'on avoit eu soin d'y faire
enrôler des Cavaliers gagez qui s'op-
poseroient à l'action de leurs camara-
des; on les avoit logées en des lieux
où il estoit aisé de les desarmer & de
les démonter sans violence : Que la plû-
part des autres François estoient Catho-
liques ou Calvinistes : Que les Catholi-
ques supporteroient le changement du
Souverain par la crainte qu'ils auroient
de voir périr l'ancienne Religion sous
une minorité dont le Roy de Navarre
seroit Régent, & que les Calvinistes
ne s'y opposeroient pas d'abord, sur
l'espérance que le nouveau Roy pour-
s'établir useroit de condescendance à
leur égard.

Le Duc de Guise ne pouvoit douter
que la plûpart des choses que son
frere luy disoit ne fussent veritables;
& il en fut tout-à-fait convaincu huit
jours après la mort du Roy dans le pe-
lerinage qu'il fit à pied à Nostre-Dame
de Clerÿ, où le changement de sa for-
tune n'empêcha pas tout ce qu'il y

avoit presque de Noblesse & de Gens 1560.
de main auprès du nouveau Roy de
le suivre; & la Cour demeura si de-
serte que Charles neuf, tout jeune
qu'il estoit en murmura. Le Duc de
Guise sçavoit encore que la con-
juncture dont il s'agissoit estoit de celles
qui ne se presentent qu'une seule fois
aux plus grands hommes; & que s'il
la laissoit échapper, elle ne retourne-
roit jamais: Enfin pour achever de
dépeindre sa disposition interieure; il
prévoyoit qu'il n'y avoit point de mi-
lieu pour luy entre la Couronne & la
mort, & qu'à compter le nombre, &
à peser la puissance de ses ennemis,
s'il ne se laissoit volontairement élever
sur le Thrône, on le contraindrait mal-
gré luy de monter sur l'Echaffaud.

Cependant sa vertu ne succomba
point sous cette tentation la plus dan-
gereuse qui soit dans l'Histoire; & l'on
peut dire sans le flatter qu'il se mon-
tra plus grand que le Sceptre qu'il
négligea. Il repartit au Cardinal de
Lorraine qu'il ne pouvoit se résoudre
de commettre une injustice, non pas
même pour regner: Et lors que la

1560. Cardinal luy repliqua que s'il ne tenoit qu'à la conscience, les plus celebres Theologiens de France assureroient qu'elle n'estoit point interressée en ce qu'on luy proposoit. Il luy ferma la bouche, en disant que les consultations de tous les Docteurs ne seroient pas capables de le garentir du remords dont il seroit éternellement rongé, s'il dépouilloit des enfans dont il avoit reconnu le Pere & l'Ayeul pour ses Rois légitimes.

La récompense d'une action si heroïque fut la conservation de la Maison de Guise, sous le Regne suivant, dans l'autorité où elle s'estoit élevée : Quoyque toutes les apparences conspirassent à prédire sa ruine, & que les plus éclairez aussi bien que les simples la tinssent déjà pour perduë. Le Duc de Guise attendit avec une immobilité qui surprit également ses amis & ses ennemis, la mort du Roy qui arriva le cinq de Decembre mil cinq cent soixante.

Son peu d'âge & la briéveté de son Règne ne donnerent pas lieu de juger s'il eust esté bon, ou mauvais Prince :

Et ledit Sieur Varillas a cedé son
droit du present Privilege à Claude
Barbin , Marchand Libraire à Paris ,
pour en jouir pendant le temps porté
par iceluy , suivant l'accord fait en-
tr'eux.

Achevé d'imprimer le 8. Février 1692.]



AOI 1476310

